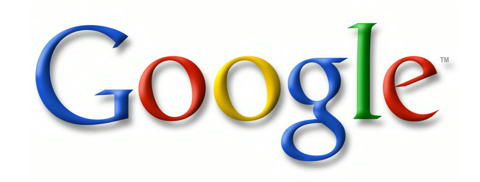
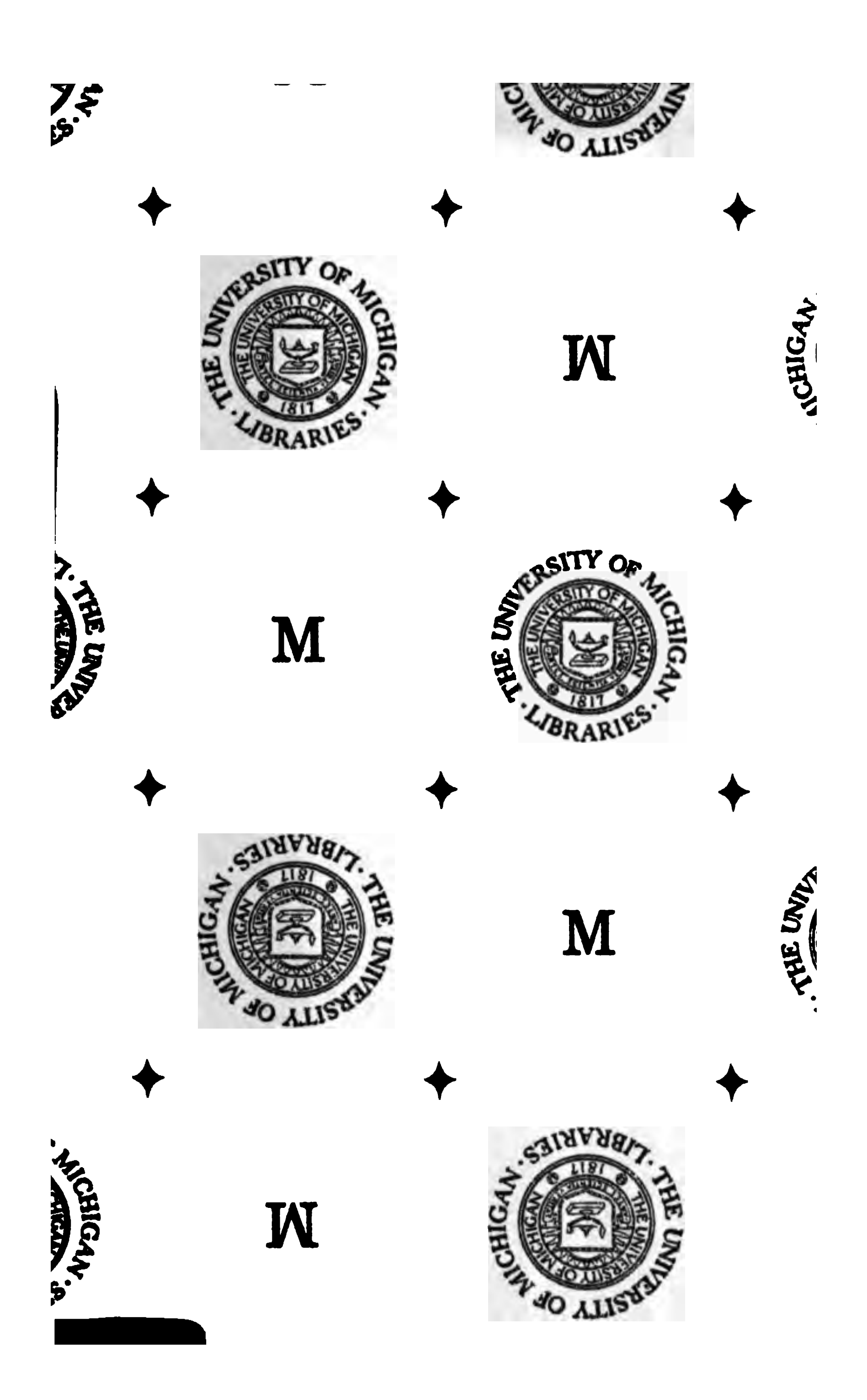




THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M

HISTOIRE SECRÈTE

DU

DIRECTOIRE.

Tome Premier.



Paris.

CHEZ MÉNARD, LIBRAIRE,

PLACE SORBONNE, N° 3.

1832.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'auteur de cette *Histoire secrète du Directoire* est mort en 1832, de la maladie funeste qui désole la France et l'Europe. Placé par sa position dans les sommités de la société, il a parcouru avec honneur la carrière que la Providence lui traça. En fonctions élevées depuis le o mmencement du directoire, il a toujours continué à en remplir d'éminentes; et nous ne savons pourquoi, dans son ouvrage, il cache qu'il faisait partie du conseil des cinq-cents depuis sa première installation. Cher à ses amis, estimé de ses concitoyens, il laisse un nom que ses descendans devront soutenir par des actions dignes des siennes. Occupé à des travaux majeurs, chargé de décider des plus grands intérêts, il n'a transmis aux siens,

à la fin de sa carrière, qu'une fortune modeste, preuve incontestable de sa probité; il aurait pu l'augmenter, et souvent il refusa de le faire, par délicatesse excessive de conscience. Auteur d'un ouvrage très-important, fort volumineux, et encore inédit, il se délassait, depuis plusieurs années, dans la retraite où il s'était en quelque sorte renfermé, en écrivant ses souvenirs, en retraçant avec assez de bonheur, de profondeur de pensée et de vivacité de style, les événemens particuliers et publics dont il avait été acteur ou témoin. Il se complaisait à ce *crayonnage du passé,* selon son expression favorite; ses amis tenaient à bonheur d'obtenir la communication de quelques-uns de ses chapitres. On reconnaît le prix qu'il y attachait lui-même au soin avec lequel il les a rédigés. Ils commencent vers l'époque du directoire, à la journée du 13 vendémiaire, qu'il peint particulièrement avec des couleurs aussi neuves que brillantes. Ils sont continués

pendant le consulat et l'empire, poursuivis durant la restauration, et terminés par une catastrophe non moins dramatique que celle de leur ouverture, puisque les trois journées de juillet 1830 les terminent presque.

Jamais il ne fut cadre plus vaste et aussi heureusement rempli; c'est de l'histoire, mais rapide, chaude, anecdotique, montrant à nu les hommes, creusant au fond des événemens, peignant les premiers dans leurs passions au moyen de leurs propres paroles, et retraçant les autres plus encore dans leurs parties secrètes que dans ce qu'ils ont eu de public. Tous les personnages célèbres du temps, politiques, militaires, administrateurs, législateurs, savans, littérateurs, artistes, prennent rang dans cette galerie vaste et si variée; on entend leurs opinions, on voit leurs portraits, on assiste à leurs actions; ils nous sont rendus présens; c'est au moins l'impression que

j'ai éprouvée en relisant ce manuscrit immense, où il y a tant de faits, d'anecdotes, de tableaux, de récits inconnus, de documens ignorés, et où ce qui est déjà connu est encadré de manière à lui donner l'apparence de la nouveauté.

On ne craint pas que le public infirme le jugement que nous portons sur cette production extraordinaire; production d'un mérite supérieur, elle se recommande d'ailleurs assez par elle-même pour qu'il soit besoin de la relever; sa forme est peu commune; il y a du drame, du récit, des lettres, des narrations que font les acteurs eux-mêmes, des dialogues; en un mot, de tout ce qui repose par la diversité. Le début est bizarre, il n'est pas du moins en usage dans les histoires; peut être que l'auteur avait l'intention de commencer autrement, on ne sait rien de certain là-dessus. On aurait pu remanier cette portion de l'ouvrage; on s'est fait un scrupule d'y mettre la

main; on a respecté, dans son ensemble, un travail qu'on a tenu à publier sous sa forme primitive. Paris est plein, pour le malheur des hommes qui aiment à avoir affaire à un auteur seul, d'une foule d'écrivains faméliques et mercenaires qui, se parant du nom d'arrangeurs, gâtent tout ce qu'ils touchent, à la manière des harpies. Gens sans génie, sans imagination, sans goût véritable, tout ce qui est en dehors de leurs proportions mesquines les effraie; ils poussent des cris à la plus légère hardiesse, et leur scalpel méticuleux enlève la vigueur des portraits, la profondeur des aperçus et l'énergie des pensées; ils enluminent au lieu de colorier, et ils font des pastiches des œuvres pittoresques qu'on leur livre. Figurez-vous Lamotte-Houdard ou Florian accommodant l'*Iliade* et *Don Quichotte* à leur petitesse glacée.

C'eût été tomber dans une ornière où ce livre aurait trouvé la mort. Nous le

produisons avec sa physionomie particulière, sa marche véhémente et déréglée; persuadés que le lecteur l'aimera bien mieux que paré à la mode écourtée des eunuques de la littérature actuelle, qui, ne pouvant rien faire, se ruent sur ce que les autres font; qui s'adjugent tout ouvrage anonyme, et qui sont incapables d'en publier un passable avec leur nom.

Celui de l'auteur de l'*Histoire secrète du Directoire* ne sera pas connu cependant. Sa famille, en ceci, est en opposition à sa volonté; elle ne croit pas convenable, lorsque plusieurs de ceux dont il parle sont pleins de vie, de se brouiller avec eux, ou de mutiler l'écrit d'un homme qui lui est si cher. Celui-ci était libre d'assumer sur sa tête toute la responsabilité du fait, de braver la colère des amours-propres, l'indignation des importances pygmées, et la réciprocité de sarcasmes et d'épigrammes. Ses héritiers,

qui ne font pas des livres, reculent à la pensée de prendre à sa place leur part d'injures, de malices, de mauvaises humeurs, que des gens tarés, ou ceux qu'on accuse de l'être, ne manqueront pas de répandre contre l'*Histoire secrète du Directoire;* leur devoir est de la publier, et non de se charger de son poids.

Ils croient d'ailleurs, et de nombreux exemples justifient leur opinion, que tous les ouvrages sur les événemens contemporains, histoires, mémoires, souvenirs, anecdotes, portraits, caractères, revues, etc., qui paraissent avec un nom d'auteur, ou sont des mystifications dont on joue le public, ou ne contiennent qu'une ombre de vérité. Il est là de règle que les amis, les bienfaiteurs, les simples alliés de l'auteur, possèdent tous des qualités supérieures, et que tous ceux ou qui n'ont pas connu son mérite, ou qui ne l'ont pas servi, sont nécessairement dépourvus eux-mê-

mes de goût, de qualités, et ont escamoté leur réputation, si par malheur pour l'écrivain ils en ont une.

De quelle garantie est un nom aujourd'hui, lorsque des forbans, brocanteurs de livres, s'emparent du premier qu'on leur vend, et sur ce thème bref brodent six, ou huit ou dix volumes? lorsqu'on retrouve dans ces ouvrages tous les mots connus; les anecdotes qui tombent de chapitre en chapitre, depuis trente ou quarante ans; où l'auteur prétendu a autant de styles que de volumes, et où ses opinions en politique, en sciences, en morale, varient à chaque cent pages, à la fantaisie du manœuvre au rabais, qui tient cette fois la plume à sa place? N'est-ce pas pitié que ce trafic de réalité menteuse, que cette bonne foi apparente unie à cette fourberie de fond? Piron disait à un évêque qui lui demandait s'il avait lu son mandement : — Non, monseigneur; et vous? — Certes, on peut, par le temps qui

court, adresser la même réponse à une multitude de faiseurs prétendus de leurs propres mémoires, dont ils ne connaissent l'existence que lorsque les journaux la révèlent au public.

Que signifie maintenant un nom en tête d'un livre? Une spéculation de libraire, voilà tout. Il y en a mille preuves, et nous pourrions les désigner si la chose était plus cachée. Mais si par cas, ainsi que l'ont fait madame de Genlis, le duc de R... et autres, on a tenu à être soi, ou à peu près l'auteur de ses mémoires, on tombe dans un autre excès, dans un autre écueil, celui de remplacer par le roman les récits sincères que l'on a promis. On n'y reconnaît plus les figures, les opinions, les faits; c'est de l'histoire de convention; c'est un parti pris de se jouer de ceux qui lisent; c'est faire un monde idéal du monde positif dans lequel nous sommes; il est impossible d'être sincère en se nom-

mant. — Mais, nous dira-t-on, le serez-vous davantage sous le voile de l'anonyme? — Oui, au moins sur les trois quarts de ce qu'on racontera; car on ne sera retenu ni par la crainte de déplaire ni par l'envie de flatter ; et, affranchi de toute contrainte, on avancera librement dans le sentier qu'on se sera tracé.

Nous livrons cette assertion à la sagacité des lecteurs.

L'auteur de l'*Histoire secrète du Directoire* a traité de la même manière les époques du consulat, de l'empire, de la restauration, du ministère Polignac, et des événemens qui se sont écoulés depuis le 1er août 1830 au mois de mars 1832. Chacune de ces parties forme un tout séparé, et qui se détache des autres. Si la portion de ce manuscrit important que nous imprimons aujourd'hui plaît au public, nous prenons l'engagement de pu-

blier pareillement les autres, sans peut-être nous assujétir à l'ordre des temps, que nous intervertirons à notre fantaisie, dirigée toujours par le désir de mieux faire et de contenter les lecteurs.

Paris, ce 17 septembre 1832.

X. H. A. DE BELVIÈRES-DOSEL.

Histoire secrète

DU

DIRECTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Début.—Une soirée à la Place-Royale.—L'abbé de Besplas. —De La Harpe.—M. et madame de Montchal.—M. de B... —La marquise d'Esparbès.—Comment est reçu par une académie de province le buste d'une dame de la cour.—Entrée en conversation.—Le 13 vendémiaire.—Détails antérieurs.—Général Despérières.—Refus de l'état-major de Paris de s'affilier aux jacobins.—Son colloque avec les membres du comité militaire.—Une séance de la convention nationale.—Interruption dramatique du récit.—Propos de gens effrayés.

Il était neuf heures du soir, le 13 vendémiaire an IV (lundi 5 octobre 1795), le canon grondait encore dans les rues de Paris; il y avait à la Place-Royale, chez la vieille marquise d'Esparbès, une réunion de cinq ou six personnes, toutes plus alarmées les unes que les autres, et chacune redoutant les visites domiciliaires de la nuit, et la suite du triomphe

des républicains. Là se trouvaient avec madame d'Esparbès le respectable abbé de Besplas, ci-devant aumônier de Monsieur, joignant à toute la grâce et la politesse de l'ancien régime la vertu plus solide de l'homme de bien. Frère d'un prédicateur célèbre, il était royaliste et prêtre, mais avec tolérance et douceur. Né à Montpellier, ancien précenteur du chapitre de Beziers, grand-vicaire de je ne sais quel prélat, il attendait sa nomination à un évêché, lorsque la révolution le jeta dans une carrière d'épreuves et de malheurs.

Le littérateur La Harpe faisait partie du groupe. Naguère philosophe et jacobin, mais converti dans sa prison, en 1794, à ce culte, objet de ses sarcasmes et de ses attaques violentes, il aspirait au rôle de Paul après avoir été le Saül persécuteur ; l'effroi en ce moment luttait dans son cœur avec le fanatisme ; à chaque retentissement du canon il tressaillait malgré lui, et puis reprenait sa colère interrompue.

Il y avait là M. de Montchal-Barantin, neveu ou cousin du garde-des-sceaux de ce nom, madame de Montchal sa femme, qui joignait à une beauté remarquable beaucoup d'esprit

et des connaissances supérieures; enfin auprès d'elle M. de B..., ex-conseiller au parlement royaliste depuis 1789, et qui auparavant avait été plus qu'à demi républicain.

La maîtresse de la maison, autrefois belle et fort bien en cour, se rappelait avec une sorte d'orgueil qu'elle eut l'honneur de plaire à Louis XV. La chronique scandaleuse prétendait qu'elle avait un moment continué madame de Pompadour et précédé madame du Barry; mais, si la chronique avait raison, la faveur de madame la marquise d'Esparbès ne fut qu'une sorte d'intérim qui ne lui avait pas donné le rang parmi *les cotillons souverains* du temps de Louis XV; aussi ne prit-elle pas son chiffre, qui, dans l'ordre de l'hérédité galante, aurait dû être le troisième.

Cette dame, peu contente de ses charmes et de son esprit naturel, quoiqu'elle en eût beaucoup, voulut aspirer au trône des muses et se faire auteur, Dieu sait en quelle intention! La voilà occupée à écrire sous la dictée d'un réviseur, M. Jammes, avocat au parlement de Toulouse. Elle présenta plusieurs pièces de poésies à mainte académie, à celle des Jeux floraux entre autres; on les reçut avec urbanité,

on complimenta la marquise, qui, prenant ces gracieusetés au pied de la lettre, ne douta plus d'être la Sapho du moment; aussi un beau matin expédia-t-elle son buste en marbre blanc, dont elle faisait don à cette société littéraire. La surprise fut grande au déballé de ce chef-d'œuvre de l'art. On faillit l'inaugurer par respect pour le sculpteur, mais on le remit dans la caisse sous prétexte de réparations à faire à la salle des séances académiques, puis on pria M. Jammes de lui donner en attendant un asile dans sa maison; il y séjourna long-temps, et enfin aujourd'hui il orne le jardin de plaisance d'un des fils de M. Jammes.

La marquise d'Esparbès, au triple titre de femme de qualité, de femme jolie et de femme spirituelle, exerçait une sorte d'influence sur ses alentours; le bon ton chassé de partout se réfugiait dans son salon à la Place-Royale; mais ce soir! ce terrible soir du 13 vendémiaire, il n'était pas question de bon ton ni de poésie chez madame d'Esparbès.

Je logeais auprès de la marquise, dans la rue Saint-Louis; j'avais passé la matinée et l'après-midi à examiner le mouvement des sections, j'avais parlé deux fois au général Danican;

la veille, au moment de la victoire éphémère remportée sur le général Menou par la section Lepelletier, je m'étais trouvé un instant chez Barras, et j'avais couru une partie de la soirée avec Napoléon Bonaparte; de sorte que je pouvais raconter beaucoup de faits particuliers propres à former un tout presque historique. L'issue malheureuse du combat me décida à prendre la route du Marais, et j'arrivai au milieu du groupe que je viens de faire connaître, à peu près vers neuf heures. Je fis peur d'abord, car on ne me reconnut pas, soit que l'effroi eût troublé tout ce monde, soit que la fatigue de la journé eût altéré mes traits; mais à peine reconnu je fus accablé de questions; chacun voulait savoir un point particulier du mouvement universel; on doutait encore de la défaite des sectionnaires, ou plutôt, attendu qu'on s'était arrangé pour la victoire, on ne voulait pas rabattre des espérances fondées là-dessus.

Madame d'Esparbès. Eh bien, monsieur, la bonne cause est-elle triomphante?

La Harpe. Dieu veut qu'elle le soit, madame, les sections triompheront.

Moi. Je crains que Dieu ne se complaise à nos épreuves, car la convention l'emporte

sur tous les points, et les nôtres sont en pleine déroute.

M. DE MONTCHAL. Cela ne peut-être; le général .... avait promis de faire des merveilles!

MOI. Promettre est un, tenir...

M. DE MONTCHAL. On vous tient quitte du reste; mais il est impossible que la convention ait le dessus; hier encore elle a été battue, le général Menou a reculé! Qui aura pris sa place?

MOI. Un diable sous la forme d'un jeune Corse, le général Bonaparte.

L'ABBÉ DE BESPLAS. Qui est-il? je n'ai jamais entendu parler de lui.

LA HARPE. Un va-nu-pieds, sans doute, quelque domestique parvenu, un homme de rien, certainement.

MOI. Vous êtes dans l'erreur, M. de La Harpe; le citoyen Bonaparte est noble, il a été élevé à l'École militaire, et a servi avec distinction dans les armées de la république, qui lui doit en grande partie la prise de Toulon.

MADAME D'ESPARBÈS. Un homme de qualité? encore un! Être maltraité par les nôtres, c'est épouvantable, car ce Barras est un vrai vicomte, et des plus anciennes familles de Pro-

vence ! Il y a là de quoi perdre la tête ! Et vous croyez, monsieur, que ce Bonaparte a décidé la question aujourd'hui ?

Moi. Je le crains, madame.

M. de B..... Je voudrais bien connaître les événemens qui viennent de se passer, dans leur cause et dans leur résultat.

Tout le cercle. Oui, si on les connaissait à fond, on pourrait préjuger pour l'avenir.

Moi. S'il vous plaît de m'écouter, je suis prêt ; j'ai beaucoup à dire, car j'ai beaucoup écouté moi-même, et je vois tout le monde.

Madame d'Esparbès. Aussi je vous reproche de n'être pur qu'à demi ; vous vous êtes refusé à l'émigration !

Moi. Oui, grâce à Dieu ! Et où serais-je à cette heure-ci ? je vous le demande.

On nous interrompit pour me prier de parler ; le conseiller au parlement quitta même la table de whisth où déjà il s'était installé, en face de M. de Montchal. Comme il faisait presque froid, on se rangea en cercle autour du foyer, et moi, me plaçant au centre, je commençai cette espèce de leçon d'histoire contemporaine.

« La convention nationale, après s'être fait craindre, avait fini par être méprisée ; l'impu-

deur avec laquelle elle se perpétuait dans la nouvelle constitution, en exigeant que les deux conseils prissent dans son sein les deux tiers de ses membres, exaspérait les bons esprits. On voulait se débarrasser d'elle, en finir pour une fois, et ne composer le gouvernement naissant que d'hommes purs des crimes de 1793 et 1794. Les sections de Paris se décidèrent à s'opposer par la force à l'exécution de ce décret.

En même temps les comités royalistes crurent l'époque favorable pour opérer un mouvement en faveur de leur cause; ils travaillèrent en conséquence, et M. de La Harpe, que voilà, sait comment on mit en réquisition toutes les plumes des auteurs dévoués au roi.

—Oui, répliqua l'interpellé en se frottant les mains, j'ai pu combattre à ma manière pour cette sainte religion à laquelle j'avais fait tant de mal; j'ai agi de mon mieux, et dois dire que Lacretelle jeune, que Richer Serisy, que Vaublanc, que Regnault, m'ont vigoureusement secondé; nous avons travaillé la république de la bonne sorte, Dieu a béni nos efforts, et je crois qu'on nous doit en partie la levée de boucliers des sectionnaires! Ah! s'ils avaient

voulu combattre avec ferveur pour le trône et l'autel, l'ange exterminateur aurait marché devant eux; mais la plupart de ces gens-là n'ont ni piété ni amour du culte, ce sont des impies; aussi vous dites que Dieu les a livrés à nos ennemis.

—Abbé de Besplas, dis-je alors, voici M. de La Harpe qui empiète sur vos droits, il prêche!

—Il n'attaque que mon frère, répliqua l'abbé en riant: quant à moi, je prie et ne prêche point.»

Le jacobin converti fit une grimace, car on riait autour de lui; puis, revenant au point principal, on me demanda de poursuivre, ce que je fis.

«Les choses furent poussées loin; le royalisme releva la tête, il eut pour lui presque tous les soixante-treize députés revenus de leur exil, et qui se turent chaque fois qu'il était question de défendre la république. Cependant la garde nationale, forte de quarante mille hommes, devenait ou plutôt était déjà une vraie puissance; elle se réunissait au chef-lieu de chaque section; là elle discutait, prenait, quoique en apparence dans l'intérêt de la république, des arrêtés tous contraires aux volontés de la convention, et menaçans pour elle.

La convention voit le péril, elle cherche à l'éviter, fait sortir des prisons un nombre de quinze à dix-huit cents jacobins forcenés, séïdes des anciens membres du comité de salut public, tous misérables souillés de crimes et de sang; on leur procure des armes, et on les installe sous le beau titre de soldats de la patrie, afin de les assimiler aux troupes de ligne commandées par le général Menou. C'est dans la cour du Manége que ces assassins sont passés en revue par Barras en personne; le bruit s'en répand, il arrive au général Despérières, qui ce jour-là prend le commandement de Paris (12 vendémiaire, hier). Il s'en indigne, ainsi que tous les officiers qui composent l'état-major de la place: « Mes amis, leur dit-il, nous ne pouvons admettre dans nos rangs ces restes impurs de septembre 1792, et de toutes les journées déplorables qui ont suivi; allons en prévenir le général en chef. »

On y va; Menou, que vous connaissez peu sans doute, est un de ces hommes qui ont de la bravoure sans avoir de la tête, qui sont intrépides en face d'une batterie de canon, et qui tremblent dans une querelle politique; en un mot, bon général d'avant-garde, il ne

faut lui confier aucun commandement suprême, car il s'y perdra comme il a fait hier.

Menou savait déjà la mesure prise par le comité du gouvernement, elle le désespérait; il éprouve lui aussi de la répugnance à se mettre à la tête de ces brigands; aussi accueille-t-il avec transport la proposition, qui lui est faite par Despérières, de protester contre cette formation illégale d'un corps composé d'hommes sous la prévention de la loi, qui d'accusés passent sans jugement au rang des défenseurs de l'état. Les officiers présens nomment quatre généraux de brigade pour accompagner le général de division auprès du comité du gouvernement, composé hier matin de trois membres du comité de salut public, et de deux du comité de sûreté générale, et présidé par Barras. On se rend au lieu des séances, la députation est plus d'une heure avant que d'être introduite, elle l'est enfin. Menou porte la parole, se plaint de la mesure adoptée, réclame contre l'armement de ces furieux, et demande, pour l'honneur de l'armée, que ce bataillon soit dissous sur-le-champ.

Les membres du comité entendent avec une impatience extrême cette proposition qui

leur convient si peu ; Barras, sans répliquer à chaque phrase du discours de Menou, se contente de dire : « Voilà bien votre avis ; reste à savoir maintenant s'il est celui des généraux qui vous accompagnent. » A ces mots Despérières prend la parole pour appuyer Menou, ses trois autres collègues font de même ; on les écoute, et puis on les invite à se retirer, tandis que le comité va délibérer. Ce fut bientôt fait ; la députation, qu'on ne tarde pas à rappeler, est de nouveau introduite, et Barras lui dit : « Nous croyons comme vous, citoyens généraux, que l'armement des citoyens sortis de prison est une mesure hasardée, mais elle est prise, et revenir sur une chose faite serait un acte de faiblesse : qui voudrait d'ailleurs s'en charger? — Moi ! s'écrie Despérières ; rendez un décret qui rapporte celui de cette nuit, et qui ordonne le désarmement ; le général en chef mettra à ma disposition douze cents hommes, j'en formerai quatre colonnes chacune de trois cents, elles s'empareront des issues du Manége, je me fie à moi pour le reste. — Mais s'ils résistent ? demanda Barras. — S'ils résistent, je les exterminerai jusqu'au dernier. »

Le comité tout entier fait un mouvement de surprise; chacun des membres qui le composent interroge de l'œil ses collègues. Barras dit alors : « Nous ne pouvons revenir sur cette mesure, le bataillon restera armé, ce sera une augmentation de forces contre les factieux, et vous les commanderez. — Moi! répliqua Despérières avec une vive indignation; moi, jamais! Il n'y a pas une goutte de sang français sur mes habits, et je ne commencerai point à me couvrir aujourd'hui de celui de mes concitoyens dont je partage l'opinion. Vous avez mes sermens, je ne marcherai point contre vous, mais je ne marcherai pas pour vous, ne comptez pas sur moi. »

Il fallait répliquer à ces paroles hardies par l'arrestation de celui qui les prononce; nul n'y songe, tant on a peu la conscience de ce qu'on doit faire. La députation se retire, et le comité, sans plus s'en occuper, continue de délibérer sur des objets qu'il croit plus importans. Tout autre que Barras aurait reconnu, dans la mollesse de Menou en cette circonstance, combien peu on avait à se fier à sa fermeté; cependant, loin de le destituer, on lui laisse le commandement suprême des

forces de la convention, et on lui ordonne de se préparer à marcher contre les sections rebelles.

Tandis que celles-ci font battre la générale et se réunissent dans le lieu de leurs séances, la convention nationale se dispose à célébrer l'anniversaire du 3 octobre 1793, jour auquel avaient péri sur l'échafaud les vingt-deux représentans victimes du 31 mai, quoiqu'il soit certain que ceux-là n'ont terminé leur vie que le 31 octobre de cette année. Au milieu de la salle, sur un sarcophage en marbre, s'élève une urne funéraire couverte d'un crêpe et surmontée d'une couronne de cyprès et d'une palme; autour du cénotaphe sont appendues vingt-deux couronnes de verdure et de fleurs, des arbres funèbres l'entourent; tandis que les conventionnels en costumes et en crêpes sont à leurs places, une foule nombreuse encombre les tribunes. La fête funèbre va commencer, lorsque l'on introduit à la barre des pétitionnaires de Verdun, qui viennent blâmer la résistance des sections de Paris; Baudin des Ardennes, président, répond en termes généraux que

la convention saura faire respecter les lois et la liberté des opinions.

Dussaulx alors s'écrie : « On ne peut ajouter à la sagesse de la réponse du président ; mais souffrirez-vous patiemment qu'on vienne à votre barre secouer les flambeaux de la discorde ? Quant à moi, je ne souffrirai pas qu'on vienne ici inculper la ville de Paris. » De violens murmures couvrent la voix de Dussaulx.

Thibaudeau, prenant alors la parole, dit : « La convention ne peut se dissimuler que les dangers de la patrie vont toujours croissant ; elle attend un rapport des comités sur ce qui se passe autour de nous ; mais je crois que nous serions la risée de l'Europe si nous nous occupions de fête, quand il faut agir et frapper. Nous nous occuperons des morts quand nous aurons sauvé les vivans. Je demande que l'assemblée ajourne cette fête après les dangers passés. »

Tallien se lève à son tour, lui vainqueur de Robespierre dont il a partagé les crimes, et qui ne lui a demandé compte du sang versé qu'au moment où il a craint pour ses jours ; Tallien retrouve quelques inflexions de sa voix tonnante de thermidor de l'an passé, et

dit : « Hier je voulais m'opposer à la fête ; mais, puisque nous sommes réunis aujourd'hui, je pense que ce serait marquer de la faiblesse que de ne pas la célébrer ; oui, c'est en la célébrant cette fête que vous puiserez cette mâle énergie avec laquelle vous irez écraser jusque dans leur dernier repaire les factieux qui veulent perdre la chose publique ; oui, pleurons en ce moment nos infortunés et illustres collègues ; tirons ensuite le glaive, formons dans cette enceinte un bataillon carré, et marchons de là sur les rebelles audacieux. »

MADAME D'ESPARBÈS m'interrompant : Mais, monsieur, c'est à faire frémir ce que vous contez là ; ces conventionnels ne sont donc pas des hommes de chair et d'os comme les autres ? On arme contre eux dans tous les quartiers de Paris, et ils font de nouveau le sénat romain !

M. B... Ah ! si en 1771 les parlemens avaient fait ainsi !

M. DE MONTCHAL. Eh ! monsieur, vous faites un appel à la révolte ; le peuple, aujourd'hui, c'est le roi ; et les parlemens en 1771 étaient la convention d'aujourd'hui.

M. de B..... prit feu à cette proposition. On oublia un instant le présent pour remettre en question le passé; mais un nouveau coup de canon se fit entendre; M. de La Harpe tressaillit dans son grand fauteuil, l'abbé de Besplan courut à la fenêtre, et prétendit voir, à travers les ombres de la nuit des hommes armés de fusils qui défilaient dans la Place-Royale. La stupeur devint complète parmi nous; on voulut s'assurer par soi-même de ce que l'abbé affirmait; il ne se trompait pas. Un cliquetis effrayant d'armes, le pas sourd de gens qui marchaient, et comme des ombres qui se glissaient sous des arcades opposées au côté où nous étions, nous donnèrent l'assurance que la guerre civile allait éclater dans notre quartier paisible. Nous nous rapprochâmes en silence du feu; madame d'Esparbès enfin, plus courageuse que les autres, se tournant vers moi: « Allons, monsieur, achevez le récit de la séance de l'assemblée d'hier. — Madame, dis-je, la convention a pris des mesures vigoureuses, a commandé le retour aux lois; Barras a demandé que la lutte cessât dans la journée même, que l'assemblée se fasse rendre compte, séance tenante, des me-

sures prises par les comités; on adopte cette proposition, et on donne à Menou l'ordre de marcher contre les sections, et notamment contre celle de Michel Lepelletier, qui se réunit au couvent des Filles-Saint-Thomas.

M. DE LA HARPE. C'est le siége de notre nouveau gouvernement, depuis que la section de l'Odéon a été mise en quelque sorte hors la loi.

MADAME DE MONTCHAL. Savez-vous, messieurs, que j'aime les épisodes, et j'ai envie de demander à M. de La Harpe ce qui s'est passé avant-hier à l'Odéon?

MADAME D'ESPARBÈS. Vous ne lisez donc pas les gazettes?

MADAME DE MONTCHAL. J'en lis trois pour ma part chaque jour, mais elles sont si menteuses que je m'en méfie, tandis que la piété de M. La Harpe me répond de la vérité.

M. DE LA HARPE, *levant les yeux au ciel.* Ah! madame, tout chrétien doit se rappeler que Satan est désigné sous le titre du père du mensonge. Au reste, je sais ce qui s'est passé à l'Odéon le 11, car j'y étais avec Richer Serisy et le marquis de Clermont-Gallerande; nous agissions en qualité de commissaires de

S. M. Louis XVIII, et nous eussions fait de la bonne besogne, si les braves du parti avaient eu moins peur.

On se mit à rire du propos de M. La Harpe. »

CHAPITRE II.

La Harpe raconte les événemens de la soirée du 11 vendémiaire. — Je reprends mon récit. — Aspect de Paris le 12 vendémiaire. — Audace des députés sectionnaires. — Menou marche contre les sections. — Sa déroute dans la rue Vivienne.—Charles de Lalot.—Discussions des rats à la Place-Royale.—Bonaparte entre en scène.—Vient voir avec moi ce qui se passe.—La convention délibère.—Effroi que répand la faiblesse de Menou.—Barras prend le commandement. — Il veut s'adjoindre Bonaparte. —Celui-ci Qui délibère avec lui-même.— Il accepte. —Ce qu'il me dit en me quittant.

M. de La Harpe s'exprima en ces termes : « Nous ne voulons plus de la république, et c'est folie que d'en avoir voulu ; on se flattait de voir renaître avec elle les beaux jours d'Athènes et de Rome, et l'on a reconnu que le despotisme n'a fait que changer de place ; jadis aux sommités de la société, maintenant descendu aux classes inférieures ; exercé au-

trefois par le petit nombre, aujourd'hui par tous. Il suffisait de plaire à un grand pour obtenir de la fortune, on a de la peine à arracher un morceau de pain à de la canaille qui vous traite d'égal à égal. Nous ne voulons plus de république. »

Moi. Cela est clair, il faut le retour de la royauté, afin que messieurs les gens de lettres aient une liste de pensions. La Harpe me regarda de travers, et la maîtresse de la maison me dit : « Si vous l'interrompez toujours, nous ne pourrons revenir à votre récit, que le sien doit précéder à cause de l'ordre du temps. » Je me tus, et le narrateur poursuivit.

« Nous ne voulons plus de la république, elle est odieuse à Notre Seigneur Jésus-Christ; aussi Richer Serisy, Lacretelle jeune, et tous ceux qui pensent bien, travaillent avec zèle à la renverser, et nous y parviendrons; car, en France, rien n'est impossible à la littérature; chacun de nous y met du sien, et déjà nous avons si bien travaillé, que les sections s'insurgent contre la convention nationale; c'est l'œuvre de nos brochures, de nos pamphlets, de nos articles de journaux. Les assemblées sectionnaires ont fait dans le premier instant

un grand pas en se déclarant permanentes; elles ont ordonné, en vertu des pouvoirs du peuple souverain, à toutes les autorités municipales, de ne plus reconnaître l'autorité de la convention, et le même ordre a été transmis aux divers commandans de la garde nationale et de la force armée.

On a été plus loin : le corps électoral devait se réunir le 17 vendémiaire (9 octobre), on a décidé qu'il se réunirait le 11 (3) au Théâtre-Français, salle de l'Odéon. Cet acte de souveraineté, venu à contre-temps, a frappé au cœur messieurs de la convention, surtout par les expressions de l'arrêté, qui disait :« Considérant « que c'est à l'impéritie et au brigandage des « gouvernemens actuels que nous avons été « redevables de la disette et de tous les maux « qui l'ont accompagnée ; considérant qu'il est « temps que le peuple songe lui-même à son « salut, puisqu'il est trompé, trahi, égorgé par « ceux qui sont chargés de ses intérêts, etc. »

Cette déclaration terrible de mécontentement populaire, et qui devait produire de grands résultats, est provoquée par nous, par le comité royaliste, qui en espère des merveilles ; le député Daunou la dénonce à l'as-

semblée, où il dit : « Les ennemis de la république se pressent à vos portes; rallions le bataillon sacré; les royalistes aiguisent leurs poignards, que les républicains préparent leurs boucliers. Laissons aux malveillans l'affreuse initiative de la guerre civile; mais s'ils osent tenter ce qu'ils méditent, s'ils osent soutenir par les armes leurs rassemblemens séditieux, donnons le signal d'une courageuse résistance. Républicains! accourez autour de nous, et puisque les amis des rois l'exigent, donnons-leur le spectacle de notre triomphe. »

La convention ne tarde pas à repousser nos arrêtés par ses décrets; elle casse les délibérations prises : nous voulions réunir les électeurs le 11, elle nous interdit de le faire avant le 17; et néanmoins, en *mère tendre*, promet le pardon à ses enfans égarés s'ils rentrent dans le devoir à sa voix. Le même soir l'administration du département de la Seine, partant en grande pompe de la maison commune, va proclamer elle-même le décret conventionnel; elle arrive sur la place de l'Odéon, où nous étions en nombre; on la siffle, on hue les administrateurs; la garde nationale déjà en armes s'oppose à ce qu'ils pénètrent

dans la salle, où des électeurs, soixante ou quatre-vingts peut-être, sont à délibérer. Le peuple se joint à nous; ses cris, ses actes de violence poursuivent nos ennemis jusqu'au-delà du Pont-Neuf; la victoire nous reste, et la guerre civile a commencé.

Les administrateurs font part de leur mésaventure à la convention, qui ordonne au général Menou d'agir de manière à ce que force reste à la loi. Menou part avec mollesse, ne rassemble que lentement les troupes, arrive enfin sur la place de l'Odéon; la foule s'est dissipée; la solitude, le silence règnent là où naguère s'agitait une populace immense; et le général revient vers les comités se faire honneur d'une victoire facile. Ainsi se passa la journée du 11 (3), et les premiers événemens d'une résistance qui s'annonçait si bien. Je dois ajouter que le lendemain la mesure qui fit sortir de prison les jacobins pour les armer a produit un très-mauvais effet; il a été prouvé aux Parisiens que la convention aspirait à revenir aux beaux jours de 1793, et, Dieu aidant, on profitera de cette faute pour la discréditer. »

La Harpe termina son récit; il n'était pas

complet, j'y trouvai plus d'une réticence jésuitique; mais à quoi m'aurait servi de la relever? à me faire passer pour un jacobin féroce; je me retins, et à mon tour je dis: « Hier matin, dès le point du jour, les sections font battre la générale, on appelle les citoyens aux armes à leurs postes respectifs. La défense est proclamée de ne plus recevoir aucun commandement de la convention; le peuple répond au désir des meneurs, il se rassemble au chef-lieu sectionnaire; le couvent des Filles-Saint-Thomas peut à peine suffire à contenir la foule qui se presse dans son enceinte. Cependant les comités de salut public et de sûreté générale se préparent à la résistance; ils ordonnent qu'on enlèvera aux sections les tambours dont elles font un si mauvais usage; cet ordre ne peut être exécuté. On ne peut plus parvenir aux tambours qu'en passant sur le corps des sectionnaires; les patrouilles qu'on envoie ne se lançent que dans des rues désertes, aucune n'ose s'engager vers les chefs-lieux de la résistance; il y a visiblement lâcheté ou faiblesse du côté de la convention, et force et courage du côté des sectionnaires. Cet état doit durer encore toute cette jour-

née; malheur aux nôtres s'ils n'en profitent pas ! Ils couronnent leur hardiesse par une témérité qui leur réussit: voilà des députés de toutes les sections qui parviennent aux deux comités. On les introduit avec joie, imaginant qu'ils viennent proposer la paix : « Citoyens, s'écrient-ils, nous venons, de la part du peuple souverain, vous annoncer que vous avez perdu sa confiance, et que maintenant entre nous ce doit être une guerre à mort, si vous ne prenez le parti de vous retirer sur-le-champ. »

L'audace de ce propos confond ceux qui l'entendent. Il eût fallu arrêter ces mandataires hardis; on ne le fait pas, tant on craint d'exaspérer le peuple. Il y a pour les empires des instans décisifs où la prudence est un arrêt de mort qui tue les gouvernemens. Les députés s'éloignent donc en pleine liberté; les comités, bien persuadés qu'on veut la guerre, se mettent en mesure de la soutenir. Les deux chefs-lieux de l'Odéon et des Filles-Saint-Thomas sont les plus à craindre; l'ordre est donné de les faire évacuer et de saisir les chefs de cette révolte; mais je le répete, nul au fond ne

se soucie de prendre sur soi la reponsabilité des suites : les militaires craignent, suivant l'expression du fameux prince de Condé, cette nouvelle *guerre de pots de chambre ;* ils répugnent à la pensée de faire tirer sur leurs concitoyens : aussi la volonté des comités est-elle exécutée avec mollesse et négligence.

J'ai dit que le général Despérières, qui ce jour-là devait commander Paris, a quitté l'état-major, parce qu'il ne voulait ni se faire obéir du bataillon infâme armé pendant la dernière nuit, ni punir les Parisiens d'une résistance qui lui paraît légitime. Son absence, à laquelle on ne s'attendait point, paralyse dabord le mouvement des troupes : on néglige, je crois, de lui nommer un successeur; le premier venu en tient lieu. Ses collègues, les généraux Debar et Duhoux, ont également mécontenté la convention; le premier chargé du commandement de la légion de police, le second de celui du camp des Sablons. On ne peut compter sur eux, il faut s'en passer; la chose n'est pas facile. La journée s'écoule pendant les allées et venues; et ce n'est qu'à neuf heures du soir que Menou monte à cheval, et

qu'accompagné des trois commissaires de la convention qui doivent diriger le mouvement, il marche vers la section Lepelletier.

Celle-ci est préparée à le recevoir; on le laisse s'engager dans la rue Vivienne, et là tout-à-coup la fusillade commence. Aux premiers coups le général, dont la tête est faible, s'épouvante, ne sait plus comment agir, et demande le premier à parlementer. C'est un jeune homme aussi beau parleur qu'intrépide qu'on lui députe, Charles de Lalot, qui a l'autorisation de lui permettre d'effectuer sa retraite en la compagnie du conventionnel député Laporte, qui semble n'être venu là que pour assister à la chute du pouvoir de ses collègues. Un colloque animé s'engage entre le général, le citoyen Laporte et le sectionnaire; on convient que la troupe de ligne se retirera sans être inquiétée, que la garde nationale en fera autant, mais non tout de suite, et point si le conseil de section ne le veut. Menou, impatient de sortir de ce guêpier, accepte tout ce qu'on lui impose, fait bon marché de son honneur, et s'en retourne annoncer à ses commettans qu'il a cédé la victoire sans avoir essayé de combat. »

MADAME D'ESPARBÈS. Et les nôtres ont compromis une aussi belle cause? Et vous nous dites, monsieur, que la convention triomphe ce soir, battue hier avec tant de honte! Cela est impossible, et on vous a trompé dans le récit qu'on vous en aura fait.

LA HARPE. Oui, certainement, on vous aura trompé. Les nôtres étaient remplis de si bonne volonté! D'ailleurs, ils ont pour chef le général Danican, et celui-là n'est pas un..... comme Menou.

Le mot propre échappé au littérateur belliqueux fut à peine observé, attendu que nous étions en temps de guerre; il n'y eut qu'un cri dans le salon de madame d'Esparbès pour louer ce brave Danican, qui, après s'être fait battre par les Vendéens, le 15 juillet 1793, avait fini par leur livrer la ville d'Angers; cette trahison en faveur de la bonne cause le rendait un personnage très-intéressant. Je ne pus néanmoins taire les faits nouveaux, et m'adressant à M. de La Harpe : « Savez-vous assez de latin, lui dis-je en riant, pour expliquer celui du pédagogue dans la comédie du Grondeur ? — Je le pense, répondit-il.—Eh bien ! Danican *evasit*, *effugit*, etc. — Cela n'est pas

possible.—Cela est, répliquai-je; le misérable a fui, a fui, a fui; il faut que je le répète une quatrième fois. »

Je confondis l'assemblée; elle avait confié la contre-révolution à la bravoure de Danican et à ses qualités militaires : de combien de rêves de ce genre les royalistes ont eu à revenir ! La stupéfaction de ceux qui étaient là me parut complète; le vieux conseiller au parlement, plus oppressé que les autres, se mit à me dire : « Monsieur, ne nous égorgez pas en détail, tuez-nous en masse, et que nous sachions enfin pour qui la fortune a changé, et comment on a fait pour nous battre.—Hélas! repris-je, la chose sera facile; il a suffi d'un homme.—D'un homme ! répéta-t-on presque d'une seule voix ; et qui, s'il vous plaît ? — Le général Bonaparte. — Qui le connaît? se demande-t-on. — Moi, dis-je, madame et messieurs. » Ce fut une nouvelle exclamation de surprise. « Et où l'avez-vous connu?—Partout, et depuis assez de temps. — Quel âge a-t-il ? — Il a vingt-cinq ans. »

M. de Montchal. Vingt-cinq ans, et général!... Ah! la révolution et le révolutionnaire!

Madame de Montchal. Parlez-nous un peu

de lui ; car enfin il faut bien maintenant le connaître.

Moi. Il est Corse et noble, je vous l'ai dit déjà; je vous ai dit aussi qu'il a été élevé à Brienne, puis lieutenant d'artillerie au régiment de Lafère le 1er septembre 1785, capitaine le 6 février 1792, chef de bataillon le 19 octobre 1793, et général de brigade le 6 février 1794. Il a commencé à se faire connaître à Toulon; c'est lui à qui la république doit la prise de cette ville.

La Harpe. Le beau service rendu à la royauté !

Moi. Ah, monsieur! il ne lui en demande pas la récompense; et pourtant il y aurait droit, car en reprenant Toulon il l'a conservé à la France. Croyez-vous que les Anglais ne l'auraient pas démoli?

Un murmure universel me prouve qu'on est mécontent de mes expressions; je m'arrête; on me dit de poursuivre; j'obéis.

« Figurez-vous, dis-je, un homme de petite taille, maigre, à l'œil plein de feu, dont la parole est entraînante, sans qu'on puisse le dire éloquent; et portant sur toute sa physionomie une empreinte de supériorité qui est peut-être due à sa naissance. »

Madame d'Esparbès. Je gage qu'il ne monterait pourtant pas dans les carrosses du roi.

Moi. Cela peut être. Je crois qu'il se contentera de monter dans les siens, car le voici sur la route de la fortune. Hier encore cependant il n'était pas riche : il a fallu lui procurer un cheval de louage pour le service de la journée.

On se mit à rire.

« Mal récompensé de ses travaux, destitué par Aubry, il était dans l'attente d'un meilleur sort, lorsqu'on songe à lui, et on l'appelle dans les comités à la direction du mouvement des armées de la république. Barras le voit là plus particulièrement, cause avec lui, apprécie son mérite, et lui promet de l'appuyer dans l'occasion. Hier au soir nous étions ensemble à Feydeau, lorsque plusieurs personnes nous annoncèrent la marche de Menou contre les sections, et l'engagement qui déjà avait eu lieu dans la rue Vivienne. Bonaparte me dit : « Voulez-vous sortir ? nous verrons comment ces gens-là savent se battre. »

Nous arrivâmes au moment où *ces gens-là* traitaient et ne se battaient pas. Mon compagnon observait les bras croisés cette scène,

et il murmurait entre ses dents contre la lâcheté des conventionnels et la bonhomie de Menou. » Pardieu ! me dit-il, il faut maintenant courir à la convention, afin de connaître par nous-mêmes de quelle manière elle prendra la nouvelle de cet armistice ridicule. »

Je me laissai conduire par lui, car ce jeune homme me mène à son gré, ainsi qu'il fait à de plus vieux que moi. Nous arrivâmes au milieu du plus grand tumulte. Chénier s'écriait alors : « Représentans, il se répand des bruits funestes à votre gloire ; je veux bien croire qu'ils ne sont pas vrais, mais je demande que les comités du gouvernement soient tenus d'instruire à l'instant même la convention de ce qui se passe dans Paris actuellement, et de nous dire si la volonté du peuple est respectée, et si la faction royaliste a cédé enfin devant la majesté nationale. »

On approuve la proposition ; des groupes se forment ; une voix tout-à-coup s'écrie : *Nous sommes trahis !* Un mouvement d'effroi a lieu ; les uns fuient, les autres restent aux tribunes ; le président, Baudin des Ardennes, ordonne aux députés de prendre leur place. Delaunay d'Angers accourt, et annonce que la section

Lepelletier est investie et qu'elle met bas les armes : grande joie, applaudissemens, lorsque Perrin des Vosges monte précipitamment à la tribune. « Représentans, dit-il, on vous trompe, la section, loin de céder, a contraint le général Menou à reculer ; les rebelles ont, sans combat, remporté la victoire. »

Effroi, consternation sans exemple. La querelle continue, mais le voile est déchiré, on ne doute plus où est la défaite, et la convention épouvantée croit toucher à la dernière heure de son pouvoir. Qui sait en effet ce qui fût arrivé, si d'une part les sections avaient eu pour chef un autre général que Danican, si Barras n'avait pas montré en cette occasion une vigueur si peu en harmonie avec ses habitudes ordinaires, et si un malin génie ne lui eût fait appeler auprès de lui le seul homme propre à changer la face des affaires, le général Bonaparte ?

Une délibération venait d'être prise, celle de mettre en jugement Menou, Despérière, Debar et Dehoux. En même temps on retire la direction des affaires militaires aux représentans Laporte, Delmas et Goupilleau de Fontenay, pour la transporter à Barras. Néan-

moins on les nomme ses adjoints; mais il sait qu'il ne doit ni prendre leurs conseils, ni les charger d'aucune mission importante. Croirait-on que dans ces momens décisifs les généraux manquaient autour de la convention? Barras se rappelle que Bonaparte est sous sa main, il l'envoie chercher; le jeune officier écoute ce qu'on lui dit, recule ensuite à l'autre bout de la salle, et délibère avec lui-même; on a su depuis qu'il s'était dit: « Une guerre à mort éclate entre la convention et Paris: *est-il sage de se déclarer*, de parler au nom de toute la France? Qui osera descendre seul dans l'arène pour se faire le champion de la convention? La victoire même aura quelque chose d'odieux, tandis que la défaite me vouera pour jamais à l'exécration des races futures. Mais, d'un autre côté, si la convention succombe, que deviennent les grandes vérités de notre révolution? Nos nombreuses victoires ne sont plus que des crimes; l'étranger, que nous avons tant vaincu, triomphe, et nous accable de son mépris..... Le despotisme reparaît triomphant, exerce ses vengeances, et nous gouverne en ilotes par la main de l'étranger..... »

Ces considérations puissantes l'emportent.

Bonaparte se rapproche, du messager qui attendait la réponse avec anxiété : « Citoyen, lui dit-il, je vais me rendre au comité. »

Il dit, et par ce seul mot le sort de l'Europe fut changé. Nous ne le présumions pas encore au moment où chez la marquise d'Esparbès je narrais les événemens du 13 vendémiaire; mais ce qu'il y eut de certain alors fut que l'impulsion donnée par le jeune général avait décidé, au moins momentanément, la question en faveur des ennemis de la royauté.

Je quittai ce héros à l'entrée des Tuileries, où, après son acceptation, il voulut aller lui-même interroger Menou, que l'on venait d'arrêter, et qui était là sous la surveillance de quelques terroristes nouvellement armés. « Venez avec moi, me dit-il, je vous ferai mon aide-de-camp.—Non, répliquai-je, il me semble que les sections ont raison. —Combattrez-vous pour elles? — Dieu m'en garde, je serai neutre. — Tant mieux, dans ce cas vous me reviendrez. »

Il se sépara de moi, et je rentrai dans mon logis en toute hâte, fort impatient de connaître ce qui aurait lieu le lendemain; ce sont des détails que je tus à la société de la marquise d'Esparbès.

CHAPITRE III.

Entrevue de Bonaparte et de Menou. — Dénombrement des défenseurs de la convention.—Mesures prises par le général Bonaparte. — Contrastes avec les dispositions du sectionnaire.—Comment les postes sont placés. — Le général Danican. — Sa nullité. — Le comité du gouvernement hésite à donner le signal de l'attaque.—Les sections envoient un parlementaire. — Discussion au sein de la convention. — Le combat s'engage le 13 vendémiaire. — Qui a tiré le premier coup de fusil. — Victoire remportée par Bonaparte sur les sections de Paris. —Barras fait le rapport de l'affaire.—Proclamation pacificatrice.

Le général Bonaparte trouva Menou assis sur un fauteuil et la tête appuyée dans ses mains; il réfléchissait ou dormait peut-être; il lui frappa doucement sur l'épaule, Menou tressaillit et se leva précipitamment. « Oh!... Qui est-ce? demanda-t-il d'un ton de surprise. — C'est moi, général, qui viens causer avec vous. » Menou connaissait peu le jeune Corse; cependant, en ce moment, il lui fit une sorte d'accueil. « Vous voyez, lui dit Menou, un nouvel exemple de la justice des républiques: je

suis puni pour ne pas avoir voulu verser le sang de mes concitoyens. — Et vous avez eu tort, général, répondit Bonaparte, et grand tort, dans cette circonstance : il est des instans dans la vie où c'est plus que faiblesse de ne pas frapper à propos ; des ménagemens ne valent plus rien là où la révolte est flagrante ; la tolérer est un crime. Savez-vous où elle s'arrêtera ? »

Menou, piqué de cette réplique, de la part surtout d'un jeune homme, se contenta de dire : « Je ne veux pas recommencer Henriot ou Santerre. Au reste, général, je présume que le tribunal qui doit me juger et me punir est prêt. Me voilà, on peut m'y conduire. — Je ne suis pas un gendarme, répartit Bonaparte non sans dépit ; et, si je viens à vous dans cette circonstance, c'est seulement pour tirer de vous quelques lumières dont je crois avoir besoin pour me conduire là où vous avez volontairement échoué. — Ah ! c'est vous qui me remplacez ? à la bonne heure. Dans peu de temps je vous demanderai des nouvelles d'un pouvoir soumis au contrôle de trois conventionnels encore plus poltrons qu'arrogans. — Je me serais bien gardé, dit Bonaparte,

d'accepter un commandement que ces bavards auraient dirigé. J'ai voulu, dès d'abord, me débarrasser d'eux; aussi l'ai-je fait. Barras est mon supérieur, il fait semblant de donner des ordres, mais je n'en reçois de personne. Je dirigerai les troupes selon ma fantaisie. Sans cette carte blanche, je briserais mon épée. »

A la suite de ce débat, Bonaparte interrogea Menou sur les ressources effectives de la convention, sur le moral des soldats, sur la quantité de munitions disponibles, en un mot, sur tout ce qui pouvait le servir. Menou, avec une franchise digne d'éloge, ne montra que de la sincérité et pas de jalousie. Ses propos convainquirent le nouveau général qu'il n'y avait, de sa part, aucune trahison dans les détails de sa conduite pendant la journée; circonstance que, plus tard, il fit valoir, lors de la mise en jugement du général, et qui valut à celui-ci son acquittement. Cela terminé, il courut donner des ordres et rassembler ceux qui pouvaient le seconder.

Le nombre des défenseurs de la convention était peu considérable: il formait à peine cinq à six mille hommes soit de troupes réglées,

soit de grenadiers de la convention, qui en faisaient la garde, soit de la légion de police; le tout renforcé d'un bataillon de la garde nationale du faubourg Saint-Antoine, qui n'avait pas suivi le mouvement sectionnaire; et enfin de ce fameux bataillon des jacobins de 1793, moins redoutable par le chiffre des soldats que par la colère dont il était animé contre les honnêtes gens. Ce qu'il y avait de meilleur, sans doute, était l'artillerie, qui consistait en trente pièces environ, stationnées alors dans la plaine des Sablons, d'où il importait de les retirer au plus vite, dans la crainte que les Parisiens ne s'en emparassent les premiers. Bonaparte désira trouver un officier ferme et habile, auquel il pût donner la commission d'aller chercher cette artillerie avec quelque certitude de l'amener. Le général Delmas, à qui il s'adresse, appelle Joachim Murat, officier dans le 21ᵉ chasseur, et le présente à Bonaparte qui, le voit pour la première fois. Il reçoit ses ordres et part pour les exécuter. Il était temps; des commissaires des sections arrivaient sur les lieux, et déjà faisaient mettre en marche les pièces. Murat, quoique mal accompagné, les leur dispute, s'en empare

devant eux, et les ramène rapidement à Paris.

Pendant ce temps, et au milieu d'une confusion sans exemple et d'une anxiété cruelle, un seul homme est tranquille, c'est le nouveau général : il prévoit tout et suffit à tout; songe aux munitions, aux vivres, à l'ambulance, etc. De nouvelles positions sont prises; il ne faut pas que, le lendemain, les ennemis retrouvent rien de pareil à ce que leurs espions ont pu signaler la veille. Bonaparte est déjà plus qu'un chef militaire : on ne voit pas encore où il se placera; mais déjà on devine que ce sera hors de la ligne de ses plus braves camarades. Barras, qui a néanmoins le commandement suprême, et au nom duquel tout est censé être fait, Barras est éclipsé par ce second, dont le coup-d'œil ne laisse rien échapper, qui n'accorde rien au hasard, et qui dispose, comme pour une retraite, tout ce qu'il prépare pour assurer la victoire.

Je suivis de près les mouvemens de cette nuit merveilleuse, et là je pus comprendre l'instinct du génie; je vis, dans les dispositions arrêtées, la déroute des sections. Les Tuileries furent environnées d'une double ligne de défense, l'une du côté des quais de la Seine,

l'autre du côté de la ville; l'une liée à l'autre par des points intermédiaires et par des postes de communication. Cela se faisait sans aucun tumulte, sans embarras; il y avait une tête en avant de ce grand corps : autour de Bonaparte se groupaient des généraux inactifs et lassés la veille encore, et qui, maintenant, apprenaient de lui que l'on peut vaincre partout.

Le général Brune, ayant sous ses ordres le général Gardanne, doit commander dans les rues de Rohan et Saint-Nicaise; les rues de l'Échelle et Saint-Louis sont sous le commandement des généraux Loison et Dupont-Chaumont, celui-ci qui, plus tard, et en vertu de sa capitulation honteuse de Baylen, deviendra le premier ministre de la guerre nommé par Louis XVIII. Les généraux Berruyer et Vachot gardent les portes du Manége qui donnent dans la rue du Dauphin et au passage des Feuillans. Cartaux, le funeste général de Toulon et de Marseille, prend position sur le quai du Louvre et étend sa ligne jusqu'au Pont-Neuf; celle des généraux Verdières et Lestrange embrasse le cours de la Seine entre les ponts Royal et Louis XVI. Une réserve, sous

les ordres des généraux Montchoisy et Duvignaux, est stationnée sur la place Louis XV; elle veille à la grande entrée des Tuileries, et doit, en cas de besoin, faciliter à la convention sa retraite sur Saint-Cloud, où déjà des poltrons parlent de conduire la représentation nationale.

Des batteries non moins habilement placées dominent les points principaux : elles s'étendent sur les quais, et, du côté de la ville, des canons battent la prolongation de toutes les rues qui débouchent dans celle Saint-Honoré. La nuit entière est employée à prendre ces dispositions savantes. Barras parcourt la ligne de défense, ne trouve plus rien à faire, et, néanmoins, pour faire quelque chose, fait avancer ou reculer les hommes, les chevaux, l'artillerie, de quelques pas.

Dès six heures du matin, Bonaparte, monté sur le cheval de louage qu'on lui avait amené, visita jusqu'à neuf heures tous les postes, afin de s'assurer par lui-même si ses ordres avaient été exécutés. Pendant ce temps, la convention, renfermée dans la salle et toujours en permanence, continuait à délibérer; elle n'attendait plus rien de la persuasion. Les tam-

bours sectionnaires n'avaient, durant la nuit, cessé de battre l'appel, et leur audace était telle qu'ils s'étaient avancés jusque sur la place du Carrousel; mais c'était de la jactance, et pas autre chose. Le chef du mouvement insurrectionnel, le général Danican, ne possédait aucune des qualités de Bonaparte son adversaire. Présomptueux, incapable d'agir, il donnait à l'aventure des ordres dont il ne s'occupait plus, et souvent de contraires arrivaient un instant après. Il était mal obéi, parce qu'il commandait mal; ses subordonnés voulaient agir à leur guise : c'était une anarchie armée, la partie ne pouvait être égale.

Mais, en revanche, si on n'employait rien de ce qui prépare la victoire, on ne ménageait rien de ce qui devait la suivre: les sectionnaires royalistes dressaient des tables de proscription; la majorité de la convention, les comités, les généraux qui leur obéissent, sont mis hors la loi. La section Lepelletier, prenant l'initiative, usurpe la souveraineté, et tente d'établir dans le couvent des Filles-Saint-Thomas un gouvernement provisoire, fantôme que fit disparaître le premier coup de canon. On s'empare de la Trésorerie, on intercepte les

armes que Barras envoie au faubourg Saint-Antoine; la garde nationale débouche en plusieurs colonnes dans la rue Saint-Honoré, et environne la vaste enceinte des Tuileries.

Peut-être eût-il été prudent au général Bonaparte de ne pas attendre l'attaque dont les sectionnaires le menacent, et de commencer à démoraliser celles-ci en tombant sur elles à l'improviste; mais il n'est pas libre complètement d'agir à sa guise. La convention a cessé sa permanence vers cinq heures du matin; à midi elle doit rentrer en séance; mais un comité général, la remplace, composé de douze du comité militaire, de douze du comité de sûreté générale et de seize de celui de salut public, présidé par Cambacérès. Ce comité a tous les pouvoirs; il ne cesse de recommander la modération; il ne voudrait rien entreprendre de ce qui pourrait commencer la guerre civile.

Bonaparte s'indigne de cette pusillanimité, elle attiédit le zèle des troupes, elle enhardit les sectionnaires; ceux-ci ont fait déjà reculer Cartaux depuis le Pont-Neuf jusques en-deçà du Louvre. L'église de Saint-Roch et les degrés de son péristyle sont envahis, le

portique du théâtre de la République, au Palais-Royal, est occupé par la garde nationale, qui est prête à s'élancer vers le Carrousel. Danican va, vient, sans trop savoir ce qu'il fait : il parle, ordonne, sans but, sans pensée supérieure ; les royalistes sont là comme ils seront toujours, braves individuellement, et incapables de diriger des masses ; toujours agissant à l'extérieur, en contradiction avec leur pensée secrète, et promettant à haute voix au peuple ce qu'en secret ils sont très-décidés à ne pas lui tenir. La foule obstrue le passage ; les curieux se mêlent aux combattans ; on entend des personnes dire avec calme : Plaçons-nous bien pour voir la bataille à notre aise.

Un parlementaire s'avance précédé d'un trompette ; il demande à parler aux ennemis de la part du général en chef du gouvernement provisoire. On consent à l'entendre, et il est conduit, les yeux bandés, au comité des quarante. Là il demande, au nom des sections, que la convention nationale se remette à la bonne foi du peuple de Paris ; qu'elle éloigne les troupes de ligne, et enlève les armes aux bataillons des jacobins de 1793. Ces proposi-

tions ne sont pas d'abord rejetées avec véhémence; il y a, dans le comité du gouvernement, une sorte de majorité qui voudrait éviter une lutte dangereuse. On propose d'envoyer deux commissaires à chacune des quarante-huit sections. Tallien fait observer que ce serait quatre-vingt-seize représentans envoyés en otage, s'ils étaient choisis parmi les proscrits par les sectionnaires, ou qui amèneraient, dans les rangs de ceux-ci, le noyau d'une nouvelle représentation nationale.

D'une autre part, il y a dans l'assemblée des députés qui demandent un accord. Chénier se charge de la réponse. « Je suis étonné, dit-il, que l'on s'inquiète de ce que veulent des sections en révolte; je suis étonné qu'on vienne proposer à la convention nationale de faire une transaction avec des rebelles : elle doit faire son devoir; elle représente le peuple français, elle a en main sa puissance, elle doit la faire respecter. Il est possible que des assassins, sous quelques prétextes, puissent égorger des représentans, comme Ferraud l'a été; mais il n'y a d'autre honneur à la convention que dans la victoire ou la mort..... Quand la convention aura vaincu, elle saura distinguer

les coupables des hommes égarés. — Je vois la guerre civile, elle est à nos portes, dit Lanjuinais. » Garan Coulon lui réplique : « Ce que tu devrais voir, Lanjuinais, c'est qu'on veut nous décîmer : c'est un nouveau trente-un mai en sens inverse. La constitution nous impose à tous de ne céder qu'à la force; elle nous déclare responsables de tous les actes de faiblesse. »

La discussion se prolonge, elle devient confuse; on s'irrite, on s'accuse réciproquement. Le tumulte est à son comble; les tribunes l'augmentent par leurs vociférations..... Tout-à-coup une fusillade s'engage; elle est suivie d'une décharge d'artillerie..... Moment de silence, occasioné par la stupeur. Legendre monte à la tribune. « Citoyens, c'est du calme qu'il faut ici, et la patrie est sauvée! » La fusillade se fait toujours entendre autour des Tuileries. La délibération continue dans la salle. Quelqu'un entre et s'écrie : Du secours pour les blessés! Plusieurs députés médecins ou officiers de santé sortent à cet appel. Bientôt arrivent deux soldats, porteurs d'un drapeau enlevé déjà aux sectionnaires; on les félicite et on les renvoie au comité de sûreté

générale. Un grand nombre de femmes, placées aux tribunes, sont invitées à aller soigner les blessés; elles y courent, d'autres font des bandages et de la charpie.

Il est six heures, la fusillade dure encore..... Qui l'avait commencée? On a dit, dans la convention, que c'étaient les sectionnaires, et on n'a pas dit vrai. Le comité du gouvernement continuait à temporiser; ses hésitations peuvent tout perdre. Bonaparte s'approche de Barras. « Citoyen, dit-il, nous serons battus si nous restons les bras croisés. La ligne, en présence des citoyens, doit agir sur-le-champ; si elle fait un pas en arrière, elle est vaincue. »

Barras, de mauvaise humeur, jure contre la faiblesse de ses collègues. « Donneront-ils enfin le signal? lui demande Bonaparte. — Je l'ignore. — Agissons à leur place. — La responsabilité est grande. — Qu'un coup de fusil s'en charge. »

Barras sourit, Bonaparte s'éloigne..... Peu après, ce coup de fusil demandé partit on ne sait d'où; mais enfin ce fut assez. D'autres lui répondirent, et, dans le comité, on délibérait encore lorsque le combat s'engageait déjà; il s'étend sur toute la ligne. Bonaparte

commande, et la victoire le suit. Le canon tonne contre les sectionnaires dans la rue Saint-Honoré et sur les marches de Saint-Roch. Au premier choc, Danican détourne la tête et se retire; son état-major l'imite. La garde nationale n'a plus de chef, mais sa bravoure personnelle ne cède pas encore; elle résiste cependant déjà plus qu'elle n'attaque. Les rôles sont intervertis.

Sur le Pont-Royal, l'ancien colonel Lafond de Soubé, ex-officier de la garde de Louis XVI, tente de forcer la troupe de ligne avec autant de valeur que de ténacité. Trois fois la colonne sectionnaire se rallie malgré la mitraille; elle ne cède qu'à l'impossibilité bien reconnue du succès. Barras combat à la rue de l'Échelle, Bonaparte à la rue du Dauphin : c'est là que le choc principal a lieu, là aussi que les Parisiens sont le plus maltraités; le champ de bataille est jonché de morts et de blessés. Les sections, vaincues, luttent encore; elles se retranchent dans l'église, dans le clocher de Saint-Roch, sous le péristyle du théâtre de la République. Vains efforts, elles n'ont ni chef ni ensemble; il n'y a plus que des attaques individuelles; chaque légionnaire agit à part et

selon sa propre inspiration. La bravoure isolée ne peut rien ; l'enthousiasme patriotique ou royaliste diminue; les tambours, qui battaient naguère la charge avec tant de zèle, se taisent ou se disposent à battre la retraite. On cède sur tous les points. Barras voit l'état des choses, il rentre alors dans la convention nationale, monte à la tribune et dit :

« Citoyens ! la guerre civile est étouffée dans le sang de ceux qui l'ont voulue. Il est douloureux pour vos cœurs d'avoir à écouter le récit d'une victoire achetée aux dépens de la vie de tant de Français égarés, et à moi de vous l'annoncer; mais il fallait aujourd'hui montrer une vigueur inaccoutumée, sous peine de périr tous. Vous savez que la convention devait être égorgée, et qu'on devait proclamer un roi dans Paris; mais la bravoure de nos frères d'armes a déjoué ce complot infâme et sanguinaire. Les rebelles sont vaincus, un roi n'a pas été proclamé; car il y a, dans Paris, une masse de républicains qui ne transigera jamais avec les royalistes. J'ai partout opposé la force à la force : il fallait bien combattre ceux qui s'avançaient obstinément pour s'asseoir sur vos siéges. Maintenant il ne s'agit

plus que de dissoudre les restes de la rébellion. Les assaillans de Saint-Roch se sont retranchés dans l'église, ceux de la rue de l'Échelle et Saint-Nicaise se sont repliés sous les galeries du Palais-Royal; ils sont encore trop voisins, et voici les dispositions qui termineront la journée: Duvignau et Montchoisy, qui ne sont plus nécessaires à la place de la République (Louis XV), se sont mis en marche avec deux pièces de canon; ils tournent la place Vendôme par le boulevard de la Madelaine; en même temps Berruyer débouche des passages des Feuillans sur la place Vendôme; Brune sort du défilé de la rue Saint-Nicaise, pousse devant lui des obusiers qui achèvent de balayer la rue Richelieu; et Cartaux, qui n'a plus rien à faire sur le quai du Louvre, passe sur la place du Palais-Royal pour dégager la rue Saint-Honoré jusqu'à l'Oratoire. Le succès n'étant plus contesté, on ne tire plus qu'à poudre. »

Des applaudissemens que la majesté de la convention cesse de réprimer éclatent dans les tribunes. Et moi, mesdames et messieurs, qui ai tout vu, je suis venu vous conter les événemens de cette journée mémorable. »

La Harpe. Mais, monsieur, vous ne vous êtes donc pas battu avec les sectionnaires?

Moi. Pas plus que vous, monsieur; pas plus que vos amis.

La Harpe. Et où étiez-vous donc?

Moi. Partout, car je suis curieux de ma nature.

Madame d'Esparbès. Et nous sommes vaincus! Ah! il y a de la trahison là-dedans.

Moi. Non, madame; mais bien de l'inhabileté, de la rodomontade, de la jactance, enfin de tout ce qui perd les états une fois, deux fois, cent fois.

Je me tus. Un dernier coup de canon se fit entendre, nous frémîmes tous; bientôt la Place-Royale fut illuminée par des torches, et une foule de peuple la remplit; cette foule accompagnait des fonctionnaires publics qui lurent une proclamation pacificatrice; des cris de vive la république répondirent, et tout rentra peu après dans le silence et dans l'obscurité.

CHAPITRE IV.

Fin du mouvement sectionnaire.—Clémence des vainqueurs. —On cherche vainement à sauver un accusé. — Lassitude universelle.—Portrait physique de Bonaparte.—Ce que le général Cartaux dit de lui. — Propos de Bonaparte. — Ma conversation avec lui. — Le poète Lebrun. — Il cause avec nous. — Nous le persiflons. — Il se brouille avec le héros qu'il voulait chanter. — Opinion que Bonaparte avait de ce littérateur.—Portrait de Junot.—Vicomtesse de Beauharnais.—Quelques détails sur elle.—Son fils.—Je détruis en passant un mensonge.—Hortense de Beauharnais.

On devait penser que cette nuit serait employée par la convention à poursuivre sa victoire et ses vengeances; elle fut consacrée tout entière à faire disparaître les traces des combats qui avaient eu lieu. Douze à quatorze cents cadavres gisaient sur les quais ou dans les rues; on les enleva tous jusques au dernier; on effaça de la façade de Saint-Roch, des colonnes du péristyle du théâtre de la République, les marques de la mitraille et de l'artillerie; du sable fut étendu

sur le sang qui souillait le pavé; si bien que, comme par enchantement, la ville ne conserva au lever de l'aurore, aucune marque des événemens de la journée précédente.

Les sectionnaires vaincus renoncèrent à s'armer encore; ils rentrèrent dans leurs foyers, inquiets sur les suites de leur tentative, qui n'était plus qu'une coupable rébellion. Cependant, au milieu de la terreur universelle, la section Lepelletier, plus énergique dans sa conduite et plus constante dans ses projets, formait encore des rassemblemens, que dissipèrent au point du jour des colonnes de troupes conventionnelles: tout fut dit dès ce moment; le calme rétabli sur tous les points, la confiance revenue, la foule accoutumée, grossie de la masse des curieux, parcourut les divers quartiers; et le même soir il n'y eut pas un théâtre moins rempli qu'à l'ordinaire, tant le Parisien a besoin de se réjouir et d'oublier les inquiétudes de la veille.

La convention forma trois commissions militaires pour juger les rebelles : une, sous la présidence du général Loison, tint son siége dans l'église même de Saint-Roch, au milieu du sanctuaire et tout contre l'autel; cet ap-

pareil de rigueur, dans un lieu qui devait être un asile de clémence, contristait l'âme, et produisait un effroi que je ne puis décrire: la deuxième fut établie dans le couvent des Filles-Saint-Thomas; le général Lestrange la présidait: la troisième, sous la présidence du général Ducoudray, prit séance, avec la première, dans l'intérieur du Théâtre-Français. On condamnait à mort tandis que les acteurs répétaient les rôles de la représentation du soir; leurs éclats de rire se mêlaient aux douloureuses clameurs des parens des prévenus.

Je dois cependant convenir que, si les conseils de guerre procédèrent avec une rigueur apparente, s'il y eut un grand nombre d'arrêts de mort, deux seulement furent exécutés, l'un sur Lebois, président de la section du Théâtre-Français, l'autre sur le colonel Lafond Soules, qui avait commandé avec tant de rigueur l'attaque du Pont-Royal: on voulait le sauver, et ses juges s'y prêtaient eux-mêmes; ce fut lui qui paralysa leur bonne volonté par la franchise exaltée de ses aveux.

Le comte de Castelanne, M. de Vaublanc,

le général Danican, et nombre d'autres plus heureux ou plus habiles, évitèrent ce mauvais sort; on ne les arrêta même pas, et le premier, plus téméraire encore que brave, se montrait si publiquement, que Legendre monta à la tribune de la convention pour signaler ce fait.

Dès le 14 vendémiaire, et sans avoir fermé l'œil pendant toute la nuit, car nous étions demeurés chez madame d'Esparbès jusques au jour, je me rendis dans divers lieux où je savais que l'on pouvait recueillir les nouvelles du moment; je vis partout une indifférence sur les événemens du 13, qui me frappa: les victorieux ne se souciaient guère de leur triomphe; la défaite ne paraissait pas amère aux vaincus. Je ne reconnaissais plus cette rage qui naguère animait les meneurs; on déplorait de part et d'autre l'erreur des citoyens, c'était déjà un acheminement à plus de douceur encore; le grand drame révolutionnaire tirait à sa fin, et, en vérité, il n'avait duré que trop long-temps.

Cependant une chose me frappait, le silence gardé sur le général Bonaparte, dont les dispositions savantes et la promptitude

d'exécution avaient décidé du résultat de la journée; nul encore ne parlait de lui ; son nom, qui aurait dû sortir de toutes les bouches, n'était connu que des soldats placés sous son commandement. Fréron enfin fut le premier à le prononcer à la tribune; Barras, qui l'y remplaça, mit de la générosité à proclamer les services que le jeune Corse venait de rendre à la convention. On l'introduit dans la salle pour qu'il entende lire le décret de sa nomination au grade de général de division; il se présente vêtu d'un habit militaire plus qu'à demi usé, et où la broderie brillante qui orne ceux de ses collègues, est remplacée par un galon tissu qui l'imite imparfaitement. Il porte une culotte de peau de daim, qui l'avant-veille lui avait été prêtée par l'acteur Talma. Il est maigre de taille et de figure; ses joues pâles sont creuses; il ne poudre point ses cheveux, quoi que la mode encore le permette; ses cheveux tombent en larges mèches plates des deux côtés du front; ils sont rattachés par derrière: ce n'est pas la tenue des élégans ni des sans-culottes; il y a en lui quelque chose de simple, de particulier et de stoïque, qui frappe les plus indifférens.

Il s'avance modestement, car nul ne le connaît dans cette enceinte; il a vaincu incognito les Anglais à Toulon. Le représentant Fréron et quelques autres conventionnels se souviennent de lui peut-être; et le général Cartaux, auquel il a commandé la veille, se met à dire: « Il a fait partie de mon armée. » Et il ajoute à l'oreille d'un de ceux qui sont là: « Je vous le donne pour le plus entêté de tous; il veut faire perpétuellement à sa guise; et je n'ai jamais pu diriger avec lui les batteries du siége de Toulon. On le dit habile, je ne le crois qu'opiniâtre; au demeurant, je le juge bon républicain. »

Bonaparte obtient les honneurs de la séance, et peu après se retire. « Mais, lui dit-on, la convention continue à siéger. » Il répond: « Elle siége ici parce qu'elle y travaille, et moi je vais où je travaillerai. »

Je le rejoignis peu après. « Bon jour, me dit-il avec une sorte de gaîté qui ne lui était pas familière. A quel tribunal militaire a-t-on dévolu le soin de vous juger? — Moi, répliquai-je, à aucun, je l'espère; je me suis tenu à l'écart. — Et pour cette fois, vous avez bien fait; car, au fond, entre les vainqueurs et les vain-

cus, où était la patrie? je l'ignore. Je dois croire, moi, qu'elle aura passé du côté des canons. — Il se pourrait, lui dis-je, que vous parveniez à l'y fixer. — Ne plongez pas dans l'avenir, cela ne vaut rien; l'homme d'esprit peut voir de loin, mais ne parle jamais de ce qu'il devine. — C'est, répondis-je, ce que fait l'homme de sens. — Je ne reconnais de l'esprit qu'avec de la raison, le reste est un brillant parlage dont je me soucie peu. — Que va-t-on faire de vous? — Je l'ignore; je voudrais aller aux armées; j'ai besoin de me laisser oublier des Parisiens; et, au moyen de victoires sur les étrangers, je me laverai de celle que la nécessité m'a obligé à remporter sur eux. — Ah! si les sectionnaires s'étaient adressés à vous! — Ils ne m'auraient pas eu; je sens en moi quelque chose qui ne me permet jamais de m'associer à ce qui a une apparence de révolte; je suis dix fois plus fort lorsque j'agis au nom de l'autorité légitime, et celle de la convention l'est maintenant. La volonté des Parisiens est-elle la volonté de toute la France? Qui le soutiendra? Leur est-il donné le droit de changer à leur gré la représentation nationale? Si cela passait en règle, la

France aurait, non une capitale, mais une ville reine dont chaque habitant serait roi : une telle subversion de tout principe amènerait la désorganisation de l'ordre social. Où en serions-nous si la canaille des faubourgs, si les marchands de la rue Saint-Denis, ceignaient la couronne? Il faut, au contraire, que les Parisiens regardent comme une faveur d'être la tête de la nation, et qu'ils puissent perdre cette prérogative s'ils en abusent; et certes, ils n'en ont déjà que trop abusé. »

J'écoutais ce jeune homme déjà si profond et si grave, et néanmoins je ne voyais pas son avenir; lui-même pouvait-il le deviner? je suis loin de le croire. Il causait tout en donnant des ordres; car, par instinct, on venait à lui plutôt qu'à Barras. Le motif de son commandement avait fini, et chacun lui continuait cette sorte de dictature. Nous vîmes entrer un homme de haute taille, mal vêtu, sans tournure, sans grâce, tout d'une pièce, mais qui avait du feu dans le regard et de la malignité dans le sourire; il salua d'une manière qui m'a toujours déplu, parce que je l'ai constamment trouvée dans les états serviles et flateurs, celle où le corps, se ployant

en deux par le milieu, forme un angle presque aigu à la naissance des hanches. C'était le poète Denis Écouchard Lebrun; ma surprise fut grande de le voir venir là.

Il se présenta en homme qui veut plaire; il accabla le général Bonaparte d'éloges, et lui apportait une pièce de vers sur le treize vendémiaire, dont il élevait le résultat aux nues. Bonaparte prit le papier d'un air distrait, et se contenta de dire : « En vérité, citoyen, vous avez devancé le temps. — Il faudra, avec vous, répliqua le poète, agir toujours ainsi; sans quoi celui qui vous chanterait serait trop en arrière de vos victoires. —Je n'appelle pas un triomphe glorieux, dit Bonaparte, un succès obtenu sur mes concitoyens égarés, et où le sang français a seul coulé; je n'approuve pas non plus ces chants de victoires sur nos guerres civiles; il ne faut frapper, dans des vers patriotiques, que les étrangers, et gémir toujours lorsque, dans l'intérieur, la nécessité commande de prendre les armes. Je ne puis donc accepter votre hommage; vous m'obligerez même à ne pas publier votre chef-d'œuvre. — Vous ne l'avez pas lu, citoyen, repartit Lebrun, non sans

aigreur. — J'ai formé mon opinion sur vos autres ouvrages que je connais, et si j'y admire un beau talent, j'y trouve une mobilité d'opinion..... Au reste, je vous retiens pour apprendre à la postérité que le général Bonaparte ne veut d'autres lauriers que ceux qu'il aura cueillis sur le champ de bataille de l'Europe. »

Lebrun fut peu content de sa visite. Je ne voulais pas lui déplaire, car je craignais ses épigrammes; aussi lui demandai-je pour le distraire où il en était avec Chénier. « A le craindre, me répondit-il; la colère de Caïn est toujours redoutable. — Ah! m'écriai-je, pouvez-vous donner cours à une calomnie odieuse? Chénier est-il coupable de la mort de son frère? Vous savez bien qu'à l'époque où André a péri lui-même avait à craindre pour sa tête. — Il est demeuré membre de la convention après le meurtre. — Vous auriez mieux fait sans doute, dit Bonaparte à Lebrun. — Je me serais retiré. — Et cependant vous avez chanté les proconsuls féroces qui ont versé tant de sang pur. »

Ce propos, prononcé avec vivacité, confondit le poète; il pâlit, balbutia quelques

mots que nous n'entendîmes point, et se retira. « Voilà, dis-je à Napoléon (car je me plais à l'appeler déjà ainsi), un ennemi que vous venez de vous faire. — Dites, répliqua-t-il, que je force à se déclarer. »

Je quittai le général au moment où l'officier Junot, qu'il s'était attaché depuis le siége de Toulon, entrait. Junot, grand et bien fait, ressemblait néanmoins à un beau garçon boucher : il avait les manières communes, se dandinait sans cesse ; sa parole était saccadée, peu d'esprit, point d'instruction, mais de la bravoure et du sang-froid au moment de la bataille, de la gaîté en présence de la mort, une sorte de talent militaire, de la fidélité, et même un peu de cette énergie morale si rare chez les épaulettiers. Il portait son chapeau à la tapageuse, soignait alors assez peu sa toilette, et cependant affichait déjà en petit cet amour excessif du luxe qui devait devenir pis que du désordre ; en un mot bon officier, homme mal élevé.

En sortant de chez Bonaparte j'allai chez la vicomtesse de Beauharnais; je la connaissais depuis le commencement de la révolution, présenté par Mirabeau, dont je ne parlerai

pas, car on a tant dit sur son compte! J'avais été accueilli amicalement par elle et par son mari : la faux révolutionnaire dévora ce dernier, et Joséphine échappa au supplice comme par miracle; le ciel qui la destinait au trône lui fit franchir l'échafaud. Elle se donnait vingt-quatre ans en 1795; ce qui était loin et très-loin de la réalité; mais sa figure gracieuse, le soin qu'elle prenait de sa parure, quoiqu'elle fût dans le malheur, et même dans le besoin, aidaient à la dissimulation de son âge, et lui laissaient croire qu'elle nous trompait. Joséphine, plus tard, fixa au 24 juin 1768 l'époque de sa naissance; ce fut un autre mensonge, elle avait cinq ou six ans de plus; et lors de son mariage avec Napoléon elle exhiba un faux extrait de baptême, celui d'une de ses sœurs née après elle et morte en bas âge. Je tiens ce fait de la propre bouche de l'empereur, qui me l'affirma en 1815.

Joséphine était d'une taille moyenne, avait les yeux bleu foncé, taillés en amande et garnis de longues paupières, la peau peu blanche; aussi n'épargnait-elle pas le fard, surtout dans ses dernières années; la bouche bien dessinée était mal meublée; la coupe de

son sein manquait de grâce; les bras étaient bien, ainsi que le reste du corps; le pied plutôt grand que petit, aussi Dieu sait de quelle sorte on l'emprisonnait rudement dans des souliers choisis. Le son de sa voix, doux et sonore, donnait du prix à ce qu'elle disait; on trouvait quelque chose de l'accent méridional dans sa prononciation. Quant à son caractère, c'était un mélange de bonhomie et de finesse, de sensibilité et d'étourderie, de délicatesse et de frivolité. Elle avait véritablement les *mains percées*, et trouvait le moyen de dépenser mille écus là où tout autre n'eût pas donné cent francs: elle faisait des dettes pour le plaisir d'en faire, ne songeant jamais qu'il faudrait les payer; l'argent était pour elle un être de raison, car, en ayant toujours, elle en manquait sans cesse. Il n'y avait pas plus d'économie dans sa vie privée, lorsqu'à la lettre elle manquait de pain, que lorsque plus tard il lui fut permis de puiser dans les trésors de la France. Elle avait trop d'imagination pour ne pas se permettre trop volontiers le mensonge; le docteur Corvisart prétendait qu'il faisait partie de son tempérament. Amie sincère et presque

dévouée, elle songeait toujours à ceux qu'elle voyait constamment, sans oublier les autres. Jamais elle ne tourmentait son époux qu'en faveur de quelque malheureux : les bonnes actions lui étaient naturelles, il ne fallait que les lui indiquer. Simple femme de qualité, elle fut charmante; souveraine, elle se fit adorer; on oublia ses inconséquences pour ne voir que ses vertus : elle porta sur le trône une dignité simple, une aisance majestueuse. Elle ne montra aucun embarras dans sa nouvelle position, et il fut impossible au frondeur malicieux de citer d'elle aucun propos ridicule, aucun mot inconvenant : elle se trouva à sa place, là où tant d'autres avaient l'air emprunté; elle ne fut pas la reine, mais ce fut comme si toujours elle l'avait été.

Au commencement de la révolution, et jusqu'à son deuxième mariage, elle vit néanmoins une compagnie fort mélangée, ce qui arriva à toutes les personnes de qualité demeurées en France; les belles manières avaient en masse passé le Rhin. Joséphine se lia avec des femmes que l'opinion publique ne relevait pas; son second mari souffrait avec impatience ces amitiés qui ne lui convenaient

point; il eut de la peine à les dénouer et à les rompre. Joséphine était, par suite de son laisser-aller, sans haine pour le vice et très-indulgente pour certaines fautes; et quand Bonaparte, devant elle, les reprochait à des femmes absentes, elle prétendait que c'était attaquer la liberté individuelle. « C'est la seule que je t'interdis, lui répondait-il, car elle conduit à une égalité d'antichambre. « Et chez Napoléon Bonaparte la distance fut toujours immense entre celle-là et le salon.

La vicomtesse de Beauharnais, lorsque j'arrivai chez elle, rue des Moulins, sur la butte Saint-Roch, était occupée à chiffonner un chapeau qu'elle voulait mettre le soir même pour aller à une sorte de fête que donnait madame Tallien; l'argent manquait pour se faire belle, et cependant on ne renonçait pas à briller. Ses deux enfans étaient à ses côtés; Hortense, née en 1783, si la date est exacte, et Eugène en 1780. Celui-ci était alors un enfant précoce; une forêt de cheveux blonds couvrait sa figure animée et spirituelle : il plaisait sans être beau, car il y avait en lui de l'homme de qualité et de l'honnête homme, des vertus et de la franchise. Je

ne sais où l'on a trouvé qu'il avait appris l'état de menuisier pendant les années révolutionnaires, c'est une fable comme tant d'autres; le fait est faux et n'a pu être avancé que par ceux dont la mauvaise éducation leur fait croire naturel un pareil oubli des convenances; les Beauharnais, quoique pauvres, n'auraient jamais consenti à ce qu'un des leurs tombât ainsi; on aurait fait plutôt d'Eugène un fifre ou un tambour militaire qu'un compagnon menuisier : d'ailleurs Eugène à son âge ne pouvait décider de son sort; je l'ai vu très-familièrement depuis 1790, et je ne vois pas à quelle époque il aurait commencé son apprentissage et de quelle façon on aurait pu le dérober aux amis de sa mère.

Sa sœur était charmante, et on l'eût volontiers appelée jolie, quoiqu'elle ne fût qu'agréable; elle possédait déjà, dans sa douzième année, des grâces de femme, une gaîté aimable et l'instinct des arts. Moins communicative que sa mère, elle renfermait son amitié dans un cercle plus resserré; aussi elle ne fut pas moins aimée, quoique elle eût moins d'amies.

CHAPITRE V.

Je suis questionné par la vicomtesse de Beauharnais sur le général Bonaparte.—Beau mouvement d'Eugène. — La société d'alors.—Une soirée chez Tallien.—Madame Amelin.—Madame de Man.....—La maîtresse de la maison.— Madame de Staël. — Le baron de Staël. — Barras. — Nous causons ensemble de la journée du 13 vendémiaire, de Bonaparte, du directoire futur, et d'autres choses encore.

Madame de Beauharnais eut la bonté de me dire qu'il y avait un siècle qu'elle ne m'avait vu; or il y avait à peine huit jours. « D'où sortez-vous? ajouta-t-elle; j'ai craint que le canon du 13 ne vous eût atteint. Que vous semble du général jacobin qui a commandé le mouvement? — Mon Dieu, répondis-je, est-il plus jacobin qu'un autre? ne commandait-il pas sous Barras?—Oh! grâce pour celui-ci, je vous prie, on lui en veut beaucoup, et cependant pouvait-il faire autrement qu'il a fait? Les sectionnaires l'avaient mis hors la loi, il a pris sa revanche; et le général Bonaparte a commencé sa fortune; il ira loin. Quel homme est-ce? — Ne l'avez-vous pas vu

encore ? — Non. » Je fis son portrait; Joséphine m'écouta avec une curiosité singulière ; puis prenant la parole avec une lenteur qui me fit croire qu'elle pesait ses mots : « Savez-vous qu'en vertu du décret de la convention nationale qui ordonne le désarmement des citoyens, on nous a pris l'épée du malheureux Alexandre? mon fils en est désespéré. — Les scélérats! s'écria Eugène de Beauharnais, ils m'ont ravi le plus précieux souvenir de mon père! » Et le noble adolescent versa des larmes! Hortense, qui jouait à l'écart, vint à lui, et l'embrassant : « Ne pleure pas, mon frère, tu me ferais pleurer aussi. — L'épée de mon père, répéta Eugène, que j'aurais été si glorieux de porter lorsque le temps sera venu pour moi de combattre pour la patrie! »

Il y avait quelque chose d'enchanteur dans l'explosion de ce jeune courage, dans cette sensibilité précoce et si convenable. Joséphine regardait son fils avec admiration, sans cesser pour cela de travailler à son chapeau : elle était ensemble mère et coquette; son caractère savait concilier tous les extrêmes. Je dis à Eugène : « Mon ami, à ta place, j'irais trouver le général Bonaparte, qui est chargé du com-

mandement provisoire de Paris, et je le prierais de te rendre cette épée à laquelle, et avec raison, tu attaches tant de prix. — Vous lui donnez là un conseil singulier, me dit Joséphine; ce monsieur aura grand égard à la prière d'un enfant! — Si cet enfant était accompagné de sa mère, repris-je, il serait encore plus sûr de réussir dans sa pétition. — Vous me donnez envie de le connaître, repartit la vicomtesse de Beauharnais. Hélas! il en sera de celui-là comme des autres; nos républicains ne sont pas très-galans, en général. — Ne lui demandez pas les belles manières de nos merveilleux d'autrefois. — J'entends, c'est un rustre.—Point; il n'imite personne: il n'est pas heureux, l'infortune le gêne; vous savez combien elle nous enlève de grâce et d'aisance. — A qui le dites-vous? il y a des instans où je me sens à tel point humiliée par ma vie présente, que je ne sais plus parler, ni me tenir, ni marcher. — Je ne m'en aperçois pas, répondis je. — Tant mieux, mais je le sais, et cela suffit. Viendrez-vous ce soir chez madame Tallien? — Je ne sais; j'aimerais mieux vous suivre ailleurs. — Vous avez tort, c'est une femme charmante, bien élevée;

la bonne éducation est aujourd'hui si rare! on la calomnie, parce qu'on ne la connaît pas. — On ne prête pourtant qu'aux riches..... — Oh! en fait de médisance on prête à tout le monde; j'en sais quelque chose, moi, qui ne possède plus rien. Venez, il y aura tout Paris; des députés, des membres des comités, des généraux, des aides-de-camp, des fournisseurs... » La vicomtesse de Beauharnais m'entraîna, et il fut convenu que je serais son chevalier. Je vins la rejoindre de bonne heure; nous arrivâmes chez Tallien presque des premiers; il y avait pourtant ce qu'alors on appelait bonne compagnie. Dieu ait pitié de nous! elle était bien mauvaise; quelle cohue! quel ton! quelles gens!... Des femmes sorties de je ne sais où, et des hommes dont on savait trop d'où ils venaient; de vraies marchandes ouvrières endimanchées, des dames de la halle, des soubrettes passées de l'antichambre au salon, des vivandières, des créatures cent fois pis, mais qu'il fallait supporter, parce qu'elles étaient parées comme des châsses, et que leurs maris gagnaient gros: je dis leurs maris bien au pluriel, sans crainte d'amphibologie; car, grâce à la loi du divorce, il n'était pas une de ces

madames si superbement mises qui n'eût au moins deux ou trois fois tranché le nœud gordien du mariage.

L'éducation, les mœurs, les manières, étaient en parfaite harmonie; la société pouvait être quelquefois comparée à un mauvais lieu privilégié: on ne savait avec qui on était, mais bien qu'on pouvait tout entreprendre, sauf à s'en repentir après. On trafiquait de l'amour comme de toute autre denrée ayant cours sur la place; on se prenait à bail, à loyer, et même à terme; on se quittait pour se reprendre plus tard; et sur ce point la facilité était si complète, qu'on regardait en vraies dupes ceux qui consentaient à contracter ces mariages dont certes on n'avait pas besoin. La nécessité de se dérober à une mort presque certaine, celle d'éviter les embûches d'ennemis perfides ou les menaces plus franches, la défiance, le soupçon, avaient amené la mode de prendre un faux nom et de cacher le sien. A la faveur de cet usage, la société offrait une confusion de noms et de personnes dans laquelle on ne se reconnaissait plus : les gens de qualité, à l'abri de l'incognito, se croyaient tout permis; les gens

de rien, au contraire, relevaient leur naissance et flétrissaient la noblesse, à laquelle ils se vantaient d'appartenir: on ne pouvait plus suivre les rameaux de diverses familles, au milieu de ce déplacement de toutes les existences; les terres vendues en quelques années dix ou douze fois, et dont chaque propriétaire successif s'arrogeait le titre, ajoutaient encore à cet épouvantable chaos; les ducs et les marquis, les barons et les comtes, devenaient des êtres obscurs, et la canaille parvenue se targuait des plus beaux noms de France.

Je m'amusais quelquefois à évoquer par la pensée un Épiménide historiographe ou héraldique dans ce monde renversé; mais que l'application de la science du blason eût coûté cher! On se taisait, et d'ailleurs il était petit le nombre de ceux qui en savaient là-dessus plus que les autres. Les émigrés, aux derniers jours de la convention, n'abondaient pas encore dans Paris, ni même dans la France.

On doit croire que la société rassemblée chez Tallien participait de ce caractère général à la société d'alors. Je vis pour la première fois une madame Amelin, que l'an d'a-

près les journaux, la Gazette de France par exemple, accusèrent de ne pas porter de chemise, sous prétexte que cette partie nécessaire du vêtement gênait, par les plis, la pureté des formes du corps, que la simple robe de mousseline devait dessiner dans tous ses contours. Femme du fournisseur, dont les mêmes feuilles périodiques ne disaient pas de bien ; mignonne et piquante, sinon jolie, elle faisait beaucoup parler d'elle, car sa dépense était énorme et son étourderie caractérisée. Il y avait auprès d'elle une femme de qualité, dont le nom m'échappe, et que plus tard je retrouverai peut-être; celle-ci avait eu le courage de représenter les vices de l'ancien régime auprès des monstres à face humaine de la convention nationale. Elle prit part aux orgies des jacobins, leur tenant tête à table et ailleurs, s'enivrant avec eux, chantant leurs chansons sanguinaires, et ne frémissant pas lorsqu'elle les accompagnait à l'horrible récréation qu'ils allaient chercher sur la place de la Révolution. Elle était belle, très-belle, si la beauté existe sans aucune vertu. Je la contemplai, lorsque, devant moi et à demi nue, elle coquettait avec Vadier,

vieillard encore amoureux, Anacréon régicide.

La maîtresse de la maison tenait aussi le premier rang parmi celles que la voix publique accusait à tort ou à raison : ses imprudences, la légèreté de sa conduite, justifiaient en partie les reproches qu'on lui adressait. Il y en avait qui la rendaient responsable du meurtre de leurs parens; d'autres qui, au contraire, reconnaissaient lui devoir la vie. Mariée et déjà divorcée au moins une fois, elle avait partagé, à Bordeaux, les honneurs du proconsulat de Tallien, alors son amant. Plus tard, arrachée à l'amour du conventionnel par la haine de certains de ses féroces collègues, elle fut incarcérée; et il paraît prouvé que le désir de l'arracher à une mort certaine devint la cause principale qui poussa Tallien à faire le neuf thermidor. Maintenant, femme légalisée de ce représentant, elle jouissait d'une assez brillante existence, en attendant qu'elle divorçât de nouveau, afin de se remarier encore. Au demeurant, c'était la beauté, la grâce en personne, qui ne le cédait qu'à la citoyenne Récamier.

La baronne de Staël était encore l'une des

convives de Tallien, ainsi que son mari, le premier de tous les républicains parmi les ambassadeurs des puissances étrangères. Je ne m'arrêterai pas ici à la faire connaître de mes lecteurs ; ce sera plus tard. Qui n'a lu les ouvrages de notre Sapho métaphysicienne? qui n'a reconnu dans sa conduite privée cette inconséquence, cette mobilité fâcheuse, avec laquelle on gâte une grande réputation? Madame de Staël était en querelle ouverte avec toutes les autorités, et en tendre correspondance avec les conspirateurs, n'importe dans quel genre. Une ambition inquiète, un besoin de pouvoir dont elle ne se rendait pas compte, un amour délirant de célébrité, la portaient à commettre nombre de fautes, la plaçaient dans des situations difficiles, et nuisaient à la considération qu'elle aurait si bien méritée. La haine que plus tard elle porta à Napoléon, et les torts de ce grand homme à son égard, ont fini par la rendre intéressante; elle ne l'était point à l'époque dont je parle : je dois même dire qu'elle ne se déchaîna contre le premier consul et l'empereur que parce que le général Bonaparte n'avait pas voulu d'elle; ceci est vrai au pied de la lettre,

malgré ses dénégations; et j'ai le projet dans la suite de mon récit de lever sur ce point le voile qu'un biographe, plus parleur que véridique, a essayé de rendre plus épais. Nous sommes au temps des révélations, la lumière ne saurait être étouffée sous le boisseau; les accusations de la baronne de Staël doivent autoriser les amis et les obligés de ce héros de raconter à sa décharge ce qu'ils ont appris de lui-même et de ses alentours.

Le baron de Staël, auquel on a consacré de belles notices, était néanmoins un homme très-ordinaire, que je crois voir suivre à pied dans la boue le char de notre révolution. Ambassadeur de la cour de Suède auprès de la république française, il l'avait déjà été auprès de Louis XVI; mais les actes par lesquels il aidait de tous ses moyens au détrônement de cet excellent prince avaient décidé son souverain Gustave III à le rappeler. Dès que celui-ci eut été assassiné, le duc de Sudermanie, tuteur de son neveu, qu'il devait chasser plus tard, se hâta de nouer des relations avec une assemblée régicide, et le baron de Staël-Holstein fut l'intermédiaire choisi à cet effet; il arriva deux mois après le meurtre du roi de

France, et mit de l'empressement à fraterniser avec les bourreaux ; il eut peur cependant de ses nouveaux amis, et les quitta, emportant avec lui un traité si bien conçu, que le duc de Sudermanie n'osa en ratifier les conditions.

Après le 9 thermidor, le baron de Staël revint en France, toujours en sa qualité d'ambassadeur de Suède ; son audience de réception fut solennelle, elle eut lieu dans le sein de la convention nationale, où il obtint un fauteuil en face de celui du président. Ce président lui donna l'accolade fraternelle ; et l'ambassadeur au nom d'un roi déclara qu'il venait rendre un *hommage éclatant aux droits naturels et imprescriptibles des nations*. Depuis lors il assista très-exactement aux séances de l'assemblée ; ce qui n'empêcha pas un jour le député Legendre de déclamer tout à son aise contre la femme de l'ambassadeur, qu'il qualifia entre autres expressions peu galantes d'intrigante effrontée.

Le mari n'était pas le chef du ménage, c'était l'ambassadrice qui portait les culottes, et qui menait monsieur le baron à la baguette : au demeurant, devait-on le plaindre, puisque ces manières lui convenaient ? Il était ce soir-

là de fort bonne humeur, jasait politique et législation avec les membres de la convention expirante, tandis que la baronne de Staël, à l'autre extrémité de la salle, traitait en métaphysicienne les droits de l'homme, que plus d'une des *belles madames* qui étaient auprès d'elle aurait pu professer *ex cathédra.*

Barras vint à moi; il était lié avec plusieurs membres de ma famille, et il me désirait un des siens: ceci me coûtait trop pour que je le lui accordasse de bon gré; Barras n'était pas mon héros: je le voyais avec ses vices, avec sa médiocrité turbulente, tout occupé de trouver, au moyen du pouvoir, la satisfaction de ses fantaisies particulières. Dans quelque sphère qu'il montât, homme de second ou de troisième rang; il n'était rien au fond, étant de ces gens qui ne savent être ni vertueux, ni vicieux en entier. Certes, à part son besoin d'argent, son goût des plaisirs, sa furie révolutionnaire, dont assurément il ne s'était pas rendu compte, il y avait en lui de bonnes qualités: il n'aimait pas le sang, il était capable de reconnaissance, et serviable par occasion; il avait des amis auxquels il tenait, il avait aussi une sorte de générosité indépen-

dante de sa position, une tournure distinguée, les manières d'un grand seigneur, le ton de la bonne compagnie; ce qui ne l'empêchait, ni d'être débauché, ni de lâcher de gros mots. Il regrettait ceux de sa caste, et déplorait à part lui de demeurer l'objet de leur haine et de leur mépris: heureux lorsqu'il pouvait en gagner un; c'était à ses yeux une conquête véritable. Il leur rendait volontiers la liberté de rentrer en France, tout en la leur faisant acheter quelquefois. Mal placé parmi les conventionnels du commun, il apporta au directoire une espèce d'étiquette, qu'il aurait bien voulu faire prendre pour de la majesté, et qui n'était au fond qu'une dignité gourmée, car ses collègues ne le secondaient pas.

Il aimait les dames bien ou mal nées, pourvu qu'elles fussent jolies; les petits soupers, qu'il tâcha inutilement de transporter dans les habitudes nouvelles; la causerie, voire même le commérage. Curieux, inconstant, sans aucune fixité de pensées et de principes, il jurait haine à la royauté, et, en même temps, entrait en négociations avec le roi de France. Il y a des gens qui maintenant nient ce fait; il est in-

contestable. Barras avait trop de penchant pour ceux de sa caste, pour ne pas désirer ardemment de se retrouver parmi eux ; mais, d'une autre part, il connaissait son peu d'influence ; il sentait que la force lui manquerait lorsque le moment serait venu de tenter la contre-révolution ; que son exemple à se ranger sous la bannière blanche ne suffirait pas à entraîner les partisans du drapeau tricolore, et que, par suite, le succès pourrait être incertain. Ces considérations, sages d'ailleurs, furent les vraies causes qui empêchèrent la conclusion des négociations entamées ostensiblement par Fauche Borrel, et plus en secret par d'autres, ainsi que, peut-être, je le révèlerai dans le cours de mon récit.

Barras savait que je voyais beaucoup les débris tremblans de l'ancien régime; aussi me demanda-t-il ce que les *miens* disaient de la journée du treize. « Elle les accable et les consterne, répondis-je; vous les avez frappés à mort.—Il n'y avait plus moyen de les tolérer; car, à voir la rapidité de leur course, on pouvait deviner jusqu'où ils prétendaient aller: ces braves gens tâchaient de nous tous faire pendre; nous les avons mitraillés, et avec rai-

son. — Mais, répliquai-je, ne craignez-vous pas que la rudesse de cette représaille n'exaspère contre vous en particulier le peuple de Paris? — Aussi, dit Barras en souriant, ai-je pris mes précautions à l'avance, en plaçant, entre lui et moi, un bon émissaire qui se chargera de toute la haine de ce monde-là. Je me suis tenu à l'écart, et le général Bonaparte a parlé et agi pour moi : aussi, de quelles épithètes accompagne-t-on son nom corse! Je vous assure qu'il me revient de toutes parts qu'on ne songe guère à moi, et qu'on n'exècre que lui. »

Barras avait raison; plus la date de vendémiaire s'éloignait, moins il était question de lui reprocher la victoire de ce jour, lorsque les grandes actions du général Bonaparte eurent offert à la jalousie, à l'envie médiocre, à la méchanceté une victime digne d'être immolée. Quant à moi, au moment où Barras me parlait, j'admirais la légèreté avec laquelle il dévoilait sa pensée secrète; tel était son caractère. Les plus grands efforts de ceux dont il se méfiait n'auraient pu lui arracher un mot qu'il n'eût pas voulu exposer; et de lui-même, et en face d'un jeune homme, il disait son secret.

« Savez-vous, répondis-je sur le même ton de gaîté, que, tout en grondant contre le général Bonaparte, on lui reconnaît des talens militaires très-remarquables? — Il en a en effet, et beaucoup; il m'a étonné par ses manières aisées, son calme, son aplomb, son sang-froid. Lorsque tout, autour de lui, était dans la confusion et le désordre, les ressources sont nées à sa voix; il a vu la victoire là où l'on n'apercevait qu'incertitude et désordre. Il ira loin, si on le laisse faire. Vous le voyez souvent? — Oui, quelquefois; car je perds le temps, et lui l'emploie. — Oh! vous êtes dans l'âge où on peut en dépenser beaucoup. — Et vous, repartis-je, dans celui où l'on profite de ce que l'on a médité. — Bon! je troquerais avec le vôtre, et même je rendrais du retour. — Ah! répondis-je, est-ce au moment où vous allez remplir la magistrature souveraine de la république que vous parlez ainsi? — Dit-on, dans le monde, que je serai choisi pour occuper une des places du directoire prochain? — On vous porte à la première. » Un sourire de satisfaction anima les traits du noble conventionnel, qui me répondit : « Dans ce cas, venez souvent me voir; vous avez d'ores et déjà vos

entrées dans le palais du Luxembourg. — Sera-ce là, demandai-je, où le directoire logera? — Oui. — Pourquoi pas aux Tuileries?» Barras, à cette question, se pencha à mon oreille : « Il y a là trop encore de la royauté. Les comités qui s'y sont assemblés n'ont pas assez profané la sainteté du lieu, et on aurait peur que les cinq directeurs ne songeassent à faire le monarque; on nous éloigne parce qu'on nous craint déjà. — Et vous ne faites que de naître! — Les républicains sont prévoyans. — Ils sont envieux, peut-être. — Vous raisonnez en homme qui a l'expérience des hommes. — C'est parce que mon expérience s'est formée en voyant beaucoup en peu de temps. — En effet, dit Barras, les sept dernières années de notre vie nous valent un siècle d'observation.»

Comme il prononçait ces derniers mots, la vicomtesse de Beauharnais lui fit signe de venir à elle. Il y courut, en me disant: « Les dames avant tout! Et je le laissai partir. »

CHAPITRE VI.

Bonaparte commandant de l'armée de l'intérieur. — Il cause avec Cambacérès. — Ce qu'il me dit de cet homme d'état. — Ses maximes. — Nous passons en revue les directeurs futurs, ainsi que ceux que la minorité porte au directoire. — Quelques hommes fameux jugés par Bonaparte. — Eugène de Beauharnais lui demande l'épée de son père. — Madame de Beauharnais vient le remercier. — Il lui rend sa visite. — Fin dramatique de l'existence de la convention. — Les cinq cents. — Les anciens. — Le directoire. — Sieyès refuse sa place de directeur. — Intrigues pour éloigner Cambacérès. — Carnot. — Merlin de Douai. — Charles Lacroix. — Aubert du Rayet. — Pleville le Pelley. — Gaudin. — Benesech.

Les événemens se pressaient; le général Bonaparte fut nommé commandant de l'armée de l'intérieur, sur la présentation de Barras. Ce choix, amené par la circonstance, ne souffrit aucune contradiction dans les comités, où l'on conservait le souvenir des services qu'il venait de rendre à la convention. Barras, qui déjà savait quel rôle lui-même jouerait dans le nouveau gouvernement, s'imagina qu'il lui serait avantageux d'avoir sous sa

main un homme brave dont il aurait fait la fortune; il compta sur la reconnaissance du jeune Corse, ce fut son erreur.

Bonaparte visita chacun des membres des comités; il fut chez Cambacérès, qui lui fit un accueil flatteur, louant sa conduite au 13 dans des termes qui annonçaient la sincérité de son admiration. « Ma foi, citoyen, dit Bonaparte, il n'a tenu qu'à vous que je demeurasse les bras croisés ; ce jour-là vous parliez toujours de ménagemens à garder. — Je craignais la guerre civile. — Eh! le meilleur moyen de la finir vite était de la commencer promptement. » Cambacérès sourit. « Au reste, poursuivit son interlocuteur, vous et moi ferons un bon directeur : vous parlerez pour moi, et j'agirai pour vous. — Qui sait, général, répondit Cambacérès, ce que l'avenir vous destine, et où nous nous retrouverons ensemble?—Ce ne sera pas, au moins de long-temps, au directoire, car il me faudra dévorer quatorze ans de ma vie avant d'acquérir le droit d'y siéger. — La victoire, dit Cambacérès, donne des dispenses d'âge. — Me conseillez-vous de les lui demander? — Général, vous savez là-dessus mieux que

moi ce que vous avez à faire. Quoi qu'il arrive, je serais charmé de vous avoir pour collègue. »

La conversation finit là. Ce fut le premier lien d'estime et d'amitié qui rapprocha ces deux personnages : ni l'un ni l'autre, dans ce moment où elle avait lieu, ne se doutait qu'ils parviendraient ensemble au pouvoir souverain avant quatre années complètement révolues, et que, par le fait, la victoire aurait rendu l'un d'eux majeur pour gouverner la France sans tutelle ni partage.

Je vis Bonaparte le lendemain ; il me parla de Cambacérès dans les meilleurs termes, et me dit : « Je suis charmé de m'en faire un ami, car il me sera utile dans le directoire, où il va entrer. — Ne croyez pas, répliquai-je, qu'il parvienne à cette dignité éminente. On ne veut pas de lui. — Où ? et qui ? — Les patriotes purs du moment, les républicains par excellence ; ils le regardent comme un modéré, comme prêt à transiger avec la royauté. — Cela est impossible : il a voté la mort de Louis XVI. — Mais pas très-clairement : son vote n'a pas compté pour le supplice de ce prince. Cambacérès a l'air d'accep-

ter aujourd'hui sa part de la responsabilité de ce grand acte, il pourra s'en blanchir le cas échéant. — Et il fera bien, répliqua Bonaparte avec vivacité; car ce fut une mesure bien fâcheuse pour ceux qui l'exécutèrent. Les rois ne doivent recevoir leur arrêt de mort que de celui qui leur succède immédiatement; mais malheur à la multitude qui prend part à un tel crime : on ne se lave pas de ce sang-là comme on veut. »

Cette manière d'envisager un tel événement me parut singulière; Bonaparte me répondit : « Elle est toute conforme à l'histoire. Voyez si Charles d'Anjou a été dégradé parmi les souverains pour avoir fait mourir Conradin, son compétiteur, et si Élisabeth a été moins reine d'Angleterre après la mort de Marie Stuart. Dites-moi quelle est la puissance d'Europe qui a refusé d'envoyer ses ambassadeurs à Cromwell, milord protecteur de l'Angleterre? La souveraineté rend qui l'exerce respectable dans tout ce qu'il lui plaît de tenter, tandis que des masses divisibles à l'infini n'ont aucune force pour repousser la vindicte publique. On n'accable que les faibles, rappelez-vous-en. Il y a toujours impu-

nité ou amnistie en faveur de celui qu'on redoute; aussi est-il un sot, si dans son intérêt il ne sait pas tout oser. Mais changeons de propos, poursuivit Bonaparte : vous me semblez plus au fait que moi des intrigues du moment, je n'ai pas le loisir de m'en mêler; achevez de me faire connaître les candidats au directoire futur, que portent la majorité et la minorité. — N'en savez-vous donc rien? — Si peu de chose, que cela n'en vaut pas la peine. J'espère en la nomination de Barras. — Il sera certainement au nombre des élus; on lui adjoindra Sieyès, La Révellière Lepaux, Rewbell et Letourneux de la Manche. — Savez-vous, dit Bonaparte, que Sieyès excepté, ces gens-là me semblent bien obscurs? Les connaissez-vous? — Oui : La Révellière Lepaux est un bourgeois d'Angers, honnête homme, petit et bossu, laid à faire plaisir, régicide je ne sais pourquoi, et qui veut se faire pape. — Ah! mon Dieu! s'écria Bonaparte, pouvez-vous lui prêter un tel ridicule? — Je ne le lui prête pas, au moins gratuitement; il l'accepte volontiers. Mais ce n'est pas des cardinaux qu'il attend la tiare; il a imaginé je ne sais quelle religion, celle

des théophilantrophes, dont il propage les opinions, et on va l'en déclarer souverain pontife. — Allons, dit Bonaparte, voilà un de nos gouvernans qui va de gaîté de cœur déconsidérer la représentation nationale. On le sifflera, on rira de lui, et la majesté de la France en souffrira.

—Rewbell, dis-je, était naguère un excellent avocat au conseil supérieur de Colmar; il a de l'esprit sous une enveloppe épaisse, de l'activité, de l'éloquence même, quoique un peu lourd. Celui-là ne croit que faiblement à la vertu, il s'environne de fournisseurs. — Dans ce cas, mon cher, dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. — La suite le prouvera mieux encore, repartis-je. D'ailleurs vous ne l'aurez pas pour vous, c'est un vrai jurisconsulte, il déteste les militaires, et les caresse parce qu'il en a peur. — Je lui ferai la grimace. — Oh! il tremblera jusques en la moelle des os. D'ailleurs lui aussi a voté la mort de Louis XVI. Quant à Letourneur de la Manche, quoiqu'il ait été officier de génie avant la révolution, c'est une manière d'imbécile sans cervelle, incapable de marcher seul. — Sieyès ou Cambacérès le mèneront. — Il a de la probité, il vit de peu;

c'est un avare amateur dont la lésinerie amusera tout Paris. — Ainsi il y aura dans le directoire deux hommes, Barras et Sieyès ; les autres assisteront à la marche des affaires. Je crois que Cambacérès aurait mieux valu que Letourneur, par exemple ; eh bien, avec qui la minorité l'accole-t-elle ? — Avec Barthélemy, le neveu de l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*. Barthélemy est une sorte de diplomate qui n'a guère de sympathie pour le système actuel ; ce n'est pas un génie, mais un talent de second ordre, ayant la conscience de son infériorité qui le condamne à toujours obéir à quelqu'un; il préférerait la monarchie à la république. — Entendons-nous, dit Bonaparte ; est-il pour le gouvernement d'un seul en général, ou pour celui des Bourbons en particulier ? — Il penche vers ceux-ci. — Et les autres ? — Boissy-d'Anglas. — Excellent choix à faire ; c'est un homme du temps antique, qui joint à l'enthousiasme des Périclès la sévérité primitive des mœurs spartiates : j'ai bien peur qu'il n'entre pas au directoire. — Serait-ce parce qu'il en est digne? — Cela se pourrait bien. — L'amiral Villaret-Joyeuse. — Homme de mer: pourquoi le faire servir sur

terre? — Pichegru. — Ah! de par tous les diables, renvoyez celui-là, je n'en veux à aucun prix; je ne sais, mais il me semble..... » Bonaparte s'arrêta, craignant sans doute de me trop faire connaître sa pensée; moi, qui la devinais, je lui dis en riant: « Vous êtes orfévre, M. Josse. — Soit; toujours est-il certain à mes yeux que ce citoyen général essaiera de faire du mal à la république. En définitif, si je le peux, je tâcherai de contrebalancer ses projets. »

Je raconte avec exactitude tout ce que j'ai entendu: Napoléon entrevoyait avec sa perspicacité ordinaire ce qu'il y avait de tortueux dans la conduite de Pichegru; mais ni lui ni moi cependant ne soupçonnions ce que la fortune destinait pour l'avenir, soit aux uns, soit aux autres.

Quelques jours après, un jeune homme, un véritable adolescent, parut devant Bonaparte; il y avait dans ses traits un mélange de candeur et de fierté. « Citoyen général, dit-il, je viens vous conjurer de me faire rendre un objet bien précieux, l'épée de mon malheureux père, dont on s'est emparé der-

nièrement dans une visite domiciliaire. Hélas! elle ne saurait être encore redoutable dans mes mains. — Je crois, répondit Napoléon, touché de ses paroles, qu'elle le deviendra un jour. Quel était le citoyen votre père? — Alexandre de Beauharnais. — Digne Français, et qu'un meilleur sort aurait dû récompenser des services qu'il a rendus à la patrie. Mon enfant, je vais vous donner un ordre, avec lequel vous irez à l'Arsenal retirer l'épée de votre père, à moins que quelque amateur munitionnaire ne s'en soit emparé. — Elle n'est que de fer. — Vous la retrouverez, mon ami, ces gens-là n'en veulent pas à la gloire. » Ces mots flatteurs enchantèrent Eugène de Beauharnais; il revint joyeux vers sa mère, avec l'arme, qui leur rappela à l'un et à l'autre un si cruel souvenir. Madame de Beauharnais pleura de nouveau son époux; les larmes ne lui coûtaient guère; et puis elle songea que peut-être il était convenable d'aller en personne remercier le général, de la bonne grâce qu'il avait mise à faire un acte de justice. Elle me proposa de l'accompagner; ainsi je fus le té-

moin de la première entrevue de ce couple que la Providence voulait conduire par la main au trône impérial.

Nous trouvâmes le général chez lui ; il occupait un appartement très-modeste dans la rue Traversière-Saint-Honoré, hôtel Louviers, autant que je m'en souviens. Peu accoutumé à voir familièrement ce qui existait en France de la bonne compagnie, il demeura frappé de la grâce et des belles manières de madame de Beauharnais; il fut presque galant à son début; il me surprit à mon tour par l'urbanité de ses formes. Il me dit le surlendemain : « Il faut que je rende à madame de Beauharnais la visite qu'elle m'a faite; je ne vous demanderai pas de venir avec moi, parce que je tiens à marcher seul. C'est une femme aimable; le ton d'autrefois vaut mieux, je l'avoue, que celui d'aujourd'hui. — D'autrefois! m'écriai-je; bon Dieu! ne vous servez pas de cette locution dans le compliment que vous lui ferez. — Mais cela veut dire il y a cinq ou six années environ. — Ce qui, pour une femme jeune, est un siècle! — Oh! je sais bien que toutes ne veulent jamais s'écarter des lisières de l'enfance : j'ai connu une pé-

cheresse de cinquante ans passés qui, dans les heures d'épanchement, avouait se sentir du goût encore pour jouer à la poupée. »

Napoléon alla donc chez madame de Beauharnais, s'y plut beaucoup, y revint, et finit par en faire sa société ordinaire. Je retournerai à eux après que j'aurai rendu compte de ce qui se passa antérieurement.

Les jours couraient, et l'heure de la convention nationale allait finir; elle mourut sous la présidence de Génissieux. Celui-ci, montagnard ardent, député de l'Isère, vota la mort du roi; il se prononça toujours avec une véhémence croissante contre les prêtres réfractaires, les nobles, les émigrés et leurs parens; il ne voulut la rentrée de personne, pas même celle de Talleyrand Périgord et de Montesquieu Fezensac. De substitut au tribunal de cassation, il devint sous le directoire, ministre de la justice, combattit de tout son pouvoir en faveur de la république; ses efforts, aux approches du 18 brumaire, pour en paralyser les effets, contraignirent le nouveau gouvernement à le faire arrêter et conduire à la Conciergerie, où il demeura six heures environ; Cambacérès le fit relâcher.

Nommé juge au tribunal d'appel de la Seine, il mourut en 1804. Il possédait une imagination vive, des moyens étendus, une intrépidité plus commune qu'on ne pense parmi la magistrature. Il détestait franchement le despotisme d'un seul, et s'accommodait de celui de plusieurs.

Le 4 brumaire (26 octobre 1795), à l'instant où la pendule de la chambre des représentans marquait deux heures et demie de l'après-midi, il annonça d'une voix forte que la convention nationale avait terminé ses séances, et qu'elle allait se réunir en corps électoral, afin de compléter la nomination des cinq cents membres qu'elle devait fournir aux deux corps législatifs de la constitution nouvelle, afin de procéder ensuite à la formation du conseil des anciens et des cinq cents.

Des applaudissemens équivoques partis des tribunes ne satisfirent personne. La présidence d'âge échut au député Dussaut; Gamon, Peniers et Tallien, comme les plus jeunes, devinrent les secrétaires provisoires. Les choix furent faits, les deux conseils complétés, et ceux-ci concoururent à la nomination du di-

rectoire: le conseil des cinq cents devait présenter une liste de cinquante candidats, parmi lesquels les anciens choisiraient les cinq directeurs. La majorité, toute républicaine, avait fait ses désignations à l'avance; elle manœuvra avec une telle habileté et une homogénéité si parfaite, que les cinq premiers sur la liste de candidature furent dans l'ordre suivant: La Révellière Lepaux, Sieyès, Rewbell, Letourneur de la Manche, et Barras. Quarante-cinq noms des plus insignifians, parmi les membres des deux conseils, venaient ensuite, et le quarante-sixième fut Cambacérès; Boissy-d'Anglas, Barthélemy, Villaret-Joyeuse, et Pichegru, fermaient la liste.

Le directoire était donc nommé dans sa totalité, mais Sieyès refusa d'en faire partie: il n'aimait pas Rewbell; des querelles particulières, des succès d'estime acquis par l'un et par l'autre, et dans une sorte d'opposition, les avaient rendus ennemis. Sieyès ne voulut donc pas se rencontrer avec lui dans une fréquentation journalière. Son opiniâtreté à se tenir à l'écart embarrassa ses collègues; il dérangeait par là un calcul bien combiné, et ouvrait forcément la porte à ce Cambacérès, que

les républicains repoussaient. On lui reprochait d'incliner en secret pour l'ancien régime, et on s'appuyait sur une lettre du comte d'Antraigue, réellement enlevée, et qui disait :

« Je ne suis nullement étonné que Camba-
« cérès soit du nombre de ceux qui vou-
« draient le retour de la royauté ; je le connais
« et l'ai vu souvent : c'est un homme de beau-
« coup d'esprit ; et si quelque chose m'a
« étonné de lui, ç'a été de le voir s'asservir à
« des gens qu'en tout autre temps il eût com-
« mandés. »

Cette opinion du chef des intrigues de l'intérieur, fondée ou non, nuisit au jurisconsulte habile ; on tenta de le repousser une seconde fois ; et malgré Barras ce fut Carnot que l'on mit en avant. Certes, le patriotisme de celui-là ne pouvait être contesté par ceux qui veulent la fin et les moyens. Carnot, au fond, homme d'honneur, de mœurs pures, d'une probité à toute épreuve, avait montré trop de complaisance pour les membres du comité de salut public, ses collègues ; les signatures de confiance qu'il avait apposées à tous leurs actes sanguinaires étaient des crimes dont il ne s'est jamais justifié ; mais

en revanche nul ne poussa plus loin l'amour de la patrie et de la gloire française. Il possédait cette capacité supérieure qui dirige les événemens, cette fermeté qui triomphe des obstacles, cette patience qui en assure le succès. Désintéressé comme Fabricius, au-dessus du soupçon, il a pu essayer de justifier sa conduite, parce qu'elle a été sincère. Il est certain qu'il y a en lui quelque chose de ces qualités qui font les grands citoyens; j'en tire la preuve de l'estime que des rois même lui ont montrée, de la protection qu'il a trouvée parmi eux à chacune de ses disgrâces : car de quel gouvernement n'en a-t-il pas éprouvé ? Sorte de Romain à Paris, hors de tout rapport avec les contemporains, il forme une figure à part au milieu de son époque : il n'appartient précisément à aucun parti ; il les a tous combattus sans songer à son avantage personnel, n'a vu que l'intérêt de la chose publique, et, en se trompant quelquefois, a conquis l'estime de presque tous.

Ce fut lui qui devint le cinquième directeur, et qui apporta, au milieu d'un gouvernement destiné à soutenir les dilapidations de tout genre, une inflexible vertu, qui le

fit haïr de ceux dont elle était la satire vivante : les fournisseurs, accapareurs, agioteurs, le détestèrent; et pour le perdre on en fit un royaliste : l'accusation était à peine croyable, Carnot ne le fut jamais et ne pouvait l'être.

Le directoire dut s'installer au palais du Luxembourg, où ses membres furent logés aux frais de l'état; les anciens prirent possession de la salle des Tuileries, les cinq cents de celle du palais Bourbon. Cela fait, il fallut nommer les ministres. Cette attribution appartenait au directoire: il désigna Merlin de Douai à la justice. Un autre est connu sous le nom de Merlin *moustache* : celui-ci est un jurisconsulte du premier ordre, mais qui, hors de son cabinet, n'a guère fait que des sottises, et dont la poltronnerie est passée en proverbe. Régicide comme les directeurs, ardent révolutionnaire, il ne pouvait être, malgré l'éminence de ses talens, qu'un ministre très-partial.

Charles Lacroix, autre votant, prit le portefeuille des relations extérieures. L'un des actes de son ministère fut d'inviter, en 1796, les ambassadeurs de Prusse et d'Espagne à la fête sacrilége de l'anniversaire de l'assassinat

de Louis XVI, auquel il avait contribué par son vote. Peu de talens, beaucoup de suffisance, du pathos en place d'éloquence, c'était tout ce qu'avait Lacroix.

Aubert Dubayet fut ministre de la guerre. Bon militaire, républicain, enthousiaste sans beaucoup de capacité, et très-opiniâtre dans ses idées, il combattit avec un mélange de succès et de revers, qui ne fixèrent pas sa réputation. Il ne voulait aucune paix avec les Vendéens, prétendant qu'il ne fallait accorder aux rebelles que le pardon, et ne point traiter avec eux.

Pleville le Peley honora le ministère de la marine par des vertus des temps antiques, par un désintéressement dont le directoire se moqua beaucoup. On lui donna, pour fournir aux frais d'une tournée dans les ports de la république, une somme de quarante mille francs; il en dépensa douze mille, et rapporta le reste au trésor; on se refusa à les recevoir. Alors il consacre cette somme à l'établissement des télégraphes placés au faîte de l'hôtel de la Marine. La vie entière de ce ministre est remplie de pareils traits.

On voulut mettre aux finances Gaudin, de-

puis duc de Gaëte. Là encore était la loyauté unie à des connaissances variées. M. Gaudin refusa, Faypoult vint à la place, et fut un administrateur honorable et honoré.

Benezech de Montpellier devint ministre de l'intérieur. Celui-là aussi était un homme habile et digne de meilleurs temps.

CHAPITRE VII.

Le secrétaire-général T...... — Sa poésie. — Lagarde, son remplaçant. — Soirée chez Barras. — Le citoyen R..... — L'abbé de Saint-Albin. — Madame de Mon..... — Le général Ba..... — Le fournisseur Ouvrard. — Propos à bâtons rompus. — On cause un peu de tout. — Proclamation du directoire. — Carnot interrompt le cercle intime. — On se sauve de lui. — Conversation dans la rue. — La mouche de qualité.

Il fallait encore un secrétaire-général pour le directoire, et on prit le citoyen T...... Celui-ci, dont la famille est peu connue, est un petit homme tout juste au-dessus du nain, aussi ardent que variable dans ses opinions; il n'est pas de parti qu'il n'ait servi avec un dévouement extrême, et auquel il n'ait donné des gages d'amour et de fidélité. Il débuta

dans la littérature par de faibles essais, qu'il renforça plus tard d'une tragédie dont Ankastrom, l'assassin de Gustave III, roi de Suède, était le héros, mais qu'il ne put faire représenter en 1793, tant elle était mauvaise. Rédacteur du Moniteur, dès 1791, il ne quitta ces fonctions ni pendant le procès de Louis XVI, ni pendant celui de la malheureuse reine; et on sait de quel ton ce journal parla de ce couple auguste et infortuné. Ami chaud des vainqueurs du 10 août, T..... composa une ode en l'honneur des crimes de cette journée, dont je ne citerai qu'une seule strophe, qui donnera une idée des autres.

Voyez vous marcher les cohortes,
Du Finistère et du Midi?
Entendez-vous tomber les portes
D'où le trait de mort est parti?
Tout a fui. L'horrible repaire [1]
Où long-temps s'agita la guerre
En solitude s'est changé.
Le fer a semé le carnage.
L'airain promène le ravage,
Mais le sang du peuple est vengé.

T..... dédia cette ode à la convention na-

[1] Les Tuileries.

tionale, qui en accepta le sanglant hommage, le 8 septembre 1792, lorsque les rues de Paris regorgeaient encore du sang des victimes des *deux* et *trois* septembre. Une ode sur l'égalité, une autre sur la prise de Toulon, une intitulée *chant de guerre*, prouvèrent encore davantage les bons sentimens de l'auteur.

Voici quelques vers de la dernière, digne des hymnes des cannibales.

Je le savais bien moi que la loi *salutaire*
Qui promettait la *mort* à tout esclave anglais,
A nos républicains français
Serait *utile* autant que *chère*.
Quant je disais. Point de *quartier!*
Mon cœur jugeait bien de nos braves ;
Ils ont frappé dix mille esclaves,
Et n'ont fait qu'un seul prisonnier.

Il fit une hymne pour la fête de l'Être suprême, afin de plaire à Robespierre, qu'il ne manqua pas de déchirer après sa mort. Il outragea Carnot et Barthélemy dans leur disgrâce, le directoire après sa chute, et Napoléon lors de la sienne; conséquences du passé et gages de l'avenir. La Révellière Lepaux, qui lui voulait du bien, et pour cause, fut celui qui décida ses collègues à le nommer leur

secrétaire; mais ceux-ci, au bout de quelques jours, se hâtèrent de le congédier; il rentra au Moniteur, et plus tard on l'envoya en mission en Italie, où j'espère le retrouver.

Le citoyen Lagarde fut son successeur; homme d'honneur, d'un désintéressement sévère, et qui demeura en charge jusques à la chute du directoire. Les ministres nommés par ceux-ci ne demeurèrent pas non plus tous en place long-temps; il y eut des mutations: l'amiral Truguet fut porté à la marine, Faypoult et Ramel successivement aux finances. Je ne me charge pas d'attirer l'attention du lecteur sur ces menus détails, mon projet n'étant pas de donner l'histoire exacte de la république, pendant ces années, mais seulement de rapporter ce que j'ai vu et entendu.

Le directoire fut installé le 1er novembre, jour de sa nomination. J'ai dit que Sieyès refusa d'en faire partie. Il motiva son refus par une longue lettre, dans laquelle il fit part de l'impossibilité où il était d'accepter ce qui, plus tard, et lorsque son caprice eut passé, ne l'empêcha pas de prendre le poste dont alors il ne voulait point. La présidence du premier jour appartint à Barras; le lendemain au soir,

il y avait dans son salon un petit cercle d'intimes : la vicomtesse de Beauharnais; madame de Mon.....; l'abbé de Saint-Albin, fils du feu duc d'Orléans, père d'*Égalité;* M. Ouvrard, fournisseur; le général Ba....., et moi, qui arrivai le dernier. La conversation était engagée... Ah! j'oubliais un monsieur R...., petit fripon subalterne, âme damnée du nouveau directeur, prenant de toutes mains, et ne rendant guère qu'aux filles ou aux brocanteurs de tableaux et de curiosités; pillard par besoin, sentimental par manie; faisant de la loyauté en paroles; cafard comme ce bon monsieur Tartufe; espion, agent provocateur, que sais-je encore! Aussi a-t-il fait un chemin rapide; car il fut assez heureux pour être méprisé généralement, et on sait que les gens de cette trempe sont presque les seuls qui réussissent.

Le directeur était assis dans un vaste fauteuil, au coin de la cheminée; les deux dames devant lui, à l'autre côté, et réunies sur une causeuse; les hommes debout, par *commodité* à les entendre, mais par une flatterie née avec le pouvoir: c'étaient déjà des courtisans, ce Saint-Albin comme les autres. Celui-ci n'avait aucune vertu; c'était un aussi mauvais

prêtre que citoyen, fier envers qui s'abaissait devant lui, et aux genoux de quiconque prenait fantaisie de lui faire peur. Cependant, à cause de sa naissance avouée, le directeur lui dit de s'asseoir ; le Saint-Albin ne s'assit pas.

J'ai dit qu'il n'y avait là que des intimes, le service intérieur d'un cinquième de roi, si je peux m'exprimer ainsi. Quant à moi, je n'étais rien, j'aime à le croire; je m'accommodai de tout, car tout m'était indifférent, n'ayant jamais trop cru que la race humaine valût la peine qu'on se gênât pour elle. Je passai derrière les dames, et m'accommodai d'un pliant qui était là, de manière à ce qu'on pût croire que je m'appuyais seulement au dossier de la causeuse. En un mot, je faisais une concession à la bassesse des hommes présens, et je satisfaisais ma paresse personnelle. On causait, et on ne se dérangea pas pour moi. Le général Ba.... avait la parole; il la garda, et continuant après la légère rumeur de l'établissement : « Oui, citoyen directeur, voici enfin le char de la république lancé dans un nouveau chemin.—Je crains l'ornière, dit madame de Beauharnais en riant.—Vous avez peur d'une mouche, répondit Barras. »

L'ABBÉ. Et moi, je réponds d'un gouvernement que monsieur le vicomte de Barras dirigera.

BARRAS. Êtes-vous fou, l'abbé, avec vos titres? Songez que l'égalité est décrétée.

L'ABBÉ. Oui, pour la canaille; mais entre nous.....

BARRAS. Et mes collègues?

LE GÉNÉRAL BA.... Bon, voilà de beaux soleils à mettre en lumière! Il n'y a qu'un seul directeur, et nous sommes chez lui.

OUVRARD. Et s'il voit les belles entreprises qu'il y aura à faire, que d'argent à gagner!

MADAME DE MON...... De l'argent! monsieur, j'en suis.

L'ABBÉ. Voilà madame de Mon.... qui court au feu. Quelle bravoure!

BARRAS. Elle a raison; l'argent est le nerf de la guerre.

M. R... Et le meilleur soutien de la paix; il en faut beaucoup dans la circonstance présente.

MADAME DE BEAUHARNAIS. Qui n'en a pas besoin?

LE GÉNÉRAL. Nous en manquons tous, n'est-ce pas?

OUVRARD. Je sais le moyen d'en fournir à chacun.

L'ABBÉ *à Barras.* Cet homme est une mine d'or inépuisable! Je le crois baptisé avec l'eau du Pactole!

BARRAS *à moi.* Vous ne dites rien?

MOI. J'approuve.

BARRAS. A votre âge l'argent a tant de prix!

MOI. Oh! non, pas partout.

MADAME DE MON.... Voilà que Monsieur se vante comme si on était dans un siècle où on donne quelque chose pour rien.

L'ABBÉ. J'ai vu en effet une époque où il y avait de la générosité chez les dames.

MADAME DE BEAUHARNAIS. Votre souvenir est passablement impertinent.

L'ABBÉ. Chaque chose a son temps. Qui n'est pas ruiné aujourd'hui!

MADAME DE MON..... A la bonne heure, cela s'appelle réparer. En effet, comment fournir à tant de besoins?

M. R..... Quant à moi je me surprends à genoux devant un sac de mille francs.

BARRAS. Et vous vous faites fesser pour un écu, tant vous avez de l'indulgence pour les petites sommes. (Nous nous mîmes à rire.)

R..... fit comme nous, c'était son usage, il répondait par de la gaîté aux sarcasmes humilians dont on l'accablait; madame de Beauharnais, paraissant sortir d'une profonde rêverie, dit au directeur Barras: « Dormons-nous? »

BARRAS. Cette question.....

MADAME DE B..... est naturelle: où sommes-nous ?

BARRAS. Mais dans mon salon.

MADAME DE B..... Oui; mais ce salon, où donc est-il ?

BARRAS. Dans le Luxembourg.

MADAME DE B..... Et le Luxembourg où est son maître?

LE GÉNÉRAL B..... Ainsi va le monde, les uns montent, les autres descendent.

MOI. Ils ont furieusement descendu.

BARRAS. C'est leur faute; ils ont compté sur leur rang, sur la majesté et sur leurs droits; en révolution on ne doit s'appuyer que sur la force. Qui la néglige, trébuche se casse le cou.

MADAME DE MON..... Et la tête roule. »

Elle se mit à rire après ces mots; nul ne répondit à sa gaîté; un silence effrayant régna parmi nous. Barras se mordit les lèvres; la

bacchante venait de faire une école. M. R..... vint au secours de son patron; il lui demanda si son costume de directeur serait bientôt prêt; ceci amena la question sur un meilleur terrain, et par degrés nous revînmes de ce ton de solennité. On passa en revue les divers costumes dont le peintre David avait fourni ou préparé les dessins: je critiquai, selon les règles du goût, ceux des deux conseils; c'étaient des toges romaines peu en harmonie avec les habits chevaleresques du directoire; ce disparate frappait les yeux; Barras me dit: « Que voulez-vous? il a fallu laisser agir les gens de l'art. D'ailleurs, au fond, qu'importent Romains ou Celtes? nous sommes toujours modernes, rien ne rappelle les temps antiques. Ce sera une galimafrée fort plaisante, un échantillon de toutes les époques. Je vous certifie que je ne m'en occupe pas; l'essentiel est que la machine marche, et la forme de nos vêtemens n'y fera rien.

Ouvrard. Vous marcherez si les armées sont bien approvisionnées.

Barras. Ah! si on pouvait renouveler le miracle des cinq pains! Nos braves sont sans vivres, sans vêtemens, sans munitions; ils se

découragent par la misère; les fournisseurs, mon cher Ouvrard, devraient avoir du patriotisme.

Ouvrard *sérieusement*. Cela n'est pas dans le cahier des charges.

Nous éclatâmes tous.

Moi. Mais cela devrait s'y trouver.

Ouvrard. Monsieur ou citoyen, le pathos n'a pas cours sur la place; quelqu'un qui se respecte approvisionnerait le grand Turc s'il payait bien, et non son propre père s'il n'avait à offrir pour solde que de belles paroles et de nobles sentimens.

L'abbé. Voici nos fermiers-généraux ressuscités.

Madame de Beauharnais. Cependant lorsque le salut de tous est compromis?

Ouvrard. Alors il faut que chacun mette la main à la poche, se cotise, et dise au fournisseur: Donnez la denrée et recevez nos fonds.

Barras. On va faire retomber sur nous les malheurs de la république.

Madame de Mon..... Où en êtes-vous avec la victoire?

Barras. Ah! mon Dieu! presque brouillés ensemble; nos généraux..... J'oublie que Ba..... est là.

Ba..... Ne vous gênez pas, je ne fais la guerre qu'en amateur. Tout ce que je vous ai dit, c'est que je ne peux souffrir votre Bonaparte.

Madame de Beauharnais. Que vous a-t-il fait? on dit tant de bien de lui!

Ba..... Il ne se repose, ni ne laisse dormir les autres. On n'a pas avec lui le temps de respirer; d'ailleurs il va toujours en avant.

Madame de Mon..... Mais ceci ne constitue pas un tort, bien au contraire.

Ba..... Si, parbleu, madame! car il peut donner dans tel piége.....

Barras. Je ne le crois pas; il a autant de prudence que de talens; c'est un homme bien habile.

Madame de Beauharnais. Et très-poli, je vous assure: il a été charmant pour mon fils et pour moi.

La vicomtesse, à la suite de ce début, raconta l'anecdote de l'épée d'Alexandre Beauharnais; on se récria sur cette fantaisie d'Eu-

gène; Barras trouva charmante la démarche de l'enfant. Mais l'abbé de Saint-Albin s'avisa de demander au directeur si le projet de lui et de ses collègues n'était pas de faire une proclamation à la république.

Barras. Dieu nous préserve d'y manquer; c'est le devoir de tout gouvernement qui s'installe. L'étiquette veut qu'il permette aux administrés l'entrée du pays de Cocagne, sauf à ne le leur faire voir plus tard que dans les verres d'une lanterne magique.

« Et cette proclamation est-elle à faire? dit la vicomtesse de Beauharnais. »

Barras. Non, ma belle amie; je l'ai là toute minutée.

Ouvrard. Est-ce votre œuvre?

Barras. Chacun y travaille. On veut en faire un chef-d'œuvre d'éloquence, de républicanisme et de sentiment.

Madame de Mon..... Ah! du sentiment! j'en suis. Voyons, Barras, votre œuvre sentimentale, éloquente et républicaine.

Le directeur, sur les instances que nous lui fîmes tous, prit le papier avec négligence, tira à lui un guéridon de bois doré, sur le-

quel R..... posa deux bougies, et la lecture commença en ces termes :

Le directoire exécutif, au peuple français.

« FRANÇAIS !

« Le directoire exécutif vient de s'installer. « Résolu à maintenir la liberté ou à périr, sa « ferme volonté est de consolider la républi- « que, et de donner à la constitution toute « son activité et toute sa force.

« Républicains ! comptez sur lui ; son sort « ne sera jamais séparé du vôtre. Une in- « flexible justice et l'observation la plus stricte « des lois seront sa règle. Livrer une guerre « active au royalisme, raviver le patriotisme, « réprimer d'une main vigoureuse toutes les « factions, éteindre tout esprit de parti, anéan- « tir tout esprit de vengeance, faire régner la « concorde, ramener la paix, régénérer les « mœurs, rouvrir les sources de la reproduc- « tion, ranimer l'industrie et le commerce, « étouffer l'agiotage, donner une nouvelle vie « aux arts et aux sciences, rétablir l'abon- « dance et le crédit public, remettre l'ordre « social à la place du chaos inséparable des

« révolutions, procurer enfin à la république « française le bonheur et la gloire qu'elle at- « tend : voilà la tâche de vos législateurs et « celle du directoire exécutif; elle sera l'objet « de la constante méditation et de la sollici- « tude des uns et des autres.

« De sages lois, secondées par des mesures « d'exécution les plus promptes et les plus « énergiques, amèneront bientôt l'oubli de « nos longues souffrances.

« Mais tant de maux à réparer et tant de « bien à faire ne peuvent être l'ouvrage d'un « seul jour : le peuple français est juste et « loyal; il sentira que, dans la confusion où « se trouve l'état au moment où son gouver- « nement nous est confié, nous avons besoin « du temps, du calme, de la patience, et « d'une confiance proportionnée aux efforts « que nous avons à faire. Elle ne sera pas « trompée cette confiance, si le peuple ne se « laisse plus entraîner aux suggestions des « royalistes perfides qui renouent leurs tra- « mes, des fanatiques qui embrasent sans « cesse les imaginations, et des sangsues pu- « bliques qui spéculent sur nos misères.

« Elle ne sera plus trompée, si le peuple

« n'attribue pas aux autorités nouvelles des « désordres amenés par six ans de révolutions, « qui ne peuvent se réparer qu'avec le temps; « si le peuple se rappelle que, depuis plus de « trois ans, chaque fois que les ennemis de « la république, profitant du sentiment de nos « maux, ont exaspéré les esprits et ont occa- « sioné des mouvemens sous prétexte d'en di- « minuer le poids, ces agitations n'ont eu « d'autre effet que d'anéantir le crédit et d'é- « loigner la reproduction et l'abondance, qui « ne pouvait être que le fruit de l'ordre et de « la tranquillité publique.

« Français! vous n'entraverez pas un gou- « vernement naissant! vous n'exigerez pas de « lui dès son berceau tout ce qu'il peut faire « quand il aura acquis toute la vigueur dont « il est susceptible; mais vous seconderez « avec sagesse les efforts toujours actifs et la « marche imperturbable du directoire exécu- « tif vers le prompt établissement du bonheur « public; et bientôt vous vous assurerez irré- « vocablement, avec le titre glorieux de ré- « publicains, la paix et la prospérité natio- « nale.

« La présente proclamation sera insérée dans

le bulletin des lois avec l'arrêté qui la précède.

« Les membres du directoire exécutif.

REWBELL, *président;*

La Révellière Lepaux, Carnot, Barras, Letourneur, *directeurs.* »

Pour copie conforme :

Trouvé, *secrétaire-général.*

R....., *avec enthousiasme.* Voilà une pièce admirable; je vote pour qu'on la grave sur une plaque d'airain.

L'ABBÉ. Non, de par tous les diables, car on ne la comprend pas.

MADAME DE MON..... Il est vrai qu'elle est peu claire.

MADAME DE BEAUHARNAIS. Les phrases en sont longues.

OUVRARD. Je blâme la sortie contre les fournisseurs; que fera sans eux la république?

MOI. Elle manque de chaleur et d'animation.

BARRAS, *en riant.* Ainsi la pièce nouvelle

tombe à la répétition; c'est néanmoins contre l'usage.

LE GÉNÉRAL R..... Convenez, citoyen directeur, qu'il n'y a pas un seul mot de vous.

MOI. C'est du Trouvé tout pur.

MADAME DE MON..... Aussi c'est bien petit, bien mesquin.

L'ABBÉ. Dam, c'est que le rédacteur du Moniteur fait des proclamations à sa taille!

R..... Allons, allons, vous êtes trop sévères; on peut louer.

MADAME DE MON..... Mon cher R....., mettez-vous à votre aise; Barras n'est pour rien là-dedans; ainsi libre à vous d'avoir votre franc-parler; ne vous gênez pas.

R..... Certainement, ce n'est pas un chef-d'œuvre.

BARRAS. Je le leur ai dit.

R..... Et vous avez eu raison, car jamais morceau ne fut plus pitoyable.

BARRAS. Ma modestie m'oblige à penser comme vous; et c'est par force que j'ai remis ce travail à mes collègues, tout en les prévenant que je croyais avoir mal réussi en le brochant.

TOUS. Il est donc de vous? Barras fit un

signe de tête; nous de rire, et R... de s'écrier : « On dira ce qu'on voudra, mais il est positif que vous avez tenu à la nation un langage digne, et j'ose ajouter magnanime. »

L'explosion du rire fut presque générale; le directeur n'avait aucune part à cette œuvre, et ce qu'il en disait était dans le seul but de mystifier son flatteur. Il nous conta ensuite que, dès le matin même, Lebrun, le poète, avait apporté des vers aux directeurs; j'appris à la compagnie la démarche dans le même sens au général Bonaparte; et le poète fit oublier M. R....., son digne émule.

Nous devisions encore lorsque Carnot entra; Ouvrard, l'abbé de Saint-Albin prirent la fuite; nous nous rapprochâmes du feu.

Carnot, malgré sa sévérité républicaine, sacrifiait aux grâces; il aimait les dames, et se mêlait de galanterie : il avait fait naguère la cour à madame de Mon....., comme on la lui faisait; aussi en prenait-elle l'occasion de l'appeler son *vieil ami;* ce qu'elle fit devant moi. « Soit, répliqua-t-il; mais au moins je n'ai été que votre jeune amant, car notre passion n'a pas dépassé la quinzaine. »

Madame de Mon....., se tournant vers Bar-

ras, dit : « Entendez-vous Carnot qui se vante de m'avoir eue pendant l'éternité? »

La plaisanterie nous amusa, elle en amena d'autres. Carnot nous récita des vers anacréontiques composés dans sa jeunesse; il y mit un feu extrême; puis il prit Barras à part. Madame de Beauharnais alors nous dit : « Le poète redevient homme d'état; ils vont raisonner; cela sera passablement ennuyeux. Si nous allions faire une visite à madame Amelin? »

Moi. Il est de bonne heure, ce me semble.

Madame de Mon..... Minuit à peine. Oui, sortons; Barras viendra nous y rejoindre. Général, dit-elle à Ba....., partons.

Le général, qui était le payant du jour, et tout au moins du soir peut-être, donna la main à sa conquête; j'amenai madame de Beauharnais, et nous sortîmes du Luxembourg. Joséphine, quand nous fûmes dans la rue, me demanda si je voyais souvent le général Bonaparte. « Le plus que je peux, répondis-je. — Venez déjeûner avec lui chez moi jeudi prochain; vous serez bien aimable de rompre notre tête-à-tête. — Déjà en seriez-vous là ensemble? — Je le crains; il a tant de raison

et de pétulance! A sa seconde visite il m'a dit que je lui plaisais. — Tant de gens vous l'ont affirmé à la première! — Oh! ceux-là n'étaient pas lui; c'est un homme taillé sur un modèle à part. » Madame de Mon..... se rapprocha de nous, car on allait à pied à cette époque bienheureuse. « Vous ne savez certainement pas, nous dit-elle, ce que Ba..... me conte. — Qu'est-ce? demandâmes nous. — Que le directoire touche à sa fin. — Installé d'hier?—Eh bien! on en est las.—C'est en vérité dépasser les bornes de l'impatience française. Veut-on faire tomber le fruit qui n'est pas encore en fleur? — Toute réflexion faite, ajouta madame de Mon....., ne repétez pas ceci à madame Amelin; je veux être en primauté, pour en faire ma cour au directoire. »

La vicomtesse de Beauharnais pressa mon bras, et me dit à l'oreille: «Quelle femme! — Du moins, répondis-je doucement, elle ne cache pas son jeu. — Son métier, monsieur. — Soit, je ne dispute des termes qu'en sciences exactes. »

Nous poursuivîmes notre chemin. Il y avait dix ou douze personnes dans la maison où nous entrâmes; quels hommes et quelles

femmes? quelques individus qui venaient à Paris pour se vendre, d'autres prêts à partir parce qu'on n'avait pas voulu les acheter. Je me crus dans un coupe-gorge, et, tranquille pour mon cœur, je craignais seulement pour ma bourse.

CHAPITRE VIII.

Aplomb de Bonaparte. — Ce qu'il me dit de l'indiscrétion de ses amis. — Hauteur de ses idées. — L'acteur Michot. — Première audience du directoire au corps diplomatique. — J'y assiste avec Bonaparte. — Ses observations. — Détails. — Quelques ministres étrangers. — Costumes des directeurs. — Des ministres. — Du secrétaire-général. — Des messagers d'état. — Ce que disent les directeurs. — Ce que Bonaparte aurait dit à leur place. — Son étonnement du passé. — Je vais voir Chénier. — Son opinion sur les traducteurs. — Il n'aimait pas Delille. — Ses principes littéraires. — Il parle politique. — Ce qu'il pense des directeurs, de Bonaparte, de Carnot, de Cambacérès, de Pichegru. — Règles de conduite que Bonaparte propose à Barras.

Le général Bonaparte, nommé au commandement de l'armée de l'intérieur, ne fut plus l'homme de la veille : jusque là il était froid, mais simple; il ne mettait aucune cé-

rémonie dans ses rapports journaliers ; mais, dès qu'il fut investi d'une autorité imposante, il ne se montra plus que grave, digne et retenu. Qu'on ne s'imagine pas qu'il y avait ici de la raideur et de l'orgueil surtout ; c'était un sentiment de convenance parfait, une tenue nécessaire, ce qui nous parut à tous naturel. Il nous parlait avec amitié, avec affection ; mais en même temps le geste, l'inflexion de la voix établissait une barrière insurmontable entre les familiarités et lui. Il ne cessa cependant de voir aucun de ses amis ou de ses connaissances.

Quant à moi, qui ne m'étais jamais trop avancé, je le trouvai à peu près le même ; nous ne nous étions ni tutoyés ni traités sans façon ; néanmoins il usa à mon égard d'une politesse plus cérémonieuse, qui ne put me fâcher, et que j'approuvai fort. Tout le monde ne fit pas comme moi ; il y en eut qui se plaignirent, qui murmurèrent en l'accusant de suffisance. Il lui en revint quelque chose ; aussi, un jour que nous nous promenions ensemble sur les boulevards du Mont-Parnasse, lieu qu'il affectionnait à cause de sa solitude, il me dit : « Je suis surpris que vous ne me

boudiez pas, ainsi que le font certains de mes amis. — Vous bouder! repartis-je; et pourquoi, si'l vous plaît?—Oh! mon Dieu, je n'en sais rien; mais il est positif que l'on se plaint de ma conduite; que l'on m'accuse de renouveler le citoyen Tuffière...» Je trouvai plaisante d'abord l'épithète républicaine accolée au nom du héros de la comédie de Destouches, et ce fut en riant que je répliquai : « Croyez, général, que je ne partage pas l'opinion de ceux qui, se sentant incapables de monter, retiendraient volontiers par la manche celui qui monte. — Et vous faites bien. Puis-je à mon nouveau poste fraterniser complètement avec le premier venu? Je ne me permettrais rien qui portât atteinte à la dignité de la république dans la personne d'un de ses représentans: il faut une hiérarchie dans tous les états; je ne peux plus aller bras dessus bras dessous avec tout le monde; mes amis devraient le comprendre. — Il n'y a qu'à les laisser dire. — Non, ce n'est point assez; je les aime tous, croyez-le bien : mes sentimens intérieurs ne varient aucunement à leur égard; mais, en dehors, je dois leur paraître moins empressé, moins sans façon. La chose leur

déplaît, leur semble étrange; j'en éprouve, je vous l'assure, une douleur véritable; et pourtant je ne changerai pas de conduite; car, Dieu merci, je sais où je veux aller. »

Il me parlait ainsi principalement au sujet de quelqnes acteurs de la comédie française avec lesquels, pendant ses malheurs, il avait été très-lié. Ceux-ci l'entraînèrent à voir une compagnie fort mélangée; chacun de ces gens-là, depuis qu'il était devenu un personnage, voulait encore plus frayer avec lui, et voyait avec dépit qu'il se dérobait à leurs prévenances, qu'il ne se livrait plus à leur grosse gaîté, à leur ton détestable, et que chez lui, lorsqu'ils y venaient, ils étaient reçus avec une demi-cérémonie qui ne leur convenait point, et dont ils étaient blessés.

Je mettrai en première ligne l'acteur Michot, homme de tout cœur, et presque pas égoïste, malgré son énorme embonpoint; il prétendait avoir rendu au général des services essentiels, et trouvait mauvais de ne pouvoir en prendre la récompense en familiarités inconvenantes. On eût dit que tous les grades par lesquels passa Napoléon étaient pour lui les scènes successives d'une représentation

dramatique; il eût voulu qu'au moins dans son cabinet le général, le consul, et plus tard l'empereur, le traitât en camarade de coulisses.

Le directoire exécutif devait donner sa première audience au corps diplomatique, composé encore de peu de membres; Bonaparte me proposa d'y aller avec lui; j'acceptai, ayant quelque curiosité de voir comment nos cinq *rois* feraient les souverains en présence de tout ce monde. La toilette de nous autres assistans ne serait pas brillante; on allait là, comme au premier endroit venu, en pantalon, qui avait remplacé la culotte courte, en bottes à revers, que l'on venait de mettre à la mode, en gilet blanc, en frac ou en redingote de couleur; quelques-uns portaient encore de la poudre et une queue, d'autres affichaient la Titus dans toute la simplicité romaine. Nous sortîmes donc le général et moi, et nous recrutâmes en route les officiers Murat et Junot, qui firent cortége à mon compagnon.

En arrivant au Luxembourg, nous entrâmes dans la salle d'attente, affectée particulièrement, depuis ce jour, aux ministres étrangers. Nous ne pûmes nous défendre

d'une sorte de surprise, à la vue de la forme des vêtemens de ces messieurs auxquels nous n'étions plus accoutumés, les souliers à boucles d'or, les bas blancs, les culottes courtes de soie ou de velours, la veste glacée d'or ou d'argent, ou brodée, l'habit de cour accompagné de l'épée, du chapeau à plumes et couvert de cordons, de plaques ou de croix, nous frappèrent vivement. Il est de fait qu'auprès d'eux nous avions l'air de la canaille. Bonaparte me dit : « Que vous semble de cette pompe? — Je la crois à sa place dans un lieu pareil.—Vous avez raison ; on représente mal en veste un peuple ou un prince ; et, quoi qu'on puisse dire, le respect s'attache à ces habits brillans par un sentiment involontaire. »

Nous allions poursuivre, lorsqu'un huissier du directoire, vêtu de noir, mais encore sans chaîne et sans épée, vint annoncer à messieurs du corps diplomatique que les citoyens directeurs étaient prêts à les recevoir. On défila, nous suivîmes. Je remarquai l'ameublement de la salle d'audience, tout en étoffes tricolores. Il y avait là une sorte de luxe sans goût; on s'était servi de ce qu'on avait

trouvé dans le palais pour assortir les meubles et la tenture.

Le ministre de l'intérieur, faisant fonction d'introducteur des ambassadeurs, reçut le corps diplomatique à la porte de la salle. Il y avait parmi eux M. Kœnemann, chargé d'affaires du Danemarck, avec M. Grove, consul-général de la même puissance; M. Monroe, ministre plénipotentiaire des États-Unis; M. Reybaz, ministre de la république de Genève; le baron de Sandoz-Rollin, ministre plénipotentiaire du roi de Prusse; M. de Bohme, conseiller d'ambassade de la même cour; M. Carletti, envoyé extraordinaire du grand-duc de Toscane; M. Quérini, noble vénitien, et député par le doge pour traiter des affaires de la république de Venise avec la nôtre; MM. Boccardi, Cibon et Barrs, envoyés de Gênes, de Malte et de Bologne. La Suède était représentée là par le baron de Staël-Holstein; l'Espagne par le marquis Del Campo, ambassadeur extraordinaire; et la république batave, nouvellement installée, avait pour représentant à Paris M. Van Blaw. Les ambassadeurs de Russie, d'Autriche, des

princes électeurs ou souverains d'Allemagne, d'Angleterre, de Naples, de Sardaigne, de Portugal et du Saint-Siége n'étaient remarqués, pour ainsi dire, que par leur absence, comme ces images de Brutus et de Cassius aux funérailles de leurs descendans.

La guerre ou des défiances particulières empêchaient ces puissances de nous envoyer leurs agens ; aussi l'audience paraissait-elle solitaire à ceux qui se rappelaient avoir vu celles du même genre que Louis XVI accordait à Versailles du temps de sa splendeur.

Les cinq directeurs entrèrent en même temps par une autre porte dans la salle; leur tenue superbe nous frappa. C'était la première fois qu'ils se montraient dans tout l'éclat de leurs magnifiques costumes ; ils en avaient deux, un pour les jours ordinaires, un autre pour les cérémonies. Le premier était un habit, un manteau à revers et à manches, de couleur nacarat, doublé de satin blanc, richement brodé en or sur les revers et à l'extérieur; la veste longue croisée, en satin blanc également brodée en or, ainsi que le pantalon de soie blanche; une ceinture, mise en forme d'écharpe, de taffetas bleu, garnie de torsades,

de franges et d'ornemens en or; des bottines de velours nacarat; l'épée portée en baudrier sur la veste, et retenue par un cordon nacarat; le chapeau rond et noir retroussé par une cocarde, et surmonté d'un panache tricolore; le grand costume ne variait que par la couleur de l'habit, qui était bleu, et sur lequel on jetait un manteau nacarat à l'espagnole.

La Révellière Lepaux, avec sa tournure difforme, était écrasé sous le faste républicain; Carnot ressemblait à un spectre; Rewbell et Letourneur n'avaient guère meilleure mine; Barras seul portait bien cet habit, qui véritablement lui allait à ravir. Les ministres présens (celui des relations extérieures prenant la charge de nommer les envoyés au directoire) avaient des vêtemens d'une coupe pareille à ceux des directeurs, en soie et noirs par-dessus, doublés de satin ponceau, les broderies en soie de couleur, et le panache pareillement ponceau, de même que le baudrier; l'écharpe, portée en ceinture, était blanche. Il y avait derrière les directeurs leur secrétaire-général tout vêtu de noir, avec un panache rouge à son chapeau, et un cachet suspendu

en sautoir sur sa poitrine par une chaîne d'or ou un cordon tricolore. Deux messagers d'état l'accompagnaient; ils étaient vêtus d'une veste longue et blanche, d'un pantalon, d'un manteau, d'une ceinture bleue avec des revers rouges; une plume panachée des trois couleurs ornait leur chapeau; tous avaient un air grave, une dignité très-plaisante et peu en harmonie avec les habitudes du moment.

Les curieux étaient en nombre à cette audience, elle rappelait en quelque sorte l'ancien temps, cela plaisait à beaucoup de monde. Rewbell présidait, si je m'en rappelle bien; lui et ses collègues causèrent amicalement avec les ambassadeurs; il y eut même un discours d'ouverture; un compliment personnel fut fait au comte Carletti qui devait avant peu de temps recevoir un affront si sanglant du directoire. On lui dit que sa philosophie connue en Italie et conservée sans doute à Paris, ferait oublier aux Romains modernes que les anciens Toscans avaient tenté de les ramener sous le joug d'un tyran; je ne compris pas trop ce que cela voulait dire, ni les autres directeurs non plus; cependant Letourneur qui en tenant ce propos

avait voulu faire de la littérature, nous regarda tous avec un visage de contentement qui nous amusa.

Carnot plus malin, s'approchant du baron de Staël, lui dit que la république n'oublierait, ni les secours donnés à cent Français, dans je ne sais plus quelle circonstance par les ordres de son roi, ni que lui-même ambassadeur de Suède, s'était armé en faveur de la convention nationale dans Paris, quand elle avait couru le plus grand danger; Barras dit au ministre des États-Unis que l'amour de la France pour Washington égalait sa haine pour l'Angleterre; La Révellière Lepaux voulut aussi placer son mot; il assura l'envoyé prussien que ses compatriotes à force de lire les œuvres du grand Frédéric, apprendraient à aimer le français.

Tout ce pathos de circonstance fut voué au ridicule. Bonaparte seul gardait un front soucieux ; il me prit tout-à-coup le bras, et le secouant fortement : « Savez-vous, me dit-il, que la majesté de la patrie souffre d'être mal représentée; quand on n'a rien de digne à dire aux ambassadeurs, on leur parle du beau temps ou de la pluie; mais débuter avec eux

par ce fatras de paroles, c'est déconsidérer le gouvernement. — Qu'auriez-vous dit? répartis-je, dans la circonstance présente. — J'aurais annoncé au comte Carletti que tous nos efforts tendraient à commander en Italie; que nous ne poserions les armes qu'après avoir au préalable chassé les Autrichiens de cette belle contrée; au ministre prussien, que les amis de l'empereur, que ceux qui le soutiennent en secret, doivent craindre la vengeance de la république; à nos alliés, que pour se maintenir dans la bienveillance des Français, il faut avoir pour ennemis leurs ennemis; enfin je ferais en sorte que mes paroles portassent au-delà de cette salle d'audience, et fussent retentir dans toute l'Europe. Elles y produiraient plus d'effet que ces niaiseries polies. Il n'y a eu dans tout ce que nous avons entendu que le mot de Barras qui m'ait paru convenable.

Cependant l'audience prenait fin : le corps diplomatique se retirait, et le directoire, en corps, rentrait dans son appartement intérieur, car la cérémonie avait eu lieu au petit Luxembourg dans celui du ci-devant comte de Provence, ou MONSIEUR, comme on l'ap-

pelait alors. Je dis à Bonaparte : « Ne trouvez-vous pas étrange de voir nos chefs actuels logés dans le palais d'un grand prince ? — Non, me répondit-il ; mon étonnement ne consiste pas en cela, mais bien de ce que la chose a eu lieu aussi tard. Je ne comprends pas comment la nation a supporté tant de temps les turpitudes du règne de Louis XV et la faiblesse de celui de Louis XVI. Plus nous avancerons, et plus les rois auront tort de croire qu'il leur suffit d'être eux pour demeurer ce qu'ils sont. Les princes, dorénavant, n'auront pas assez de leurs bonnes intentions et de leurs vertus privées ; ils devront en avoir de grandes, d'héroïques, sous peine de tomber avant peu ; il ne faudra plus songer à dormir sur le trône, mais à s'y tenir bien éveillé. »

Qui nous aurait dit que cette maxime lui serait applicable peu d'années après ? Que cet homme a fait du chemin en peu de temps ! Il me quitta pour aller voir madame de Beauharnais, chez laquelle nous avions déjeûné ensemble. Plus il voyait cette dame, plus elle savait lui plaire ; il en devenait peu à peu amoureux, mais à sa manière, et avec une

persistance et une vivacité de volonté qui n'admettaient pas le refus.

J'allai de mon côté faire une visite à Chénier ; je le trouvai enveloppé dans son costume de membre du conseil des cinq cents, consistant en une robe longue et blanche, un manteau écarlate, une ceinture bleue, le tout en laine, et une toque de velours bleu ; il déclamait des vers. Mon entrée ne le dérangea pas. « Vous venez à propos, me dit-il après avoir achevé la tirade, pour me dire votre opinion sur cette nouvelle traduction de Torquato, que vient de faire paraître un gascon de pays et de caractère, voire même d'accent. — Que voulez-vous que j'en dise? Je connais l'italien, et ce traducteur n'en sait pas le premier mot. — Eh bien! répartit Chénier, il a eu sans doute une belle occasion de l'apprendre. — Il ne l'a pas fait ; sa paresse est extrême ; elle paralyse en partie son beau talent. Il est né poète. — Dites versificateur. — Ah! citoyen, répliquai-je, vous êtes injuste à son égard ; vous savez trop la différence qu'il y a entre le versificateur et le poète. — Oui, je la sais : le poète crée, l'autre copie, et Baour ne fait que copier. —

Quoi! il copie ses épigrammes et ses pages de beaux vers? — Le Tasse est là derrière. — Oui, en Italie; mais en France, non. Accordez quelque chose à l'homme d'esprit qui transporte dans sa langue des beautés que sans lui vous ne connaîtriez pas, qui vous les rend familières, qui sait pour ainsi dire les créer une seconde fois par la difficulté de les reproduire. — Vous êtes donc l'ami de Baour? — Je suis juste, voilà tout. Quant à celui dont il est question entre nous, je pense qu'il fera mieux lorsque son talent sera plus mur, et qu'il pourra remanier son œuvre. Alors la littérature française possédera une imitation du Tasse digne de celle des Géorgiques. »

Chénier fit la grimace, il n'aimait pas Lormian; Delille était sa bête noire. Pourquoi? je n'en sais rien. Cependant, comme il avait beaucoup de goût, il appréciait mieux que personne le mérite de la traduction du poëme de Virgile; aussi il me dit: « Ah oui! monsieur l'abbé s'est virgilisé! Mais il a composé les jardins?» Je souris. « La poésie ne consiste point en des mots élégans ou sonores, en périodes arrondies et châtrées; elle est dans cette in-

vention puissante qui ajoute à la richesse des pensées et à la magie du style; il faut créer avec génie et goût en même temps; le bizarre, l'empoulé, la manière ne sont pas la poésie; elle ne voit en eux que l'impuissance de s'élever à sa hauteur. Défiez-vous de ceux qui s'écartent du naturel ou plutôt qui le cherchent dans la platitude ou dans un idéal forcé. Malheur aux démolisseurs de la langue et de la construction grammaticale; à qui brise les barrières de la syntaxe, à qui s'imagine être neuf parce qu'il déraisonne! Celui-là n'éblouira que les sots, car son travail sera le résultat seul de la paresse et de l'ignorance. Mais, poursuivit Chénier en se frappant le front, à quoi bon s'occuper de poésie lorsque la patrie est sur un volcan, lorsque nous sommes au moment de la voir enchaînée. — Où apercevez-vous cela? lui dis-je. Êtes-vous de ceux qui rêvez des conspirations? car je ne vous suppose pas de ceux qui les composent. — Et bien vous faites, car mon cœur est pur de tout intérêt personnel. Je ne demande que la gloire et le bonheur de la France; mais il me semble que la fortune se lasse. Nos armées ne sont pas toujours victorieuses, et, dans l'intérieur, que de

fils ingrats désirent sa perte ! Si tous pensaient comme moi ! s'ils voulaient voir au-delà d'eux-mêmes ! — Le nouveau mode de gouvernement me semble propre à consolider la république. — Je le souhaite sans l'espérer. Rewbell et La Révellière sont des hommes ordinaires; Letourneur est au-dessous d'eux ; Barras est tout à ceux qui dilapident, il ne sait rien leur refuser ; Carnot est seul patriote. Ah ! si les autres lui ressemblaient ! — Je voudrais là, répartis-je, avec le général Bonaparte, Pichegru, Carnot et Cambacérès. — Les deux premiers, dit Chénier en souriant, commenceraient par étrangler les trois autres, et finiraient par se dévorer ensemble. — Votre opinion est donc sur le jeune Corse ? — Qu'il caressera la république afin de l'endormir, et puis qu'il la chargera de chaînes. Je l'épie ; il a le regard, le geste, la parole d'un tyran ; le Timoléon qui nous en délivrererait aujourd'hui aurait bien mérité de la patrie. — Et vous pensez de même sur le compte de Pichegru ? — Non, celui-là n'a pas assez de vertu pour aspirer à l'usurpation; il travaillerait pour nos anciens maîtres, Bonaparte achetera la république pour

son compte, Pichegru la vendra au meilleur prix qu'on voudra lui en offrir. »

C'était ainsi que Chénier préludait dans son opinion sur deux hommes dont la fortune fut diverse. Cependant, la gloire que le premier acquit, soit en Italie, soit en Égypte, le rapprocha de lui. Il cessa de le voir avec méfiance; il le loua sur ses belles actions, sur ses rapides conquêtes, oubliant sa défiance, qu'il ne se rappela que plus tard. Je dois dire aussi que Napoléon mit une sorte de coquetterie à l'attirer dans ses filets; il le rechercha, le louangea, le caressa, et le poète fut sensible aux avances du grand homme. Je rapporterai plus loin une conversation qu'ils eurent ensemble devant moi.

Je voyais un peu en noir notre avenir, mais pas autant que Chénier; surtout je m'occupais peu des projets futurs de Bonaparte. Rien en lui ne le recommandait encore d'une façon particulière qu'une excessive indulgence envers les révoltés de vendémiaire. Il tâchait de les soustraire à la rigueur des lois, répétant sans cesse à Barras que le directoire ne devait dater que du jour de son installation, ne point prendre le soin de venger un gouvernement

anéanti, mais seulement exiger de tous une obéissance complète pour le présent. Barras répliquait : « J'ai appartenu à cette convention insultée. —Oubliez-le, sinon on se rappellera que vous avez été noble. Il ne faut pas de mémoire quand on administre, mais seulement des yeux pour voir ce qui se fait actuellement. Qui oublie le passé gagne dans l'avenir. Il vaut mieux se faire aujourd'hui des amis que trop punir les ennemis de la veille. »

CHAPITRE IX.

Barras me fait appeler. — L'adjudant-général Ramel. — Apparition de l'ancien évêque d'Autun.—Je cause de lui, devant lui, avec madame de Staël. — Je descends au jardin du Luxembourg. — Je rencontre La Harpe et Richer Serisy. — Portrait de ce dernier. — Propos tenus avec l'autre. — Je reviens à Barras. — Il me parle de la baronne de Staël, de Bonaparte, de la vicomtesse de Beauharnais. — Ce qu'il désire. — Quel rôle il me destine. — Mes principes. — Ma réponse. — Nous nous entendons.

Je logeais au Marais, quartier que je devais bientôt quitter. Un matin, vers onze heures, je rentrais chez moi, lorsque le portier me remit un billet d'une écriture qui

m'était inconnue; la signature me surprit, c'était celle de Barras; il me priait de passer au Luxembourg, aussitôt que je le pourrais. Il avait à me parler, disait-il, d'une affaire toute particulière, point politique, et dont je ne devais point m'alarmer. Il termina cependant par cette phrase inquiétante : *Brûlez mon billet.*

Je le fis; et après un instant de réflexion je me rendis promptement à l'invitation d'un des cinq rois, bourgeois de la France.

Il y avait peu d'étiquette au Luxembourg, et cependant, à cause des solliciteurs, n'arrivait pas qui voulait jusqu'aux membres du directoire. Je déclinai mon nom aux divers cerbères que je rencontrai échelonnés sur la route; tous avaient l'ordre de me laisser parvenir au salon de Barras, où je trouvai un huissier très-poli, sans doute, mais qui me pria de patienter un peu, parce que son maître était en affaire avec son collègue La Révellière Lepaux. Je m'assis auprès d'un militaire que je ne connaissais pas, personnage de belle taille, de mine assez avenante, et qui ne me laissa pas ignorer qu'il était l'adjudant-général Ramel, et qu'il était là

pour demander du service. Il ne savait pas, ce malheureux officier, quelle suite d'infortunes l'attendait, et comment, après avoir épuisé la rigueur du directoire en sa qualité de royaliste, il finirait par tomber sous les coups des royalistes prétendus. Déjà deux de ses frères avaient péri, victimes de leur dévouement à la cause des Bourbons : l'un massacré par les soldats, l'autre sur l'échafaud. Il y avait dans sa figure quelque chose de sinistre qui me frappa. Il venait solliciter le directoire, et ce ne fut qu'en 1797 qu'on l'appela au commandement de la garde du corps législatif.

Je fus plus surpris, quelques momens après, de voir entrer dans ce salon madame de Staël, en la compagnie de l'ançien évêque d'Autun, Talleyrand Périgord. Je savais que celui-ci venait d'être rayé de la liste des émigrés ; on ne s'était souvenu que de ses premières amours pour la révolution. Je ne le connaissais que par ses portraits; je le reconnus à son pied-bot, à sa physionomie spirituelle et à sa coiffure poudrée à frimas encore ecclésiastique. Il affectait en ce moment un air doux et simple, levant à peine

son bel œil bleu, et cherchant à occuper le moins de place possible; le beau chat faisait patte de velours, car encore il était incertain de sa position future, et il la voulait bonne. Quelle était son opinion du jour? Il ne fallait pas la lui demander, car certes il n'en avait point, n'ayant pas eu le temps de prendre l'air du bureau; mais on pouvait être assuré qu'il serait bientôt au courant; il a un mot favori qu'on a négligé d'imprimer, je ne sais pourquoi; c'est que dans les révolutions il ne faut former son opinion que lorsque celle des autres est faite, et surtout n'y point tenir, afin d'être toujours en mesure d'en changer [1].

Il venait remercier Barras; il aurait dû plutôt s'adrésser à l'abbé Sieyès, qui, avec une bonne foi parfaite, sollicita chaudement pour lui, son retour qu'il obtint et qui plus tard ne lui nuisit pas non plûs, lorsqu'il fut question de le porter à un ministère.

Madame de Staël à qui il était plus nécessaire d'intriguer que de vivre; madame de

L'auteur anticipe peut-être l'époque du rotour de M. de R..... Il y a ici je crois confusion dans les souvenirs.

(*Note de l'éditeur.*)

Staël, qui aurait dit fi !!! d'une gloire en dehors du pouvoir et de l'agitation, s'était mise feseuse d'affaires soit aux derniers instans de la convention, soit depuis l'établissement de la cour nouvelle, et parce que son père avait amené la révolution, elle se croyait en droit de la diriger ; femme homme-d'esprit de formes et de manières, ne possédant aucune qualité de son sexe, dont néamoins elle avait la frivolité et la pétulance : inconséquente, parleuse à l'excès, incapable de garder un secret qu'elle jetait, pour se faire valoir, à la tête de tous les beaux garçons auxquels elle voulait plaire ; coquette sans grâce, mais spirituelle autant qu'un démon et non moins maligne. Le besoin de la célébrité politique et littéraire n'était dépassé en elle que par celui de remporter des victoires galantes ; elle prétendait au génie de Sapho et aux conquêtes d'Aspasie, et en résultat obtenait celles-ci à la faveur de ses qualités supérieures.

Je reconnais l'étendue de son esprit, la profondeur de sa pensée ; mais j'avoue n'avoir jamais aimé sa personne ; je lui donne tous les premiers torts dans sa querelle avec Napoléon ; elle avait voulu séduire ce

héros ; il s'en est vanté ; elle a nié et à tort ; rien n'est plus vrai, et j'enrichirai cet ouvrage de la peinture de ce manége ou de cette passion folle qui ne fut jamais payée de retour, et dont les admirateurs de madame de Staël ont tenté d'étouffer l'extravagance ; ce ne sera pas la moindre partie de mes souvenirs.

Je dis donc que je l'aimais peu, ce qui ne m'empêchait pas de la voir beaucoup, et pour l'éviter il aurait fallu se renfermer entre quatre murailles, car où n'allait pas madame de Staël ?

Je la vis dans le salon du directeur ; je l'abordai avec une galanterie un peu froide, et de son côté prenant un air protecteur, elle me présenta à M. Talleyrand Périgord, qui me fit grande fête, parce que son habitude est de traiter toujours bien les inconnus et se règle, dit-il, en ce point, sur la fable de Philémon et Baucis.

« Que faites-vous ici, me demanda madame de Staël, toujours questionneuse jusqu'à l'indiscrétion.

J'attends mon tour pour entrer chez le directeur. »

— Je ne sais pourquoi l'ex-prélat sourit de ma réponse ; elle lui parut évasive et par suite lui donna peut-être une idée favorable de mes moyens ; je vis aussi qu'elle contrariait la dame ; un autre à sa place n'aurait pas insisté, mais elle répéta sa question en la précisant davantage ; je lui dis que je sollicitais pour un émigré de mes amis.

« Est-ce un homme sans nom ou un nom historique, repliqua-t-elle ?

—Eh, madame, dis-je, c'est un de ces malheureux dont le citoyen, ajoutai-je, (en montrant l'ex-évêque) grossissait naguère le nombre, et cela me suffit pour m'intéresser à lui.

— Je peux vous être utile, continua-t-elle, je vois tous ces ogres-là, et je tire force honnêtes gens de leurs mains ; mais où allons-nous ? En savez-vous quelque chose, continua-t-elle ? Je ne sais si ce nouveau système se soutiendra ; ne vous apercevez-vous pas que déjà les conseils ne sont plus en harmonie avec le directoire.

— Je ne le vois pas encore, repartis-je ; il me semble que l'accord est parfait.

— Mon cher Talleyrand, dit la dame, vous êtes nécessaire à consolider la républi-

que, et ses ennemis seuls se refuseront à vous appeler à la tête des affaires.

— Eh bon Dieu, répondit l'interpellé avec un tel air de modestie, que je ne doutai plus de son ambition, je ne suis rentré que pour vivre tranquille à l'écart, ne plus me mêler de rien, et faire l'honnête homme tout à mon aise. »

A la manière dont le saint moderne s'exprimait, on aurait cru que c'était pour lui la chose la plus facile; madame de Staël, qui avait trop d'esprit pour ne pas être quelquefois crédule, se récria sur sa grande abnégation, et se mit à lui débiter avec volubilité tout ce qu'il avait à faire, selon elle, pour que la France devint une seconde *Eldorado;* nous la laissions dire. Elle dressait un plan de conduite pour chacun; elle créait un autre gouvernement, une constitution toute différente de celle de l'an III. Elle termina cette belle eutopie par donner à monsieur son père la présidence permanente de cette nouvelle république; à M. Talleyrand le ministère des affaires étrangères, et à elle le soin de veiller à tout, de façon à ce que les autres n'eussent rien à faire; quant à moi,

je crois me rappeler qu'elle me jetta en passant une ambassade.

C'était un plaisir que de l'entendre; ses théories étaient sublimes; mais leurs applications!!!... J'admirais comment l'autre auditeur gardait le silence; il ne manifesta pas une seule fois le desir de prendre la parole; je compris que jusques à nouvel ordre sa consigne serait de rester dans les muets; il aspirait à nous connaître tous, et savait que pour apprendre beaucoup des autres, il faut soi-même se taire.

Enfin La Réveillère sortit; la galanterie française décida l'adjudant Ramel et moi à laisser entrer madame de Staël avant nous. Talleyrand la suivit; je compris que la séance serait longue et je descendis dans le jardin du Luxembourg; j'y rencontrai d'abord La Harpe et Richer-Serisy, que je reconnus malgré son déguisement; à sa vue je reculai de deux pas, tant je trouvai de l'audace à cet homme qui venait braver dans leur propre palais des magistrats occupés à le poursuivre de tribunal en tribunal. Richer-Serisy, né en 1764, avait alors trente-cinq ans; son extérieur était gracieux et fait pour plaire, aussi plaisait-il

à tous; il y avait sous cette enveloppe agréable plus que de l'esprit; son âme ardente, active, intrépide, lui inspirait une éloquence à la fois chaleureuse et caustique, provoquant le rire et l'indignation; il travailla aux *Actes des apôtres*, journal rempli de finesse, de force, où les bons sentimens prenaient tous les tons possibles pour combattre les mauvaises doctrines; mais après sa détention, après un an passé dans la prison de ce même Luxembourg où je le rencontrai, il entreprit seul le combat contre la révolution en publiant des brochures à peu près périodiques qu'il intitula l'*Accusateur public*.

Cette polémique acheva de porter haut sa réputation; il devint l'écrivain chéri des royalistes et l'objet de la haine de leurs adversaires; lui, sans se décourager, continua d'écrire et de conspirer. Lié avec ceux des sectionnaires qui voulaient faire du 13 vendémiaire une des portes ouvertes au retour de la royauté, il se mit tant en avant, qu'il dût être poursuivi après la défaite des siens. Depuis lors caché, soit à Paris dans une maison de la rue d'Enfer, soit plus tard à Versailles dans le château et dans le propre appartement de

madame de Maintenon, il continua d'écrire, tandis que sa cause, plaidée et gagnée par trois fois, était toujours déclarée en instance par le directoire qui, à tout prix, aspirait à se débarrasser de lui.

Sa tête était donc menacée, et il se promenait tranquillement sous les fenêtres de ses accusateurs, qui se chargeraient de faire exécuter la sentence de mort si elle était portée. Il y avait à cette époque une indifférence singulière de la vie; on l'exposait avec une légèreté qui faisait frémir; ceux qu'on poursuivait avec le plus de rage, montraient le plus d'insouciance à se dérober à cette fureur; à peine daignaient-ils se déguiser, s'enfermer dans une maison amie, prendre les précautions les plus communes; on aurait dit que le moment était venu pour les Français où le supplice devait être de mode, et qu'il convenait aux gens bien élevés de le subir, tant on craignait peu de s'y exposer; le plus poltron se donnait ce courage; il mourait en héros après avoir vécu en lâche.

J'ai dit qu'à l'aspect du spirituel journaliste je fis un mouvement d'effroi; La Harpe, le voyant, me dit avec un calme sans exemple :

« Voilà, monsieur, une imprudence blâmable. Quoi! vos gestes dénoncent notre ami!

— Il se dénonce bien plus lui-même, répondis-je, en venant dans un jardin où les espions pullulent, où mille personnes savent qui il est.

— Non pas, repartit Richer Serisy; je suis très-bien sous mon costume. D'ailleurs, ceux qui me jugent par mes ouvrages me croient une taille colossale. Je me dérobe sous l'extérieur que me supposent mes lecteurs.

— Dans ce cas, dit le petit La Harpe avec une naïveté d'amour-propre parfaite, je dois paraître furieusement grand aux miens. »

Nous fûmes égayés pas ce propos, mais moi qui conservais de l'inquiétude pour Richer, j'insistai tant, que je le décidai à rentrer dans la maison ou on le recelait moins qu'il ne s'y cachait; je demeurai avec La Harpe; nous parlâmes des événemens passés; il se plaignit de ne plus me rencontrer chez d'Esparbès, et, avec assez peu de sagesse, commença à me faire part d'un nouveau projet de conspiration dans lequel il me proposa d'entrer; je me serais bien gardé d'accepter;

ce monde-là agissait avec une telle imprudence, qu'il ne savait rien cacher à ses ennemis, pas plus qu'à ses amis; j'éludais donc la réponse, lorsque je vis venir à moi un domestique de Barras, à qui j'avais dit en sortant que j'allais dans le jardin en attendant que le directeur qui m'avait fait appeler, fut libre de ses audiences.

Cet homme m'appris que j'étais attendu; je saluai donc La Harpe, et entrai dans le Luxembourg; je trouvai Barras seul dans son cabinet, il était debout, appuyé contre le manteau de la cheminée, et paraissait rêver. « Je vous demande pardon, me dit-il, de vous avoir fait attendre; mais je ne suis pas toujours maître de mes actions, et ce matin j'ai reçu tant de monde!...

— Je viens de voir sortir une femme bien remarquable.

— Oui, une femme d'esprit, je la voudrais un peu plus jolie cela ne gâterait rien; elle assiége le directoire depuis son installation; on dirait que nous lui appartenons corps et biens.

— Croyez qu'elle se l'imagine et avant peu sans doute, elle vous qualifiera d'ingrats.

— Cela serait possible, car nous sommes bien décidés à ne lui donner aucune part aux affaires.

— Et vous ne confierez pas à *monsieur son père* les finances?

— Pas davantage.

— Oh dès-lors, je la vois déjà se tournant vers la royauté.

— C'est assez plaisanter sur son compte, me dit Barras, j'apprécie toute votre loyauté. Vous êtes jeune cependant.

— C'est un défaut que je préfère à toutes mes qualités.

— Et moi je vous l'envie. Vous êtes toujours lié avec le général Bonaparte.

— Il a pour moi quelque amitié.

— Il voit souvent la citoyenne Beauharnais.

— Et avec un vif intérêt.

— Il a raison, car elle est très-aimable, et vous pensez qu'il songerait à l'épouser?

— Il ne m'en a rien dit.

— Aurait-il besoin qu'on l'engageât à le faire?

— Je ne le crois pas, et j'en juge par les paroles qui lui échappent.

— Ses amis véritables, poursuivit Barras,

devraient le pousser vers ce mariage ; il serait avantageux au général et puisque vous lui êtes attaché je vous conseillerais..... Je me mis à rire, le directeur fit comme moi, et poursuivit :

« Savez-vous, mon cher, que si je puis servir le général, il est en mesure de m'obliger lui aussi ; je sais ce qu'il peut faire, de quoi il est capable ; la république trouvera son compte à l'employer activement ; mais dès qu'il sera en vue, on va manœuvrer autour de lui, on tâchera de le gagner à je ne sais quelle cause, et pour des intérêts qui lui seront funestes et auxquels d'ailleurs je ne trouverais pas mon compte ; il faudrait donc que je fusse certain de ses sentimens pour moi ; je le serais, s'il épousait une femme qui est mon amie et qui me conserverait son affection ; à ce prix je ne négligerai rien de ce qui lui serait agréable, et certes il assurerait par ce mariage sa fortune et son avancement. »

Je compris ce que cela voulait dire et le rôle qu'on me destinait ; il ne me convenait guère, cependant je craignis de me refuser à le jouer ; il y avait du danger tandis qu'en louvoyant, je me mettais à l'abri de malen-

combre et je m'acquerrais la bienveillance d'un homme dont le pouvoir était grand ; je répondis donc qu'avec un caractère tel que celui du général Bonaparte, il ne fallait avancer que lentement, le laisser agir de lui-même et ne lui donner qu'une légère impulsion ; que du reste, je ne cesserais de lui conseiller de se rapprocher du directoire.

— Dites de certains directeurs, répondit Barras, car il y en a parmi nous qui ne me semble pas attachés à la chose publique.

— Je vous croyais tous d'accord.

— Non et par malheur ; l'amition déguisée sous des formes arcerbes et républicaines, travaille déjà sourdement à nous renverser ; on aimerait le rôle de dictateur à défaut du titre dont on s'accommoderait pourtant. »

Ces paroles me laissèrent comprendre que Barras était en rivalité cachée avec Carnot, et qu'avant peu la lutte renfermée dans l'enceinte du Luxembourg, éclaterait peut-être dans les rues de Paris ; je ne crus point Carnot plus coupable que l'autre ; je lui savais des qualités supérieures et je supposais qu'il ne pouvait s'entendre avec un collègue

dont les alentours étaient tellement discrédités. Barras me dit ensuite :

« Les espions ne nous manquent pas, nous en avons parmi les sommités de l'ancien et du nouveau régime, dans la canaille non moins que dans la bourgeoisie ; mais faut-il se confier à ces misérables ? On les paie, ils veulent gagner leur argent, et pour se faire valoir font souvent des contes qu'ils nous vendent pour vérités au poids de l'or ; je sais par eux, à point nommé, tout ce qui se fait ou ne se fait pas dans tel cercle aristocrate, dans tel comité royaliste ; mais quelle confiance établir en leurs rapports, aucune. Je voudrais trouver un homme d'honneur, sincerement ami de la république, qui vint de temps en temps, non me dénoncer des hommes, mais me montrer l'opinion véritable des cercles de Paris, qui, sans me désigner, une seule personne ou une maison, m'apprit avec franchise ce que la masse pense, ce qu'elle désire en un mot, qui m'avertit du bon et du mauvais effet de toutes les mesures de l'administration ; remarquez bien que ce service serait tout de loyauté ; c'est à vous

que je m'adresse pour l'obtenir; mais auparavant, permettez moi de vous faire une seule question? Êtes-vous pour la royauté ou pour la république? »

Pendant ce long propos dont j'appréciais l'importance et qui par le fait ne me déplaisait aucunement, j'avais eu le temps de me sonder moi-même et de préparer ma réponse; elle fut claire et précise. « Citoyen, dis-je, mon inclination me porterait à désirer le retour de la famille des Bourbons; mais ma raison m'interdit cette pensée; la plaie est encore trop fraîche pour essayer de ce moyen de guérison; je craindrais que la royauté revenue, ne nous replongeât dans des guerres civiles interminables; la république en France ne sera pas éternelle, mais plus elle aura duré, plus elle aura rendu difficile le retour des anciens préjugés. En assurant la victoire à nos armées, elle étendra nos frontières, elle élevera la France à la tête des autres nations; ce sont des avantages incontestables que nous lui devrons et qu'on ne saurait payer assez cher. La royauté au contraire reviendrait aujourd'hui appuyée sur les abus; les émigrés, les prêtres auraient trop de vengeances à

exercer; ils seraient en outre reconnaissans envers les étrangers et le leur prouveraient en abandonnant nos conquêtes et replaçant sous leur joug les nations affranchies. Dans cet état de cause et au jour où nous vivons je suis républicain par conviction et par amour de la patrie. »

Je vis que ma logique plaisait au directeur, il me le prouva en me serrant les mains dans les siennes.

« Jeune homme, me dit-il ensuite, je voudrais que nombre de gens âgés vous écoutassent; ils envisageraient, grâce à vous, la question sous son vrai point de vue. Oui certes, la France aujourd'hui aurait tout à perdre du rétablissement de la monarchie; ainsi nous voilà d'accord sur ce point; maintenant venons à l'autre, consentez-vous à venir souvent me donner le thermomètre de l'esprit public ?

— Oui, répliquai-je, mais rien que des généralités, car moi qui vois tant de monde de diverses opinions, je regarderais comme un crime de signaler les uns à vos récompenses et les autres à votre vindicte; je vous tairais également les projets insurrectionnels,

les conspirations même qui viendraient à ma connaissance, car à aucun prix je ne serai délateur; mais un bon citoyen doit placer au rang de ses devoirs d'éclairer le gouvernement sur ses vrais intérêts: je le ferai donc; tant pis pour vous si mes rapports ne vous plaisent point; dans ce cas, je serai Gil Blas, et vous sa grandeur l'archevêque de Grenade. »

Barras sourit, puis riposta :

« Vous pourrez me répéter des choses désagréables, elles ne m'offenseront point; tâchez seulement qu'elles soient exactes.

— Et vous, tâchez qu'elles vous paraissent telles, car l'amour-propre nous aveugle trop dans notre propre cause. Quant à moi, je mettrai dans mes rapports une probité sévère et même féroce.

— Pourvu que vous ne finissiez point par me flatter, comme font les autres. »

Nous nous séparâmes après ces dernières paroles.

CHAPITRE X.

Comment allaient les affaires. — La république mise au pillage. — La Révellière. — Anecdote sur son compte, rapportée par Bonaparte. — Rewbell jugé par ce dernier. — Jalousie entre Carnot et Barras. — Soirée au Luxembourg. — Le peintre Girodet. — Deux classes de l'Institut passées en revue. — Installation de l'Institut. — Delille refuse d'y siéger. — Ce que disent à ce sujet Rewbell et Barras.

La ville de Paris semblait avoir changé de face depuis la constitution nouvelle; toujours agitée jusque là par les meneurs des rues, par les provocateurs en sous-ordre qui la bouleversaient dans l'intérêt d'une faction, elle se reposait de tant de mouvemens en sens inverse. Le premier moment fut donc favorable à l'administration directoriale; on aimait l'apparence d'un pouvoir suprême concentré sur un petit nombre de têtes, et qui ne nécessitait plus des démarches à l'infini et des courses sans nombre auprès des membres de tant de comités. La police, si long-temps inerte et sans action utile, reprit de la vi-

gueur, veilla à la sûreté générale, au bon ordre, à la salubrité; elle fut soutenue par l'autorité, et ne recula plus devant la fantaisie d'un simple citoyen.

Chacun enfin comprit que pour être heureux il ne faut pas demeurer sous le commandement de la multitude; ce fut, au reste, le premier pas qui nous rapprocha de cette royauté dont chaque jour, jusque là, on s'éloignait davantage. La gaîté, jusqu'alors comprimée, reparut avec éclat; on put donner des bals, des fêtes, recevoir ses amis, sans craindre qu'une réunion joyeuse fût dénoncée, et qu'on la présentât sous l'apparence d'une conspiration active. Les femmes, qui n'avaient plus d'influence (leur règne était suspendu depuis 1789), recommencèrent à reparaître avec éclat, dépassèrent bientôt le directoire, le domptèrent et s'emparèrent de lui. Chaque directeur eut ses *amies*, ses favorites, ses maîtresses; le salon de Barras, entre autres, devint un vrai boudoir; chaque jour des créatures de bonne volonté, jeunes et jolies, grandes dames ou grisettes, y affluaient et en faisaient les honneurs, sans trop l'honorer.

Tout fournisseur, entrepreneur, agioteur,

envoyait là sa douce moitié, pourvu qu'elle eût une figure passable. Il devint d'ailleurs de règle, dès ce moment, de n'épouser que des filles dont les charmes pussent être utilisés; la beauté lui tenait lieu de dot; et, si la fidélité conjugale en souffrait, la fortune du ménage y trouvait à profiter : ce monde prétendait que la compensation était parfaite.

Je ne sais comment les admirateurs du directoire parviendront à dissimuler ces mœurs corrompues, ce débordement de vices et de dissolutions qui nous inonda. Jamais l'immoralité ne fut plus patente, plus audacieuse; jamais le pillage et la mauvaise conduite n'eurent plus de succès; tout s'achetait, parce qu'on trouvait des vendeurs pour tout. Il y avait des taux qui donnaient le droit d'affamer les armées, de les laisser sans vêtemens, de faire mourir de misère et sans secours les soldats dans les hôpitaux; de dilapider les deniers publics; nul ne se cachait de ce trafic odieux. On savait quelle *citoyenne* tenait bureau de recette au nom de tel fonctionnaire; on allait là marchander la friponnerie; tant pour voler jusqu'à tel point, tant pour arriver à tel autre. Puis venaient

les pots de vin pour l'entremetteur, pour la *bien-aimée*, pour la soubrette, pour les alentours; bref, l'or et l'argent, versés à pleines mains, étaient repris au centuple aux dépens de la république, qui demeurait exposée à l'avidité de ces harpies en tous genres.

Que j'ai vu d'intrigues infâmes se nouer et se dénouer sous mes yeux! L'avidité rendait tout licite; elle faisait rentrer par centaine les émigrés, et obligeait à fuir du royaume ceux dont la dépouille était bonne à prendre. Cela s'appelait faire des affaires et gouverner loyalement.

Chacun des directeurs était, à tort ou à raison, le point de mire de cette engeance dilapidatrice; on parvenait à eux à un titre quelconque. Le bossu La Révellière ne savait rien refuser aux fripons qui, abjurant en ses mains un catholicisme menteur ou un athéïsme de convention, se convertissaient, disaient-ils, au culte théophilanthropique. La Révellière, grand-prêtre de cette secte dont la religion était de n'en pratiquer aucune, se montrait rempli de tendresse pour ses disciples, les voyant avec jubilation assister, chaque décade ou di-

manche, au service prétendu divin que ce pauvre petit homme célébrait avec une momerie bien ridicule. Je me le représente encore, vêtu d'une aube blanche, ceint d'une écharpe bleue, présenter à l'*Auteur de la nature* une corbeille de bois doré, remplie de fleurs et de fruits achetés à la halle, et pas trop cher toutefois, attendu que la parcimonie du souverain pontife égalait sa ferveur.

Il y avait dans La Révellière une plaisante jalousie de métier envers le pape; il s'inquiétait beaucoup de ce que Pie VI pensait de lui, et, en qualité de chef de culte, il vouait au saint père la haine de Mathan pour Joad. Il tâchait, à tout prix, de se faire des prosélytes, de propager sa religion : c'était là le soin unique de sa vie; les intérêts nationaux ne venaient chez lui qu'en second rang; il s'en débarrassait sur ses collègues, qui ne demandaient pas mieux que de lui voir perdre le temps à jouer à la chapelle.

Certes, le général Bonaparte ne pouvait échapper à son ardeur de conversion; aussi l'obsédait-il de toutes manières. Voici ce que ce dernier raconte à ce sujet :

« Après mon retour de l'armée d'Italie, je me trouvai, dit-il, tout-à-coup, et sans que je pusse en deviner la cause, l'objet des soins, des attentions, des cajoleries du directeur La Réveillière. Un jour il m'offrit de dîner strictement en famille, et cela, prétendait-il, pour être plus ensemble. J'acceptai, et, en effet, nous ne fûmes que lui, sa femme, sa fille et moi; et tous les trois, par parenthèse, étaient des chefs-d'œuvre de laideur. Après le dessert les deux femmes se retirèrent, et la conversation devint sérieuse. La Réveillère s'étendit longuement sur les inconvéniens de notre religion, sur la nécessité néanmoins d'en avoir une, et vanta, avec de grands détails, celle qu'il prétendait instituer, la *théophilanthropie*. Je commençais à trouver la conversation longue et un peu lourde, quand, tout-à-coup, se frottant les mains, et avec un air malin, il me dit :

« De quel prix pourtant serait une acquisition comme la vôtre! de quelle utilité, de quel poids ne serait pas votre nom! et comme cela serait glorieux pour vous! Allons, qu'en pensez-vous? »

« J'étais loin de m'attendre à une proposition

pareille; toutefois je répondis avec humilité que je ne me sentais pas digne d'un et honneur, et puis que dans les routes obscures j'avais pour principe de suivre ceux qui m'avaient devancé, et qu'ainsi j'étais résolu de faire là-dessus comme mon père et ma mère.

« Une réplique aussi positive fit bien voir au grand-prêtre que je n'étais pas un néophyte facile à catéchiser; aussi, depuis ce moment, il cessa de me traiter avec tendresse, et je n'eus plus à me louer de lui.

«Quant à Rewbell, poursuivait Napoléon, qui le connaissait bien, et le jugeait néanmoins avec trop de ménagement peut-être, c'était un des meilleurs avocats de Colmar; il avait de l'esprit, de celui qui caractérise un bon praticien. Il influença presque toujours les délibérations. Il prenait facilement des préjugés, croyait peu à la vertu, et était d'un patriotisme assez exalté. C'est un problème que de savoir s'il s'est enrichi au directoire. Il était environné de fournisseurs, il est vrai; mais, par la tournure de son esprit, il serait possible qu'il se fût plu seulement dans la conversation de gens actifs et entreprenans, et qu'il eût joui de leurs flatteries sans leur faire payer les complaisances

qu'il avait pour eux. Il portait une haine particulière au système germanique. Il a montré de l'énergie dans les assemblées, soit avant, soit après sa magistrature. Il aimait à travailler et à agir; il a été membre de la constituante et de la convention : celle-ci le nomma commissaire à Mayence, où il montra peu de caractère et nul talent militaire; il contribua à la reddition de la place, qui pouvait encore se défendre. Il avait, comme tous les praticiens, un préjugé d'état contre les militaires. »

Le pauvre Letourneur ne pouvait guère faire mieux que ses collègues; il donnait sa voix quand on la lui demandait, sans jamais être d'aucun poids dans la balance. Carnot, ordinairement, l'entraînait avec lui. Carnot, déjà l'adversaire de Barras qui le jalousait, Carnot, dont l'inflexible probité ne s'accommodait guère de ce qui se passait autour de lui, voyait de mauvais œil cette influence féminine, cette perdition complète des mœurs, cette concussion flagrante qu'il accusait sans cesse sans arriver à la faire punir, car il naissait de toutes parts des soutiens à la friponnerie. Il ne s'en taisait point, et cette humeur farouche anima plus tard contre lui des collè-

gues qui le condamnèrent, non parce qu'il était coupable, mais parce qu'il montrait trop de vertu.

Il n'aimait ni madame de Staël, ni l'ancien évêque d'Autun, ni le général Bonaparte. Il disait, de la première, que c'était Ninon moins la beauté et avec l'ambition de plus; du second, qu'il avait du cardinal de Richelieu l'astuce, et pas le génie; du troisième, qu'il imiterait César. « Je le vois, disait-il, prêt à passer le Rubicon, pour peu qu'il le trouve guéable. » Quant à Barras, il prétendait qu'il possédait tous les vices du régent de Louis XV, sans en avoir une seule qualité. Toujours frondeur chagrin, toujours enfant enthousiaste de la république, il ne voyait qu'elle, ne vivait et ne travaillait que pour elle.

Tel était l'état de Paris à la fin de 1795 et au commencement de 1796. On s'amusait beaucoup, et on s'inquiétait peu des revers publics. Nos armées, loin de marcher à la victoire, étaient presque refoulées sur les frontières. L'attitude des ennemis devenait menaçante; et, dans l'intérieur, on continuait à conspirer contre le gouvernement et en faveur de la monarchie.

Je vins chez Barras le 2 janvier au soir; j'y trouvai le général Bonaparte, madame de Beauharnais, Girodet le peintre, jeune enthousiaste des arts, qui, récemment arrivé de Rome, brillait du feu sacré; homme de goût cependant plus que de génie, et plus habile dessinateur que compositeur sublime; embarrassé quand il fallait placer un grand nombre de figures sur une toile, mais hors de pairs lorsque ses groupes n'avaient à présenter que peu de personnages. Girodet, jeune alors et dévoré de l'amour de la gloire, aimait la république avec la passion d'un amant pour sa première maîtresse. Il faut le dire, tous à cette époque étaient ou patriotes ardens ou royalistes exagérés; la modération n'existait que dans certaines âmes faibles, le reste demeurait complètement exagéré. Ainsi, les artistes faisaient comme les autres. Oh! que je me rappelle avoir entendu avec transport le peintre Gérard, par exemple, prodiguer le feu de sa belle imagination à traîner moralement dans la boue les vices de la royauté, à nous animer contre les cours comme alors il était animé de patriotisme! C'était le plus chaud républicain de l'Europe; et je dois lui rendre cette

justice, dont il me saura gré, il était également celui dont les sentimens paraissaient le plus sincères.

Girodet, son émule, n'avait pas acquis encore la haute réputation à laquelle il parvint depuis; on espérait qu'elle serait néanmoins supérieure, et son *Endymion* promettait peut-être au-delà de ce qu'il a tenu. J'entrai dans le salon du directeur, au milieu d'une conversation animée. Il s'agissait du poète Delille, qui, naguère nommé membre de l'Institut au moment de la création de ce corps littéraire, venait de refuser l'honneur d'en faire partie. Pour mettre le lecteur au fait de ce trait de notre histoire littéraire, il faut que je reprenne la chose de plus haut.

Les académies françaises, des sciences, des inscription et de peinture, n'avaient pu échapper à la faux révolutionnaire, et toutes disparurent en même temps que la monarchie, et le reste des autres établissemens utiles. Les gens de lettres, les savans se plaignaient de ces décrets de Vandales, et en demandaient le rapport. Ils voulaient la reconstruction pure et simple de ce qui existait avant 1789; mais une pensée supérieure imagina de former un

tout homogène de ces diverses sociétés, de les réunir dans un seul corps, en les divisant néanmoins pour leur travail particulier et spécial. Ceci était bien, et de là naquit l'Institut divisé en quatre classes : celles des sciences, de la langue française, de l'histoire, et des beaux-arts.

Le 7 décembre 1795, le ministre de l'intérieur convoqua au palais du Louvre, dans la salle de l'ancienne académie des sciences, celle qui, dans le Musée actuel, est décorée par la belle tribune supportée par des caryatides, ouvrage de Jean Gougeon, le tiers des membres de l'Institut, nommés par le gouvernement, et qui devaient à leur tour compléter, par la voie du scrutin, le reste du nombre fixé. Ils étaient réunis lorsqu'on leur annonça le ministre de l'intérieur. Ils furent le recevoir, et lui offrirent la présidence provisoire; mais lui, la refusant, demanda qu'elle appartînt au membre le plus âgé de l'assemblée. Ce fut le célèbre naturaliste d'Aubenton. Le ministre se plaça modestement à sa gauche, et lut le discours d'ouverture qu'il avait préparé : c'était l'historique de ce qui venait d'être fait, et des instructions sur la manière dont les qua-

rante-huit élus procéderaient pour former le complément des quatre classes.

M. d'Aubenton répondit de son mieux quelques phrases improvisées. Le reste de la séance fut rempli par des lectures appropriées au motif de la séance, et que firent l'astronome Lalande et le littérateur Delille de Salles ; puis après, et l'Institut dûment installé, chacun se retira dans les salles particulières, où l'on procéda aux fonctions que l'on avait à remplir. Je ne m'occuperai pas de faire connaître les noms des hommes de mérite qui furent élus d'abord dans la première classe ; je me contenterai de rappeler le nom de ceux qui, dans les deux autres, durent tenir la place de l'Académie française. On vit là Volney, auteur d'un voyage en Égypte et des *Ruines*, ouvrage de métaphysique et de politique, plus vanté alors que lu maintenant ; Garat, prosateur gonflé, obscur et peu amusant ; Ginguené, aussi chaud républicain que littérateur habile, un peu déclamateur, mais chaud et profond tour à tour, ambassadeur peu diplomate, et professeur de littérature, érudit ; de Leyre, dont le nom, oublié par moi, l'est sans doute par beaucoup d'autres, car je ne le retrouve nulle

part; Le Breton, métaphysicien de mérite sans doute, mais dont pareillement on ne se souvient plus; Cabanis, médecin, homme du monde, athée à ce qu'il disait, et tout au plus déiste, très-vanté par ses amis, et qui commence à être dans ses œuvres en arrière de la science; Bernardin de Saint-Pierre, le plus éloquent parmi ses contemporains, et ayant la prétention d'être le plus profond, ce qui lui était contesté généralement; lui si désintéressé dans ses écrits, et qui trouvait le moyen de demander à tous et d'obtenir de beaucoup; Mercier le dramaturge, père de ce qu'on commence à appeler le romantique, homme de génie rempli d'idées neuves, de pensées fortes, qui soutenait par amusement des paradoxes, et qui vivait sur une réputation plus européenne que française.

Grégoire, pieux et républicain, fanatique de liberté et de christianisme, l'homme de l'Évangile au milieu des démagogues dont son exaltation lui fit trop souvent emprunter le langage; La Révellière Lepaux, reçu là à titre de directeur et de pontife de la secte, l'un des grands seigneurs successifs du nouveau régime; Lakanul, révolutionnaire savant, et qui

avait eu le tort d'introduire du jacobinisme dans la science; Naigeon, garçon philosophe, chargé de ridicules et qui, non lassé de se faire siffler, y ajoutait encore en se déclarant athée comme on se déclarerait maçon ou apprenti fripier.

Daunou, aux idées fortes, justes et arrêtées, type du véritable citoyen, et qui est encore le modèle de ceux qui veulent servir la patrie; Cambacérès, dont on connaît la capacité supérieure, et littérateur amateur; Merlin de Douai, ministre de la police, profond jurisconsulte, mais point poète et mauvais orateur; Pastoret, jurisconsulte comme lui, mais avec plus d'éloquence et de grâce; Garran Coulon, bien mort de toutes façons, à ce que je crois, ainsi que le citoyen Baudin des Ardennes; Sieyès, qui réellement par sa capacité méritait sa place; Creusé Latouche, dont on ne dit plus rien, non moins que s'il était son homonyme Creusé de Lessert, enterré tout vivant dans sa préfecture de Montpellier; Dupont de Nemours, spirituel idéologue; Lamie, dont on se demande ce qu'il fait là; Rœderer, méchant écrivain, pamphlétaire commun, et qui trahit si indignement au 10 août le roi de France;

Taleyrand Périgord, qui a trahi en grand, et qui représentait la diplomatie à l'Institut; Levesque, bon historien; Delille de Salles, tout occupé à se faire quelque chose; Dacier, porteur d'un nom illustre dans la littérature, et qu'il ne compromet pas; Anquetil, connu par une histoire de France prise mot à mot dans Velly, et par d'autres ouvrages de ce genre, qui ne lui appartiennent guère non plus; Buache, Mentelle, Reinhard, Fleurieu, Bougainville et Gosselin, géographes et voyageurs, tous gens de mérite, et très-convenablement placés dans une société savante.

La troisième classe, celle de littérature et beaux-arts, était composée de l'abbé Sicard, l'un des bienfaiteurs de l'humanité, et auquel on doit le plus de reconnaissance; Andrieux, poète élégant et facile, dont le noble caractère est à la hauteur des talens; Villar, ex-oratorien, évêque constitutionnel et homme de mérite; Louvet, auteur de Faublas; les grammairiens Domergue et de Wailly; Dussaulx, traducteur de Juvénal, qui joignait à de vrais talens une haute indépendance; Bitaubé, traducteur d'Homère, auteur gracieux et facile du poème en prose de *Joseph*, Du-

theil, Langlès étaient les savans avec Selis qui devait l'être; Chénier, Lebrun, Ducis, Colin d'Harleville, Fontanes et Delille, qui avait refusé. On voyait là encore, pour la partie des antiquités et des monumens, Mongès, Dupuy, Leblond, Leroi, Ameilhon et Camus. Les peintres étaient Vien, qui, le premier, essaya, quoique péniblement, de régénérer l'école française; David, qui, plus heureux que lui, en fut le vrai restaurateur ; les peintres de fleurs Van Spandonck, Vincent Regnault et Launay, tous gens de mérite et bien à leur place. A la tête des beaux-arts, les sculpteurs Pujon, Houdon, Moitte, Roland, Julien et Degoix; les architectes Gondouin, de Wailly, Boulée, Peyre, Raymond et Duffourmy.

La musique était représentée à cette époque par trois grands compositeurs, Grétry, Méhul et Gossec; trois comédiens fermaient le tableau, Molé, Grandmesnil et Monvel.

Certes, il n'y avait là que des talens supérieurs, mais toutes ces réputations n'étaient pas bien pures; il s'en trouvait dans le nombre dont il était peu glorieux de se rapprocher. Delille ne voulut donc pas siéger avec

eux. Il adorait d'un culte d'idolâtrie la royale maison de France ; il déplorait sa chute, et ne s'accoutumait pas encore à pactiser même indirectement avec ses assassins. En conséquence, prétextant de son éloignement de Paris (il était en Franche-Comté, et peut-être déjà même en Suisse), il éluda l'honneur qu'on lui faisait, et persista dans sa résolution, quoi qu'on pût faire pour l'ébranler.

Ce poète aimable était déjà une sorte de puissance littéraire; aussi son refus déplut-il singulièrement au directoire, qui, ne pouvant le gagner, se mit en mesure de le persécuter. On lâcha après lui la tourbe de cette littérature vile que tous les gouvernemens traînent après eux, qui, lâchement adulatrice d'une autorité souvent corrompue, ne rougit pas de poursuivre avec bassesse l'homme indépendant qui se refuse à ramper et à flatter comme eux.

Cette canaille ameutée vomit contre Delille et contre sa femme toutes les sottises qu'ils purent imaginer. Vaine fureur : le chantre des *Jardins* leur répondit par de nouveaux chefs-d'œuvre, et augmenta sa gloire, tandis que ceux-ci s'enfonçaient plus avant dans le

bourbier, où barbottent leurs successeurs aujourd'hui.

Un membre du directoire, Rewbell, osa proposer de placer Delille sur la liste des émigrés. Barras lui répondit :

« Ce serait par trop nous inscrire sur celle de la tyrannie. Tâchons de le faire oublier; mais ne l'immortalisons point par une persécution apparente. »

Rewbell, peu convaincu, allait disant partout : « Nous avons jeté à bas la tête d'un roi, vaincu tous les souverains de l'Europe, détruit la vieille religion, régénéré la France, et un cuistre, un abbé poète, nous faire bouquer! Si mon avis était suivi, on l'enverrait rimer à Bicêtre. »

Et les fournisseurs d'applaudir, et de déclarer que la patrie ne serait point heureuse tant qu'elle renfermerait des poètes indépendans et des journaux qui attaqueraient les concussionnaires.

CHAPITRE XI.

Soirée chez madame d'Esparbès. — Des espions de qualité. — Départ de Madame Royale. — Projets de Robespierre. — Comité secret, connu pour la première fois. — Sa composition. — Il décide du sort des Bourbons demeurés en France. — Doutes sur l'époque de la mort de Louis XVII. — Révélation de Cambacérès à ce sujet. — On décide de rendre Madame Royale à ses parens. — L'Autriche hésite à la réclamer. — Propos du baron de Thugut. — Elle part. — Affaire du comte Carletti. — Sa lettre au ministre de l'intérieur. — Réponse de celui-ci. — Arrêté du directoire qui chasse l'ambassadeur. — Désespoir du comte Carletti. — Ses propos.

Je revins chez madame d'Esparbès vers le commencement du mois de décembre, et peut-être, autant que je m'en ressouviens, quelques jours avant ceux dont l'histoire a fourni la matière des derniers chapitres. Cette fois la marquise était presque seule, car je ne trouvai avec elle que le seul Richer Serisy; on l'avait fait cacher à mon entrée, il se hâta de reparaître dès qu'il eut reconnu ma voix. La marquise, un peu souffrante, reposait sur un canapé auprès du feu. Elle avait, depuis

trois semaines à peu près, interrompu ses communications avec l'extérieur, reçu ses plus intimes, songé à elle plus qu'aux autres; aussi me parut-elle fort en arrière du cours des événemens.

Le journaliste ne les avait lus aussi qu'en gros. Il se méfiait de presque tous ceux qu'il voyait, redoutant leurs indiscrétions ou leur traité secret avec le gouvernement; si bien que l'un et l'autre me demandèrent avec avidité de les instruire de ce qu'ils n'apprenaient qu'à demi.

SERISY. Il sait tout, madame (dit-il en parlant de moi), et sa mémoire est excellente.

LA MARQUISE. Oui, il est en position de contenter des curiosités affamées; mais aussi il a un pied dans chacun des camps ennemis.

SERISY. Avec cette particularité, madame, qu'il n'en fait le voyage que de jour et devant chacun, qu'il écoute et ne répète rien. Il y a tant des nôtres qui font le contraire!

LA MARQUISE. C'est qu'en vérité vous croyez ces horreurs, et que vous vous les mettez dans la tête. A vous entendre, il y aurait des espions parmi les royalistes; et naguère en-

core vous me désignâtes à ce titre un homme de la plus haute qualité. Ce n'est pas bien à vous, monsieur l'homme de lettres.

SERISY. Eh! madame, ai-je tort de dire vrai? Votre homme de la plus haute qualité est un misérable. Ancien mouchard sous la police royale, il a continué le même rôle sous celle de la convention. Je vous citerai encore madame de Mon....., qui fait de l'observation d'amateur jusque chez son père, et qui va, de la messe entendue avec nous tout au fond d'une cave, rapporter ce qu'elle y a vu dans le boudoir de Barras.

LA MARQUISE. Une femme si bien née !

SERISY. Bien née soit, mais mal élevée, et qui certainement ne finira pas mieux. Vous recevez aussi un monsieur Lo....., gourmand et parasite de profession, qui ne perd ni un morceau, ni une parole; dont l'oreille est aux aguets, tandis que la mâchoire est en exercice. Plus royaliste d'ailleurs que le roi, et dont à ce titre je me méfie avec raison. Cependant laissons ce triste sujet, vous êtes bien et dûment prévenue; écoutons ce que monsieur nous dira.

MOI. Quel sujet voulez-vous que je traite ?

Serisy. Celui dont on parle encore, bien qu'il soit déjà vieux de quelques jours; le départ de Madame Royale, dont, certes, vous devez savoir les détails.

Moi. Ainsi que certaines particularités secrètes qui l'ont précédé, et que vous ignoriez sans doute.

La Marquise. Faites du moins comme si nous ne les savions pas.

Je m'amusai intérieurement des prétentions de la dame, qui, par le fait, ignorait tout; car le comité royaliste auquel elle était liée par le nœud de l'opinion ne savait lui-même que les particularités qui couraient les rues. Je rapprochai mon fauteuil du canapé; Richer Serisy se plaça en face de moi, de l'autre côté de la chambre, et je leur dis: « Robespierre, la chose est prouvée aujourd'hui, eut un moment l'horrible pensée d'unir sa main à celle d'une auguste victime. Les Anglais, qui en politique ne reculent devant aucune combinaison infernale, la lui inculquèrent les premiers. Leur agent à Paris, un nommé Vaughan conduisait cette intrigue infâme, qui eût amené la fille de la victime dans le lit du régicide. La chute du monstre qui, l'an passé

encore, pesait sur nous, dénoua cette trame, et il y eut en France un crime de moins.

Barrère, instruit de tout, souleva un coin du voile à la tribune nationale, n'osant néanmoins indiquer qu'imparfaitement ce projet de mariage, dans la frayeur qu'en l'apprenant à tous il ne donnât à plusieurs le désir de le conclure à leur grand avantage. Cependant la nouvelle en circula. Les conventionnels craignirent qu'un autre Cromwell, succédant à Robespierre, ne se servît de ce moyen pour fonder sa tyrannie. Ils nommèrent donc une commission secrète, composée de onze membres, dont faisaient partie Boissy d'Anglas, Billaud-Varennes, non encore en disgrâce parmi ses collègues; Barrère luimême, Cambacérès, Carnot, Barras, Depère, Lanjuinais, Lecouteux-Canteleux, Estadens, Maragon et P....., qu'on y adjoignit après l'élimination de Billaud-Varennes.

Cette commission eut la charge de faire un rapport sur la famille des Bourbons en général, sur la position réciproque, sur ce qu'il convenait de faire à son égard, soit vis-à-vis de ceux de ses membres en émigration et de ceux détenus sur le territoire de la répu-

blique. Il y avait alors dans l'intérieur du royaume S. M. Louis XVII, Madame Royale sa sœur, madame la duchesse d'Orléans, leurs altesses sérénissimes les ducs de Montpensier, de Beaujolais, le prince de Conti et madame la duchesse de Bourbon : les quatre derniers en prison à Marseille; madame d'Orléans à Paris, rue de Charonne, dans la maison de santé du sieur Belhomme, et l'auguste frère et l'auguste sœur dans le Temple.

Ces débats furent violens; on traitait en même temps avec la Vendée, qui, à demi victorieuse, et, certes, loin encore d'être vaincue, insistait pour que le jeune roi lui fût rendu. Certains membres du comité opinaient pour qu'on donnât cette satisfaction aux provinces soulevées; mais un ordre des comités de salut public et de sûreté générale vint défendre à la commission des onze de se mêler désormais de ce qui touchait l'enfant-roi. *Il ne sortira pas du Temple*, furent les paroles sinistres que prononça Merlin de Douai, chargé de transmettre la volonté des comités de gouvernement. C'était sans doute l'arrêt de sa mort, qui eut lieu quelque temps après.

Mourut-il ce roi qui n'a régné que dans

les fers ? Un procès-verbal l'annonce imparfaitement, et j'y remarque avec surprise les mots consignés par les gens de l'art, dont l'un avait soigné Louis XVII dans sa dernière maladie : *On nous a représenté un cadavre qu'on nous a dit être celui.....* Il paraît étrange que ces messieurs, notamment Dussaut, n'aient pas affirmé l'identité de ces restes glacés avec le prince traité si cruellement. »

Richer Serisy, *en interrompant.* Il y a beaucoup à dire sur ce point ; il en est un que je puis vous assurer. J'ai assisté, il y a peu de temps, à une fouille nocturne faite au cimetière de Sainte-Élisabeth, et entreprise dans le but d'arracher à cette terre obscure un cadavre sacré ; on n'a rien trouvé dans la fosse, pas même les débris de ce corps *qu'on avait dit être celui.....* »

La marquise d'Esparbès poussa une exclamation de joie et d'horreur ; je l'imitai ; et nombre d'années après, causant avec Cambacérès de ce fait que je lui rapportai, il me dit :

« Mon opinion est que le fils de Louis XVI n'est pas mort au Temple, mais ailleurs, et dans un autre temps.

— Mais, répondis-je, sur quoi fondez-vous cette opinion?

— Sur ce que je sais, me répliqua-t-il froidement, et sur ce que je ne dirai point.

— Pourquoi? les temps ont changé.

— Non pas au moins les hommes. » Cambacérès termina là sa demi-révélation; il fut inébranlable à mes instances. Je fus donc peu étonné lorsque le chirurgien Pelletant me raconta à son tour qu'ayant voulu faire, après 1814, l'hommage à la famille royale du cœur de Louis XVII, qu'il avait extrait du corps en en faisant l'ouverture, et soigneusement conservé dans de l'esprit de vin, elle avait refusé ce cadeau cher et douloureux, avec une persistance singulière dont elle ne se départit pas. Qu'est donc devenu ce prince? A quelle époque, en quel lieu sera-t-il mort? Ah! c'est bien là le cas de répéter le beau vers de Delille, fait exprès pour lui :

La terre vit sa fin, la tombe sait le reste.

Je cesse ma digression, et rentre dans le salon de la marquise d'Esparbès, à la Place-Royale. Nous devisâmes sur cette mystérieuse obscurité qui environnait les derniers instans de cette royale victime. Nous écoutâmes le ré-

cit pittoresque que Richer Serisy nous fit de cette recherche vaine de ses reliques disparues. L'avocat Bellart était du nombre, ainsi, je crois, que son confrère Chauveau-Lagarde et Desèze; il y avait aussi le marquis de Clermont, deux Vendéens, députés de Charrette, qui prétendait qu'on l'avait trompé, et je ne sais plus qui encore. Cela raconté, je revins à ce que j'avais, moi aussi, à apprendre.

« La commission des onze décida que les princes d'Orléans ne seraient rendus à la liberté que lorsque leur frère aîné aurait consenti à quitter l'Europe pour aller s'établir en Amérique : ceci paraissait un exil rigoureux; et, au fond, la majorité de la comission n'insista que dans le vif désir de sauver ces jeunes gens du sort affreux que des monstres leur préparaient, s'ils demeuraient auprès d'eux, de manière à leur causer de vives inquiétudes. Le prince de Conti, n'inspirant aucune crainte, soit par son âge, soit par ses habitudes, dut obtenir la permission de résider en France, où on ne vit aucun inconvénient à le laisser mourir en paix; pareille résolution fut prise envers madame d'Orléans et sa belle-sœur, la duchesse de Bourbon.

Quant à Madame Royale, chacun des membres du comité, à part le petit nombre de scélérats qu'on leur avait enjoint, reconnut l'impossibilité de la garder en otage, sans exposer la vie de la princesse ou tout au moins sa tranquillité; il devenait certain que, tant qu'elle resterait parmi nous, elle serait le point de mire de tous les ambitieux, et qu'il y aurait danger pour son honneur ou pour la république. Le comité décida donc qu'elle serait envoyée hors du territoire; ce principe arrêté, il semblait qu'il ne s'agissait plus que de l'exécution.

Ici de nouvelles difficultés se présentèrent: la convention nationale hésitait à se dessaisir d'un otage de cette importance. Elle prévoyait que la fille de Louis XVI, en se mariant avec un prince étranger ou avec le duc d'Angoulême, son cousin, procurerait à son mari une influence dangereuse à la chose publique. En conséquence, elle inclinait à la conserver dans l'intérieur du royaume, en lui procurant seulement un peu plus de liberté. La chose était ainsi, et peut-être allait-elle être résolue dans un sens funeste à la princesse, lorsque ceux des membres du comité, que son sort touchait

particulièrement, Boissy d'Anglas, Lanjuinais, Cambacérès et P....., s'adressèrent, sous main, au comité royaliste, lui firent connaître l'état de la question, et lui conseillèrent de faire faire une démarche par l'Autriche, qui, quoique en guerre avec nous, a néanmoins des rapports avec la république, pour le cartel des prisonniers.

Il y avait dans les cachots de cette puissance les conventionnels arrêtés par Dumourier, lorsqu'il passa aux ennemis; la convention avait toujours vainement essayé d'obtenir leur mise en liberté, et paraissait décidée à faire les plus grands sacrifices à cet effet. En conséquence, le comte de Saint-Priest, ministre de *Monsieur* (Louis XVIII), demanda une audience à l'empereur, et lui communiqua la position dans laquelle se trouvait Madame Royale, et que l'Autriche seule, par son intervention, pouvait sauver cette princesse. L'empereur témoigna un vif intérêt pour sa nièce, promit de tout faire pour l'arracher aux bourreaux de sa famille; mais son conseil ne partagea nullement son désir. Le cabinet de Vienne ne prenait aucun intérêt au sort de la petite-fille de Marie-Thérèse. Le

baron de Thugut, un des ministres principaux, allait disant sans honte, à qui voulait l'entendre : « Mais quel avantage retirerons-nous de la mise en liberté de Madame? A quoi nous servira-t-elle ici? » Quelqu'un de bien intentionné lui souffla dans l'oreille qu'on la marierait avec le prince Charles, et que par ce moyen il serait possible, à la paix, de rentrer dans la possession de l'Alsace, de la Franche-Comté, de la Bourgogne, de la Navarre, du Béarn, et peut-être même de la Bretagne, qui pouvaient bien devenir le partage du mari de la princesse, attendu qu'on les disait fiefs, non soumis à la loi salique, qui, elle-même, d'ailleurs, était contestée par plusieurs.

Ceci fit ouvrir les yeux au cabinet de Vienne, et des négociations à ce sujet furent ouvertes. La commission des onze, chargée de les suivre toujours en secret, comme l'était son existence même, se hâta de les mener à une heureuse fin, d'autant plus que la convention touchait aussi au terme de son existence, et qu'avec elle les onze perdaient leur mandat. Les Autrichiens, sortant tout-à-coup de leur indolence, répondirent promptement, consentirent à rendre les conventionnels pri-

sonniers; et, lors du 13 vendémiaire, l'échange était près d'avoir lieu; les événemens de cette journée le retardèrent quelque peu. Le jour fatal de la convention arriva à la suite, et la commission des onze se trouva dissoute naturellement.

Cependant plusieurs de ses membres, à part ceux que je vous ai cités plus haut, se réunirent à ceux-ci pour presser Carnot et Barras, qui, avec eux, en avaient fait partie, de permettre à la princesse d'aller rejoindre sa famille. Ces messieurs, je dois l'avouer, ne firent aucune difficulté; les trois autres directeurs ont pensé comme eux, et la négociation suspendue a été reprise et décidée formellement. Dès lors, les précautions extraordinaires dont avait été environnée cette personne si malheureuse ont cessé; on a permis à madame de Tourzel, sa gouvernante, de se rapprocher d'elle; la marquise de Soucy, jadis sa sous-gouvernante, était revenue déjà reprendre son service. On a fourni à Madame Royale un trousseau convenable, et dans la nuit du 18 au 19 de ce mois de décembre, elle est partie avec madame de Soucy, n'ayant dans sa voiture, pour toute

compagnie, qu'un officier du gouvernement et un gardien, je ne sais à quel titre. Elle a pris la route de Prusse, où elle doit arriver sans s'arrêter nulle part. »

La Marquise. Dieu la sauve, et nous la rende bientôt, heureuse, triomphante et vengée!

Moi. Heureuse suffira, madame; ne formez pas des vœux contre la France! »

La marquise, à mon propos, se mit en colère; je la laissai dire. Elle décima le royaume, versa des flots de sang, exila je ne sais combien de gens modérés, je crois qu'elle me mit du nombre; je ne m'y opposai pas; son pouvoir, par bonheur, était imaginaire. Je compris seulement avec quelle exagération on nous poursuivrait, nous, amateurs et soutiens des idées nouvelles; aussi je me fis la promesse d'aider de tout mon pouvoir au maintien de la république, ou de tout ordre de choses qui imposerait un frein aux folies que les royalistes exagérés se promettaient de faire, si jamais la fortune les ramenait victorieux parmi nous.

Pour apaiser madame d'Esparbès, je lui parlai de l'affaire du comte Carletti, ambassa-

deur du grand-duc de Toscane auprès du directoire; elle est aujourd'hui à peu près oubliée; on ne me grondera pas de la remémorer au lecteur. Ce diplomate, homme de peu de cervelle et fort imbu des principes nouveaux, passait à Florence pour révolutionnaire, et avait été traité publiquement de jacobin par lord Windham. Un duel s'en suivit; la rumeur en retentit dans toute l'Europe. Le comte Carletti devint un personnage intéressant auprès des meneurs français; et lorsqu'en 1795, au commencement de l'année, le grand-duc de Toscane crut de sa politique de traiter avec nous, il pensa ne pouvoir envoyer un meilleur négociateur, et plus agréable à notre gouvernement, que le jacobin italien.

Le comte Carletti arriva donc. Il fut accueilli à ravir; le voilà bras dessus bras dessous avec tout le monde, et digne pendant du baron de Staël; je ne sais même si ce dernier ne le jalousa pas un peu. Son rôle était agréable; on le cajolait, le complimentait journellement; les privautés étaient pour lui chose ordinaire; enfin on le traita si bien, que ses amis de Florence lui mandèrent que le grand-duc s'inquiétait de cette familiarité, et que

l'Autriche trouvait qu'elle était plus qu'indécente. Le rusé diplomate s'imagina que pour contrebalancer le mauvais effet produit par sa conduite et par ses amitiés républicaines, il fallait se signaler à la faveur d'un acte qu'il regarda comme sans importance. Instruit des dispositions du départ de Madame Royale, il écrivit étourdiment en ces termes au ministre de l'intérieur :

27 novembre 1795.

« Pardon, citoyen ministre, si je vous écris « confidentiellement ces deux lignes. Dans l'in« stant (une heure et demie après midi), on « vient de me dire que la fille de Louis XVI va « partir; je ne vous demande pas votre secret, « je vous répète franchement le mien. Comme « seul ministre étranger en France, qui re« présente un parent de la fille susdite de « Louis XVI, je crois que si je ne cherchais « pas par des voies directes à faire une visite « de compliment à la prisonnière illustre, en « présence de tous ceux qu'on jugerait à pro« pos, je m'exposerais à des reproches et à des « tracasseries, d'autant plus qu'on pourrait « supposer que mes opinions politiques m'ont

« suggéré de me dispenser de cet acte de de-
« voir. Au reste, quelle que soit votre déter-
« mination, ou celle du gouvervement fran-
« çais, sur l'entretien que j'ai eu avec vous
« sur cet objet, je la respecterai sans mur-
« mure, et je me permettrai seulement de
« faire connaître, à qui il appartiendra, que je
« n'ai pas manqué d'insister, sans pourtant
« présenter aucune demande officielle.

« Recevez, citoyen ministre, l'assurance de
« ma parfaite considération.

« *Signé* CARLETTI. »

Il y avait dans cette note une foule d'inconvenances que l'on reconnaîtra au premier coup d'œil. La principale, sans doute, était la sorte de bassesse avec laquelle on s'exprimait. Ce langage rampant convenait-il au ministre d'un souverain? et puis était-il plus digne de paraître craindre que, s'il ne se montrait respectueux envers la fille du roi, on n'en accusât ses principes révolutionnaires? Quoi qu'il en soit, et malgré les précautions serviles du comte Carletti, une foudre imprévue ne tomba pas moins sur sa tête; le premier éveil

lui en fut donné par la réponse sèche et concise, qui disait :

« Je n'ai pas entendu parler, monsieur, de « la nouvelle dont vous me parlez dans votre « billet, en date de ce jour; je ne crois pas « même que l'objet en soit autant rapproché « qu'on a pu vous le dire. Je soumettrai au « directoire exécutif votre demande particu« lière, et je serai très-empressé de vous faire « connaître sa décision. »

Elle ne se fit pas attendre. J'ai dit que dans le directoire il existait des rivalités; elles amenaient une exagération de républicanisme dont on se parait afin de combattre avec avantage; de telle sorte que, dans la crainte d'être dépassé par un rival en patriotisme apparent, on allait toujours au-delà des bornes de la modération. Les directeurs, au moins en majorité, étaient d'ailleurs régicides. Il leur parut insolent qu'on osât montrer des égards à la fille de leur victime, et commencer à l'égard d'elle cette série d'hommages et de respect dont le bruit les inquiéterait. En conséquence, et charmés d'ailleurs de jouer le rôle du sénat romain, surtout envers une puissance secondaire et d'aucun poids dans la

balance politique, ils traitèrent brutalement l'ambassadeur de Toscane, par un arrêté pris tout aussitôt.

« Le directoire exécutif, après avoir pris « connaissance d'une note de M. Carletti, mi-« nistre du grand-duc de Toscane près la ré-« publique française, adressée au ministre de « l'intérieur, en date du 29 novembre 1795, « vieux style, répondant au 8 frimaire présent « mois, par laquelle M. Carletti demande à « rendre ses devoirs à la fille de Louis XVI « avant son départ,

« Arrête qu'à compter de ce jour, toute com-« munication officielle cessera entre M. Car-« letti et le gouvernement français, et néan-« moins que le ministre des relations exté-« rieures continuera de communiquer avec la « légation de Toscane, par l'organe du pre-« mier secrétaire de légation, qui sera consi-« déré comme chargé d'affaires pour tous les « objets qui peuvent intéresser les deux na-« tions.

« Arrête, en outre, que copie de la note de « M. Carletti, et de la réponse du ministre de « l'intérieur, sera communiquée officiellement « par le ministre de la république française

« au grand-duc de Toscane, en l'assurant, « toutefois, que la démarche du gouverne- « ment français est personnelle à M. Carletti; « que le directoire espère qu'elle n'altérera en « rien la bonne union et l'intelligence qui rè- « gne entre les deux gouvernemens; que de « son côté, le directoire maintiendra religieu- « sement le traité d'alliance et d'amitié qui « existe entre la république française et son « altesse royale; et qu'enfin il verra avec plaisir « que son altesse lui envoie un autre ministre « que M. Carletti, pour continuer et resserrer « les nœuds de cette alliance.

« Le présent arrêté sera notifié sans délai « au comte Carletti, à l'effet par lui de se re- « tirer aussi sans délai du territoire de la ré- « publique, etc. »

Ces formes dures et acerbes, cette mesure qui ne l'était pas moins, confondirent le gentilhomme italien, qui s'avisait de faire du jacobinisme en amateur. Le corps diplomatique fut confondu de ce coup de souverain inusité jusque là. Un de mes amis, qui voyait beaucoup de ses membres, me peignit leur stupéfaction et leur colère. Ils ne revenaient pas de ce qu'ils qualifiaient en grand secret d'au-

dacieuse entreprise. Carletti en demeura atterré. Il partit précipitamment, la rage dans l'âme, disant à madame de Mon...., dont il ne se défiait pas, et qui, pour le consoler, était venue le voir :

« Je suis puni par où j'ai péché ; l'ingratitude des républicains vaut celle des rois ; j'avais tout fait pour eux, voilà ma récompense. Alfieri a eu bien raison de les haïr après les avoir tant aimés. Malheur au noble qui cesse de l'être ! il doit suivre les opinions de sa caste, ou tomber sans honneur. »

Il se pourrait que le comte Carletti eût raison.

Le grand-duc ne se plaignit pas de l'affront fait à son ambassadeur : il était le plus faible.

CHAPITRE XII.

Talleyrand entre en scène. — Ce que Rewbell pense sur son compte. — Il agit en faveur de Bonaparte. — Il l'engage à épouser la vicomtesse de Beauharnais. — Intrigues pour faire donner à Bonaparte le commandement en chef de l'armée d'Italie. — Sa conversation avec Carnot à ce sujet. — Concurrens de Bonaparte. — Bernadotte. — Marceau. — Championnet. — Le général Scherer. — Des avantages de la position de Napoléon. — Il est nommé. — Ce qu'il me dit de lui-même. — Des causes de la faveur dont Talleyrand jouit toujours auprès de Bonaparte. — Révélation à ce sujet.

Le citoyen Talleyrand Périgord avait mis à peine le pied en France, que déjà il figurait parmi les personnages les plus influens. Barras aimait en lui l'homme de bonne compagnie et de haut rang; il retrouvait, dans sa société, ces manières gracieuses, cette urbanité que ses collègues ne lui offraient pas. La Réveillère chérissait le prêtre défroqué; il lui semblait une conquête toute trouvée pour le culte théophilanthropique; Rewbell admirait le diplomate consommé; Letourneur ne s'en occupait guère; Carnot seul ne pouvait le souffrir.

« Il amène avec lui, disait-il à Chénier, tous les vices de l'ancien régime, sans qu'il ait pu prendre une des vertus du nouveau. Il n'a aucun principe arrêté, il en change comme de linge; il les prend selon le vent du jour. Philosophe, lorsque la philosophie était de mode; républicain maintenant, parce qu'il faut l'être aujourd'hui pour devenir quelque chose; demain il proclamera la tyrannie, si elle lui apporte du profit. Je n'en veux à aucun prix; et tant que je serai au timon des affaires il ne sera rien.

Carnot agit dans le sens de ses paroles, et, à la première ouverture que fit Barras en faveur de Talleyrand, il s'opposa avec une telle vivacité à ce qu'on lui donnât part aux affaires, que ses collègues, déconcertés par cette résistance vigoureuse, craignirent de se compromettre en la prolongeant. Je sus bientôt ce qui avait eu lieu dans le conseil, par Barras qui, dans nos soirées du Luxembourg, ne gardait pas toujours, comme il l'aurait dû, le secret de l'état. J'ai dit qu'il était commère, je le prouverais au besoin. Il avait besoin de parler, de narrer la petite anecdote, de rire,

de se distraire, et pour y parvenir il ne ménageait rien.

Je sus aussi que Talleyrand, piqué d'un retard qu'il croyait provoqué par une influence secrète, supérieure à celle de Carnot, se promettait de ne pas se laisser vaincre, et de démêler avantageusement la fusée, pour son compte. Il chercha d'abord à se procurer des appuis de tous les côtés. Il avait le coup-d'œil trop bon pour tarder à reconnaître une portion du génie éminent du général Bonaparte; il le rencontrait souvent chez la vicomtesse de Beauharnais, et il vit bientôt aussi la passion que lui inspirait cette dame. Il se mit en tête de manigancer un mariage utile à ses intérêts, qui plaisait d'ailleurs à Barras. En conséquence, il circonvint le jeune général, et lui conseilla de conclure avec sa belle amie.

Bonaparte était amoureux; des considérations éminentes le retenaient; pourtant sa sévérité naturelle souffrait du laisser-aller de la vicomtesse qui, légère, étourdie, irréfléchie, se donnait en apparence plus de torts qu'elle n'en avait en réalité. Il hésitait donc à se

déclarer, lorsque Talleyrand se mit à ses trousses. Il lui fit envisager les avantages qu'il trouverait dans cette union sous le rapport de la famille, des alliances, des alentours, des amis; que madame de Beauharnais tenait à tout le monde; qu'elle aurait des appuis dans les deux régimes, que le directeur Barras lui voulait beaucoup de bien par suite de son intimité avec Alexandre de Beauharnais, ce qui était vrai. La méchanceté a beaucoup brodé sur ce fait, l'a dénaturé même.

Le jeune Corse avait de l'amour et de l'ambition ; il aimait Joséphine et adorait la gloire! Il rêvait aussi au pouvoir, en comprenant que, pour l'obtenir, il lui fallait auparavant se rendre recommandable par de grands succès. Talleyrand lui disait souvent :

« Citoyen, vous avez donné des preuves d'un ardent patriotisme; on vous reproche un peu trop d'exaltation peut-être; nous sommes maintenant plus modérés. Vos services au 13 vendémiaire ne conviennent pas à tous; ils ont une apparence de jacobinisme dont il est bon de se laver; vous le ferez par des victoires; elles sont, en France, la seule réhabilitation admise. On ne vous verra plus

que couronné de palmes. Croyez-moi, prenez une femme, qui vous apportera en dot de belles espérances qu'il ne tiendra qu'à vous de réaliser. »

Ces paroles habiles germaient dans un cœur ouvert aux sentimens les plus hauts. Bonaparte s'appréciait, et savait que le tout pour lui était de se faire connaître par des actions d'éclat, et que dès lors sa fortune marcherait rapidement; il ne disait plus non. D'une autre part, Talleyrand ne cessait de répéter aux directeurs ses amis qu'il fallait faire quelque chose du général Bonaparte. « C'est votre homme; il a combattu et triomphé pour vous; il vous a fait ce que vous êtes, et la reconnaissance est la première des vertus. « Barras, qui, tout en accordant ceci, n'avait peut-être au fond aucune bonne envie de trop élever son subordonné à la journée de vendémiaire, cherchait le moyen de le contenter sans trop le placer avantageusement.

Ce fut encore Talleyrand qui lui suggéra de confier à Bonaparte ce qu'on était convenu d'appeler l'armée d'Italie, malheureuse agglomération de troupes abattues et découragées qui, retenues entre les Alpes et la

mer, dans le comté de Nice et sur une partie du dogat de Gênes, luttait mollement à demi vaincue, moins par les ennemis que par la lassitude, la mauvaise administration et la faim; armée, en un mot, qui n'en était plus une, et chaque général auquel on en proposait le commandement se refusait à l'accepter.

Barras, homme trop ordinaire pour apprécier Bonaparte ce qu'il valait réellement, regarda comme au-dessus de ses forces la possibilité de réorganiser cette armée, et surtout de lui faire reprendre l'offensive. Son insouciance ne lui rappelait pas les prodiges opérés dans une nuit par ce général, et comment la partie perdue la veille avait été, grâce à lui, gagnée le lendemain. Le miracle de vendémiaire était plus qu'à moitié sorti de sa mémoire. En conséquence, il consentit à ce que Bonaparte fût nommé général en chef de cette armée d'Italie. Il promit d'en parler au premier conseil, craignant, à l'avance, l'opposition de Carnot, annonça-t-il.

Cette opposition n'existait plus; Bonaparte s'était présenté devant Carnot, et, avec une

franchise toute militaire, lui avait demandé de l'emploi.

« Vous êtes bien jeune pour commander en chef, lui fut-il répondu.

— Scipion était-il plus vieux que moi lorsqu'il entreprit de sauver Rome? Je n'ai point ses talens, sans doute; mais j'ai comme lui l'amour de la patrie, et un ardent désir d'aider la mienne à s'élever au-dessus des despotes qui voudraient l'opprimer.

— Je sais, répondit Carnot, que vous êtes républicain, vos preuves sont faites; mais je crains la responsabilité qui pesera sur moi, si l'on vous envoie vers une armée plus que perdue.

— Je compterai sur vos avis et sur vos secours.

— Mais, vous-même, comment entrerez-vous en campagne? »

Bonaparte se hâta de lui esquisser le plan d'opération qu'il exécuterait. Cela parut si net, si lucide à la perspicacité de Carnot, que, rempli d'un enthousiasme héroïque, il dit :

« Général, si vous faites ce que vous dites, et si nous nous entendons ensemble, à nous deux appartiendra la gloire d'asseoir enfin la

république sur une base inébranlable. Mais, prenez-y garde, il faut que vous et moi ne fassions qu'un; à ce prix, soyez assuré de ma coopération. Général, il y a un rôle à jouer, bien plus beau que celui qui usurpe ou qui ne s'empare du pouvoir que pour le recéder à autrui. »

Bonaparte s'engagea à ne dévier jamais de la ligne tracée par le devoir à tout officier républicain. Il obtint à ces conditions le concours de Carnot qui, jugeant les autres d'après lui, crut avoir gagné un défenseur de plus à la cause nationale.

Mais en gagnant Carnot et les autres membres du directoire, le plus difficile n'était pas encore fait; il y avait des généraux propres à commander en chef cette armée d'Italie, et qui la demandaient en récompense de leurs belles actions. Il fallait mettre à leur tête Jean Bernadotte, homme à grand caractère, à vues supérieures, digne par sa conduite honorable de la haute fortune à laquelle il est parvenu; aussi bon administrateur que savant militaire, non moins habile à diriger les travaux du cabinet que ceux d'un champ de bataille. Brave de sa personne, avec prudence et

témérité, tout à la fois; probe et sage, ne donnant dans aucun excès républicain; de bonne foi tant qu'il fut sujet d'une république, et apportant sur le trône qu'il gouverne avec tant de gloire un amour du bonheur public sans borne, et un désir non moins véhément de le consolider par des lois utiles.

Celui-là combattait avec intrépidité et désintéressement. La république pouvait compter sur lui, car il ne songeait pas à grandir pour lui devenir redoutable. Il aspirait à la gloire, non pour le profit à en retirer, mais pour l'estime qu'elle procure. Après avoir paru avec éclat dans la dernière campagne d'Allemagne, il subissait en ce moment sa part de nos revers; mais sa retraite n'était pas une déroute, et comme les grands capitaines il savait cueillir des lauriers en reculant.

Marceau était le second. Non moins vertueux, non moins savant, non moins rempli de valeur, il s'était fait aimer dans la Vendée, où il avait pourtant commandé au milieu de la guerre civile. Sa réputation établie, sur de brillans exploits, jetait un vif éclat et militait en sa faveur; le peuple penchait pour lui, ainsi que le soldat dont il était adoré. Mar-

ceau comptait des partisans nombreux dans les membres des deux conseils, qui tous chaque jour sollicitaient pour lui.

Championnet aussi avait des prétentions légitimeés par des succès, une bravoure égale, moins peut-être de connaissances étendues; mais il possédait celles qui naissent d'une âme forte, élevée, audacieuse. Les protectecteurs non plus ne lui manquaient pas.

D'autres généraux, ayant chacun des droits acquis, des partisans et de l'ambition, auraient dû être, par l'ancienneté de leurs grades et l'éminence de leurs services, appelés au commandement suprême désiré par Bonaparte. Schérer d'ailleurs, ami intime de Rewbell, Schérer, était à la tête de cette armée qu'on parlait de donner à un autre. Il n'était pas sans mérite, il avait combattu et su remporter des victoires; il avait même terminé la campagne par le gain de la bataille de Loano. Mais, depuis ce moment, sans qu'il fût possible d'expliquer à son avantage le secret de sa conduite, loin de continuer les opérations de la guerre, il se tenait dans une inaction absolue; et, ce qui surprenait plus encore, les

Austro-Sardes, imitant son exemple, gardaient aussi un profond repos.

Cette tranquillité peu naturelle fut le grand moyen dont on se servit pour l'évincer. Barras, Carnot, et même Letourneur, représentèrent à leurs collègues que la patrie ne pouvait faire aucun fond sur un général inactif, et que les ennemis ne tourmentaient pas; que cet état réciproque de calme apparent ne pouvait qu'être interprété au désavantage de Schérer coupable, ou au moins peu empressé de servir utilement la patrie. On rapprocha avec habileté cette conduite de celle de Pichegru, à qui, pour l'empêcher de trahir, il avait fallu retirer le commandement; que c'en serait trop d'avoir encore des inquiétudes vers le midi, lorsqu'à peine celles inspirées vers le nord étaient calmées.

Rewbell, qui n'entendait rien à l'art militaire, ne répliqua que faiblement; il se réservait le soin de dédommager son ami du tort qu'on allait lui faire, et il consentit à ce qu'on le mît momentanément de côté. D'une autre part un profond mystère couvrit cette intrigue; car pour que Bonaparte pût être géné-

ral en chef il fallait que nul de ses nombreux concurrens, ou tout au moins leurs partisans, ne soupçonnassent ce que l'on allait faire pour lui. Il est vrai que si depuis, ses travaux gigantesques militèrent en sa faveur, il n'avait à cette époque aucun titre patent à opposer aux autres généraux.

La manière dont il s'était conduit au siége de Toulon, quoique très-glorieuse sans doute, n'était que proportionnée à son grade de simple chef de bataillon; ses actes aux combats d'Oneille et de Cairo n'avaient pu faire connaître son nom; et sa célébrité venue du 13 vendémiaire avait besoin d'être oubliée plutôt que de fournir un appui. Il le savait lui-même; aussi il me dit, après sa nomination, lorsque je le complimentai.

« Je suis un général d'espérance; on m'a pris sur parole et à l'essai. Je dois, en vérité, rougir de l'avoir emporté sur tant d'habiles capitaines; mais comptez que ma honte ne sera pas de longue durée, et qu'avant six mois la seule question qu'on fera me concernant, sera pourquoi l'on ne m'a pas employé plus tôt.

Il tint parole; la France et le monde entier

sont là pour l'affirmer. Je répliquai que ce qu'il avait fait répondait assez de ce qu'il saurait faire.

« Non, dit-il, je n'ai rien fait, je suis tout dans mon avenir; vous ni les autres ne me connaissez pas encore..... On me connaîtra bientôt, cependant, ajouta-t-il en renforçant sa voix et en étendant ses bras comme pour prendre possession du monde; on verra de quoi je suis capable; car je sens en moi quelque chose qui me pousse en avant. On a trop fait la guerre dans le même cercle, je veux la mettre hors du pays, l'établir sur un autre terrain, la rendre neuve, de manière à déconcerter toutes les routines, à faire perdre la tête à ces vieux officiers, qui ne s'y reconnaîtront plus; les soldats verront ce que peut un seul homme, un homme qui veut fortement. Je parviendrai à tout, car dès ce jour je raie au dictionnaire le mot *impossible*. »

Certes, dans toute autre bouche que la sienne, ce propos, appuyé sur peu de chose, m'aurait paru une rodomontade puérile; je pensai tout autrement, rien qu'à le lui entendre prononcer. Son accent était celui de la conviction; et comme lui ne doutait pas du succès,

il était sûr qu'il le rendrait certain pour les autres. D'ailleurs je lui avais vu faire dans quatre heures le travail d'un mois, et sa journée dans Paris équivalait à une campagne tout entière.

On s'est étonné souvent, dans le cours de la carrière fournie par Napoléon Bonaparte, de la faiblesse qu'il montra pour deux hommes, au fond ses ennemis, qui lui en donnaient des preuves positives, et que cependant il se complut presque toujours à traiter bien. Il est certain que tout autre à sa place, et longtemps avant sa première chute, aurait disgracié sans retour Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, et Fouché, duc d'Otrante. Loin d'agir ainsi à leur égard, selon les règles de la prudence ordinaire, il ne les châtia jamais qu'à demi; et lorsque chacun d'eux tour à tour le précipitèrent du trône, ils le firent étant investis de sa pleine confiance, malgré tous les sujets qu'ils lui avaient donné de les suspecter.

Des gens qui réfléchissent ont cherché la cause de cette partialité; je la trouve, pour le premier, dans les services qu'il lui rendit avant son consulat, services patens, non équivoques, et de la plus haute importance. Talleyrand, dès

son retour en France, comprit que, pour parvenir à une fortune éminente et solide, il fallait qu'il changeât la forme du gouvernement. La stabilité au pouvoir ne pouvait exister au milieu d'une république, où trop de têtes commandent, où chaque homme influent a ses créatures à placer, et tâche, en conséquence, de renverser celles qui occupent les emplois et les dignités.

La chose ne va pas ainsi là où un seul règne, pourvu qu'il soit fort; car tous ceux qui le servent sont également à lui; ils sont tous ses sujets : alors que lui importe, en l'absence de raisons majeures, d'écarter l'un pour placer l'autre? il laisse en pied celui dont il se loue, surtout lorsqu'il est capable d'en apprécier les talens et la capacité. Or Talleyrand accorda ces qualités à Napoléon Bonaparte. Il devina également que ce n'est jamais un homme étranger à l'art de la guerre qui s'empare solidement du pouvoir souverain; que tout civil qui y monte ne fait qu'y passer, et qu'à un militaire seul est réservé de s'y établir solidement.

Ne pouvant donc travailler avec apparence de réussite pour lui-même, il se dévoua de

tous ses moyens, de toute son habileté, à pousser, servir, défendre, élever, soutenir le général Bonaparte ; il le lui montra de toutes manières, le convainquit, jusqu'à l'évidence, qu'il n'avait et n'aurait jamais de partisan plus chaleureux, plus dévoué. Il lui fit connaître tous les secrets du directoire que, jusqu'au 18 fructidor il pompa avec une adresse extrême, et auxquels, depuis, il fut initié de droit, par sa nomination au ministère des relations extérieures.

Il lui procura des renseignemens utiles sur tout ce qui l'intéressait, entretint avec lui une correspondance active, soit pendant son généralat en Italie, soit pendant son expédition d'Égypte; en un mot, il parut se faire et se fit en réalité son homme-lige, et cela avec un zèle, une activité, une franchise qui ne permettaient pas alors de supposer une arrière pensée contradictoire avec ses sentimens connus. De là provint en sa faveur cette amitié dont Napoléon ne put jamais se débarrasser; ce besoin de recourir à lui, de prendre ses avis, de le soutenir contre les inspirations, les dénonciations des autres, non moins que contre ses propres intrigues. L'empereur, parvenu au

faîte de la puissance, ne put se persuader complètement que celui qui avait tant fait pour lui procurer le sceptre, travaillait à le lui arracher. Le passé parlait en lui, en dépit du présent, et malgré les prévisions de l'avenir. Accoutumé, d'ailleurs, à faire de cet homme le dépositaire de ses pensées, à le voir s'occuper sans relâche du soin de sa grandeur, il lui devenait impossible de croire qu'il voulût l'abaisser au point de le ramener d'où il était parti.

A cette erreur funeste, à cette erreur d'une âme généreuse, il faut uniquement attribuer pourquoi dix fois, malgré l'évidence, malgré son intérêt, Napoléon souffrit, toléra des intrigues dangereuses, sans trop manifester sa colère, et ne chassa pas sans retard d'auprès de sa personne l'auteur de tant de complots insidieux. Talleyrand connaissait son avantage et la faiblesse, à son égard, de l'empereur; il le voyait oppressé sous le poids de l'amitié et de la reconnaissance; aussi n'hésita-t-il pas à en abuser; trop assuré qu'il ne s'en débarrasserait point entièrement.

Bonaparte, à l'époque dont je retrace aujourd'hui le tableau, voyait, clair comme le

jour, que ce personnage avait fait son mariage et sa promotion au généralat d'Italie. Il lui reconnaissait, d'ailleurs, de grands talens, une perspicacité très-peu commune, une facilité rare de travail, l'habitude des affaires, de l'esprit souple, fin et délié ; des formes de bonne compagnie, de la prudence, une discrétion à toute épreuve, une constance énergique à parvenir au but; peu de préjugés, ayant pour principe de ne pas en avoir; se gouvernant au jour le jour, ne faisant point les affaires avec de la passion; étranger à tous les partis, et, par conséquent, toujours propre à traiter avec eux ; ne croyant pas à Dieu s'il le fallait; croyant au diable, si cela pouvait être utile; fort instruit de la position de l'Europe, connaissant à merveille le fort et le faible de tous les ministres, dirigeant les cabinets, ne portant de haine à qui que ce soit au monde; ainsi ne pouvant agir par vengeance; bref, propre à tout, bon à toutes les places. Il est donc naturel que celui qui le voyait ainsi, lui accordât sa confiance, et tint à se servir de sa dextérité.

Ce fut donc entre eux une liaison prompte, solide et long-temps cachée. Nul ne la soup-

çonna dans toute son étendue avant le retour d'Égypte; je pus seul en apprécier la force; car ce fut moi que Napoléon chargea de la cultiver dans ses absences de Paris; moi qui, placé entre eux deux pour aider à leur correspondance, le fis avec un mystère dont chacun me sut gré. Placé en dehors de la scène, j'aidai pourtant à la marche de l'action; et si on pouvait attendre de la vérité de M. de Bourienne, il avouerait lui-même que je sais ce qu'il ne sut pas, et que si je m'avise de combattre ce qu'il nomme dans ses mémoires indigestes, et non rédigés par lui, c'est parce que je suis en fond et en position de le faire.

J'ai, en débutant, soulevé un voile que nul encore n'avait entr'ouvert; j'ai montré aux yeux, fait toucher au doigt, la cause évidente des ménagemens de l'empereur envers le prince de Bénévent; nul, je présume, ne s'inscrira en faux contre mon dire; M. de Talleyrand lui-même ne niera rien de tout ceci, parce que c'est la vérité parfaite. Maintenant je vais reprendre le récit, et faire agir les divers personnages dont je viens de parler. Peut-être, et si l'occasion s'en présente, ferai-je à l'égard de Fouché ce que je viens d'es-

quisser à fond pour un autre; les rapports et la tendance à se servir de lui datent aussi de la même époque, quoique la cause en soit bien différente.

CHAPITRE XIII.

Quelle agitation fait naître la nomination de Bonaparte. — Son mariage ne fut pas la cause principale de son avancement. — D'où provint celui-ci. — Colère de Napoléon contre Barras. — Ce qu'il me dit là-dessus. — Détails sur son mariage. — Les noces. — Je me brouille avec madame de Mon..... — Ce que je dis d'elle à Barras. — L'oncle Fesch. — Ce que Pie VII pensait de ce cardinal. — Joseph Bonaparte. — Égards de Joséphine pour sa nouvelle famille. — Madame Lætitia. — Ce qu'elle pensait de sa bru. — Mot de Napoléon à sa femme.

Ce fut une clameur étrange qui s'éleva du milieu des militaires à la nouvelle de la nomination de Bonaparte à un commandement en chef. Je dois le répéter, ses services n'étaient point assez remarquables pour légitimer ce choix. Les protecteurs, les partisans des généraux habiles qui aspiraient à remplacer Schérer, ne se turent pas; ils accablèrent le directoire de plaintes, de reproches, de menaces;

ils en firent tant que La Réveillère répéta à Cambacérès que, si la chose était à faire ou seulement non signée, elle ne se ferait pas. Barras, lui aussi, fut ébranlé par la masse des murmures; Carnot seul soutint son œuvre, allant répéter partout qu'il répondait de son général. Son général! Bon Carnot, qui ne se doutait guère que Bonaparte ne serait jamais le général de qui que ce soit au monde, lui qui déjà, comme ses antécédens en faisaient foi, n'avait obéi ni à Carteaux devant Toulon, ni à Barras aux Tuileries : certes, il n'obéirait pas davantage à lui Carnot lorsqu'il serait à la tête de l'armée d'Italie. L'illusion du directeur se prolongea en effet jusqu'au moment où Bonaparte fut vainqueur; elle cessa dès après les premières victoires. Ici *son général* se moqua de lui, ne tint nul compte de ses instructions, de ses ordres même; fit la guerre par lui seul et pour lui: de là vinrent les colères de Carnot et la haine qu'il lui porta, haine toujours croissante et qui s'amortit à peine vers la fin de l'empire, à une époque où le patriote Carnot immola ses ressentimens personnels à l'avantage de la patrie.

La nomination de Bonaparte est du 23 février 1796; elle fut suivie de son mariage avec Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve du vicomte Alexandre de Beauharnais, qui eut lieu le 8 mars suivant. Cet hymen était non le motif du choix fait, mais il devait être sa conséquence. Les méchans, les jaloux, qui sont en grand nombre, ont répandu à cette époque et depuis, que Bonaparte épousa la maîtresse de Barras, enceinte des œuvres de ce directeur, à la condition d'être nommé général en chef de l'armée d'Italie : il y eut autant de mensonges que de mots dans cette calomnie.

Certes Bonaparte, en prenant une femme jolie, aimable, bien apparentée, ne fut pas insensible à l'appui qu'elle lui procurerait. Barras, d'une autre part, ami du vicomte de Beauharnais, galant auprès de sa veuve comme auprès des autres femmes, n'avait, certes, aucun intérêt assez grand à se débarrasser d'elle qui le portât à un acte aussi important. Le fait de la grossesse aurait pu en être un majeur, mais la suite prouva sa fausseté, et il fallut abandonner cette allégation. Bonaparte, d'ailleurs, avait trop de

délicatesse personnelle, d'orgueil de sang, de besoin de se maintenir dans l'estime publique, pour se flétrir ainsi lui-même dès son début; il aurait tué plutôt Barras s'il l'avait soupçonné d'être l'amant de sa maîtresse. Je puis affirmer que l'aversion que depuis il manifesta pour le directeur, que la dureté avec laquelle il le traita au dix-huit brumaire et après, provenaient uniquement de la mauvaise humeur fomentée en lui par la connaissance de cette allégation mensongère. Il lui fut insupportable que le public y ajoutât foi; et se figurant que le directeur y avait donné lieu par la légèreté de sa conduite ou de ses propos, il lui déclara une guerre véhémente dont les suites sont connues du public.

Les amis de Barras, car il en avait beaucoup, surpris de la rigueur avec laquelle on le traitait, si différente d'ailleurs de la manière d'agir du premier consul envers ses deux autres collègues, Gohier et Moulin me prièrent d'en savoir le motif. Je m'empressai d'en parler au premier consul, qui me répondit en ces termes :

« De quoi vous mêlez-vous? est-il nécessaire

« de se placer entre cet homme et moi, et de
« me demander compte de ma conduite à
« son égard? Je le traite selon ses œuvres,
« comme il le mérite, et moins mal encore
« qu'il conviendrait de le faire. Savez-vous
« qu'au moment où je suis revenu il trai-
« tait avec le comte de Lille; que la répu-
« blique, prête à périr, allait être immolée
« par lui; qu'il n'a aucun vrai patriotisme;
« qu'il ne recule pas à la pensée de ramener
« en France la famille dont il a égorgé les
« chefs; que je dois détester son immoralité
« profonde, qui le porte à souiller l'honneur
« de ma maison, à propager des bruits in-
« fâmes et menteurs? Vous savez ce que l'on
« a débité, répété, colporté, contre mon ma-
« riage; il dépendait de lui de faire cesser ces
« horreurs, il en a ri..... Et je devrais le lui
« faire pleurer en larmes de sang! Ne vous
« laissez donc point prendre à ses doléances,
« à ses protestations hypocrites; il a bien mé-
« rité son sort, et même je me reproche de
« lui montrer trop d'indulgence. Au reste,
« je m'acquitte par là du peu que je lui dois;
« il m'a toujours trompé, ne m'a jamais tenu
« sa promesse. Je devais entrer au directoire,

« il en prit l'engagement, vous le savez, et « il l'a éludé constamment. Qu'il bénisse le « repos que je lui laisse. Si j'étais méchant, « si seulement j'étais juste comme doit être « le chef d'une grande nation, je le ferais « juger par la haute cour, et j'ai en main « cent preuves qui le conduiraient à pis que « l'échafaud; car elles le perdraient sans retour « dans l'esprit de ses concitoyens. Ce que « vous avez de mieux à faire pour lui, c'est « de ne jamais prononcer son nom devant « moi; il faut, pour son repos, que je l'ou- « blie, et, pour le vôtre, que je ne me rap- « pelle plus de la démarche que vous faites « aujourd'hui. »

Foudroyé par ces terribles paroles, je fus les rapporter à ceux qu'elles intéressaient; et, depuis ce moment, toute tentative directe en faveur de Barras cessa auprès de Bonaparte. Il est donc faux de prétendre que ce dernier dut sa nomination à son mariage; certes, ce mariage ne lui nuisit pas; il lui rendit le directeur encore plus favorable, mais il ne fit point pencher complètement la balance. Il faut chercher la cause principale de cette nomination dans les conséquences

de la journée du 13 vendémiaire; dans la reconnaissance que les directeurs, dont elle avait fait la fortune, en conservèrent longtemps. Inquiets, touchant l'ambition des autres généraux, dont la réputation militaire était déjà faite; craignant en particulier celle de Pichegru, dont le comte de Montgaillard leur avait découvert l'intrigue avec les étrangers; n'étant pas plus certains de Hoche, de Moreau, de Marceau, et de quelques autres, ils étaient charmés d'élever un homme à eux, qui tiendrait tout d'eux, et qui ne se soutenait par aucun antécédent remarquable; qui d'ailleurs était détesté des Parisiens; et ceci ne fut pas la cause la plus médiocre de son succès. Enfin Carnot, complètement trompé, tenait à honneur d'avoir, comme il le disait, *son général*. Il se figura que Bonaparte serait cet homme de paille; il ne comprit aucunement ce qu'il pouvait être dans l'avenir, et, tout en lui accordant de la capacité, ne lui soupçonna pas du génie.

Telles furent les vraies causes qui amenèrent la fortune de Bonaparte; elles seront appréciées par les bons esprits qui, loin de faire ainsi que Walter Scott, ne voudront pas

écrire l'histoire avec des rumeurs populaires, et qui éviteront de répéter en perroquets ce que la malice a propagé sans fondement.

Cette erreur relevée, et le fait rétabli dans toute sa pureté, je viens aux détails du mariage. Dès qu'on l'eut déclaré, les amies de madame de Beauharnais, parmi lesquelles je citerai mesdames Tallien, Amelin, de Mon..., et nombre d'autres, éprouvèrent un violent dépit. Elles voyaient l'avantage de cette union pour Joséphine; et quelque chose d'intérieur, qu'elles ne s'expliquaient pas, leur faisait craindre qu'à la faveur de la renommée à venir de son époux elle ne montât bien haut.

Ce fut une sorte de commotion politique dans la société : on blâmait le mariage d'une femme titrée avec un homme de rien; car il était de règle alors que tout homme nouveau et inconnu devait sortir des rangs de la canaille. On allait reprochant à Bonaparte son exagération jacobine ; on lui attribuait des lettres qu'il n'avait pas écrites, signées pourtant de son nom, et qui étaient du fait de Lucien son frère, dont le républicanisme furibond n'avait pas eu de bornes; on l'accusait du sang parisien qui avait coulé au treize

vendémiaire ; on gémissait, on soupirait, comme par exemple si Tallien était plus pur. Joséphine, qui possédait le don des larmes, pleurait, mais ne renonçait pas à prendre un époux dont elle était charmée.

Sa famille, celle de son mari décidèrent à l'unanimité que c'était un mauvais mariage. Elle laissa dire, passa outre, et fit bien ; ses enfans seuls la consolèrent. Eugène, séduit par la gloire militaire, prétendait qu'il fallait un héros pour lui faire aimer le mari de sa mère. Au reste, ce sentiment ne put tarder à naître en lui à l'égard du général Bonaparte, qui, dès le premier moment, se montra pour lui véritablement paternel ; il le traita même avec une tendresse extrême et motivée, tâcha de développer son beau caractère, de le tourner plus encore aux grandes choses ; enfin il lui prouva, dès le début, qu'il était digne de tout son attachement.

Ce fut pour Joséphine une affaire bien importante que celle de régler tous les détails de la noce à venir. Elle voulait paraître charmante de toutes manières, et dans ce dessein elle imagina de se rajeunir : ce fut au moyen

de l'acte de naissance d'une de ses sœurs, ainsi que je crois l'avoir dit plus haut. Cet acte ne fut que montré rapidement au général, et point à l'officier de l'état civil, qui eut la complaisance d'en relater les diverses dispositions dans celui de mariage qu'il fut chargé de dresser. Là il est dit que Joséphine Tascher de la Pagerie est née, le 23 juin 1767, de Joseph-Gaspard de Tascher et de Rose-Claire des Bousons de Sanois, tandis qu'il était certain, et que depuis on l'a constaté, qu'elle avait été mise au monde le 23 juin 1763, ce qui établissait une différence de quatre ans.

Je ne sais pourquoi, dans ce même acte de mariage civil, passé le 19 ventôse an IV de la république (9 mars 1796) pardevant le sieur Leclerq, officier public de l'état civil du deuxième arrondissement de Paris, Bonaparte, dont le prénom est écrit *Napolione*, se vieillit d'une année, se faisant naître le 3 février 1768, lorsque la date certaine de sa naissance est celle du 15 avril 1769. Les témoins furent Paul Barras, membre du directoire exécutif; Jean Lemarrois, capitaine aide-de-camp de Bonaparte; Jean-Lambert

Tallien, membre du corps législatif, domicilié à Chaillot; Étienne-Jacques-Jérôme Calmelet*, homme de loi, qui tous signèrent l'acte.

Aucune bénédiction religieuse ne suivit, Joséphine étant trop bonne catholique pour souffrir l'intervention d'un prêtre constitutionnel, et Bonaparte trop excellent républicain pour appeler un prêtre réfractaire; le fait est qu'on se passa du mariage canonique, soit par crainte, oubli ou indifférence. Il fallut, lors du sacre, et la veille, je crois, réparer cette faute commise contre la religion.

Les noces furent peu brillantes; la fortune précaire des deux époux ne permettait aucun luxe. Joséphine portait ce jour-là une robe de mousseline avec une garniture de fleurs blanches, bleues et rouges; une ceinture tricolore et une guirlande dans les cheveux, de la même façon. Ce fut une galanterie qu'elle réservait à son mari, disant à ceux qui lui en témoignèrent leur surprise qu'elle ne voulait avoir désormais d'autre opinion que celle du général Bonaparte.

Je me ressouviens encore de la colère de madame de Mon..... à la vue de ces symboles

de la république. Elle, si enfoncée dans la fange; elle, qui avait espionné pour le compte de tous les jacobins, ne pouvait supporter le costume républicain de Joséphine; c'était, à l'entendre, une abomination, quelque chose de révoltant à l'extrême. Elle en débita tant, que je ne pus me retenir de lui dire :

« Madame, je préfère ces couleurs arborées en public à des rapports faits en secret: elles ne nuisent à personne; les autres ont fait couler beaucoup de sang et de pleurs. »

La dame me lança un regard sinistre, dont je compris l'étendue, et je me tins pour bien averti. Je ne marchandai pas sur ce que j'avais à faire; j'allai vers Barras, qui était là, et je le prévins de ma rupture avec madame de Mon.... Il se mit à mire.

« Pourquoi lui avez-vous dit une chose désagréable? Elle se sait maintenant connue de vous, et, certes, ne vous ménagera plus, mon cher. Il ne faut jamais pousser à bout les prêtres, les espions et les femmes.

—J'ai eu donc tort doublement envers cellelà; je ne puis me repentir; tout ce que je vous demande, c'est de ne point écouter ses propos sur mon compte. »

Barras me le promit: ma précaution de l'avertir avait été bonne, il ne me le dissimula pas dans la suite. Madame de Mon..... me prit en haine, ne me ménagea point, et étourdissait le directoire de ce que je pouvais dire, supposant même ce que je ne faisais point. Sa rage (car c'est là le mot) contre moi augmenta avec plus de véhémence au retour de Bonaparte de sa campagne d'Italie. Il se plaignit d'elle à sa femme, et lui défendit de la voir; il ne l'employa même point en titre d'espionne lorsqu'il devint consul; ce qui fut cause du royalisme, par-dessus les toits, qu'elle afficha plus tard, en 1814.

Bonaparte, qui possédait d'une manière exquise le sentiment des convenances, reconnut bientôt le mauvais entourage de sa femme; il aurait souhaité que d'elle-même elle purgeât sa société dès le lendemain de son mariage. Ce ne put être obtenu d'abord : il resta trop peu de temps à Paris pour arriver à ce résultat. Ce ne fut que lors du consulat, qu'agissant par lui-même, et prenant la haute main, il bannit des Tuileries les personnes qui lui étaient désagréables, et auxquelles Joséphine ne pouvait renoncer vo-

lontairement. Cet acte de vigueur de sa part, tout en faveur des bonnes mœurs, lui attira des ennemis irréconciliables, soit des évincées, soit de leurs maris; chacun se trouva insulté, sans faire un retour sur soi-même pour convenir que le chef du gouvernement ne doit recevoir, dans son intimité et dans celle de sa famille, des créatures entachées de vices, et qui sont le déshonneur d'une nation.

Je fis connaissance, aux noces de Bonaparte, avec son oncle Joseph Fesch, frère utérin de madame Lætitia Ramolyno, sa mère. Il était Suisse d'origine, quoique né à Ajaccio, le 3 janvier 1763. Son père était de Bâle, et venu en Corse avec le régiment suisse de Douard, dans lequel il servait en qualité de premier lieutenant.

Fesch, en 1796, avait donc trente-trois ans. Destiné à l'état ecclésiastique, et fait prêtre à l'âge canonique, il quitta presque aussitôt le séminaire, renonça au sacerdoce dès que la révolution lui permit de le faire, et, entrant dans l'administration militaire, devint garde-magasin lors de la guerre de Savoie, soutenue par le général Montesquiou-

Fezensac. Il n'était plus rien, à ce que je crois, à l'époque où son neveu devint général en chef de l'armée d'Italie; il sollicitait du service, aspirait à une place de commissaire des guerres, qu'il ne tarda pas à obtenir. C'était un homme d'une société agréable, doux et complaisant, amateur des beaux-arts, sans trop encore s'y connaître, quelque peu tourmenté du rôle qu'il jouait, très-incompatible avec son sacerdoce. Je remarquais déjà en lui des velléités de rentrer dans la vie religieuse; il luttait contre la grâce, qui en lui triompha plus tard. Il s'attacha à moi, rechercha mon amitié; nous nous liâmes ensemble, et depuis lors nous n'avons cessé de vivre en bon accord. Je suis persuadé de l'excellence de son cœur, de la sincérité de sa piété, et peux répondre que sous l'empire le pape n'eut jamais de serviteur plus dévoué.

Pie VII, par sa conduite bienveillante envers lui, a prouvé ce que j'avance. Le souverain pontife dit à ce sujet, en 1813, à l'ambassadeur de France, qui le sollicitait d'éloigner le cardinal Fesch de Rome:

« Monsieur, je n'en ferai rien, par justice et par reconnaissance. Si tout le monde avait

fait son devoir comme le cardinal Fesch, les choses n'auraient pas été si loin. Il y a des ecclésiastiques que l'on vante maintenant dont j'aurais bien autrement à me plaindre, si je n'avais pas tout oublié. »

Bonaparte vit avec plaisir mon amitié avec son oncle; il aurait voulu pareillement que j'en contractasse une intime avec ses frères : je ne pus jamais aimer Lucien. Je ne sais trop pourquoi les circonstances ne me rapprochèrent pas de Louis, mais elles me mirent en présence de Joseph, dont je parlerai quelquefois. Il avait épousé, deux ans auparavant, mademoiselle Julie Clary, fille d'un négociant de Marseille singulièrement estimée. Madame Joseph Bonaparte n'a cessé de fournir de modèle à toutes les vertus; et, placée sur un trône, elle en fut l'ornement par ses qualités privées. Son mari montra moins de ces talens supérieurs qui assurent les couronnes sur les fronts de ceux auxquels elles échoient, que de cette indifférence philosophique qui procure du courage dans le malheur.

On l'a en général traité trop sévèrement; on ne lui a tenu compte d'aucun des embarras de sa position. Frère d'un grand homme,

on lui reproche de n'être pas monté à la hauteur de Napoléon. Est-ce sa faute, ou celle de sa nature? Il a été ce qu'il a pu être, un homme ordinaire, bon, affable, indulgent; il a protégé les arts et les sciences, n'a point voulu verser de sang, a gouverné de son mieux, mais n'a pu jouer un rôle supérieur. Il a préféré se délasser dans une fête à se fatiguer au milieu des combats. Il a perdu son royaume un peu trop joyeusement peut-être, et n'a déployé aucune énergie pour la conservation de l'empire de son frère, j'en conviens; j'avoue que le prince n'est pas irréprochable, mais le particulier l'est complètement.

Joseph aurait voulu du repos plus que de la grandeur, une belle fortune à dépenser, et non des états à régir. Arraché à ses goûts par l'ordre de son frère, par l'ambition des siens, qui devint la sienne, quoiqu'il n'en eût pas au fond, il fit ce que chacun de nous aurait fait à sa place; il accepta un sceptre, le porta d'une main faible, et le laissa tomber sans entreprendre de le ramasser. Mais à aucune époque de sa vie il ne se montra tyran, persécuteur, violent, haineux. Il pardonnait

avec facilité les plus grandes offenses, n'emprisonnait même qu'avec peine. On ne lui a jamais reproché la mort d'aucun Napolitain ou Espagnol pour crime politique; d'autres, à sa place, auraient fait couler le sang à flots. Aussi n'a-t-on pu lui reprocher que son penchant pour la table et sa galanterie; ce ne sont pas des griefs majeurs.

Il assista au mariage de Napoléon, avec Louis et Jérôme; ceux-ci, bien jeunes encore, ne faisaient point parler d'eux. Lucien était alors en Provence, qu'il ne quitta que pour aller rejoindre son frère en Italie, où Louis se rendit pareillement, ainsi que Joseph, nommé commissaire des guerres.

Madame de Beauharnais fit ce qu'elle put pour paraître agréable à sa nouvelle famille; elle écrivit une lettre charmante à sa bellemère. J'ai vu la réponse, qui péchait peut-être par l'orthographe, mais dont les idées et la construction des phrases ne manquaient ni de profondeur ni d'élégance. Madame mère, à laquelle je donne ce titre par anticipation, méritait le respect et l'amour de sa famille par ses qualités précieuses. Joséphine, plus tard, n'eut qu'à se louer d'elle, quoique

madame mère ne l'aimât pas au fond. Le grand reproche qu'elle lui adressait portait sur ses prodigalités.

« C'est une dépensière, disait-elle, qui mangerait la France et la Corse avec, si on la laissait faire. »

Madame mère avait de la parcimonie, et non de l'avarice : s'étant vue avec fort peu de biens, et dans la misère même, avec beaucoup d'enfans, elle redoutait de retomber dans la pauvreté, et se conduisait en conséquence. Je l'ai peu vue, mais j'ai entendu souvent parler d'elle à sa famille, et toujours avec une vénération qui me donnait une haute opinion de sa conduite. Rarement les mères qui oublient leurs devoirs sont-elles louées ainsi par leurs fils; un silence désapprobateur les frappe au moins, lorsqu'ils craignent d'élever contre elles des voix accusatrices.

Bonaparte ne parut point enchanté de son nouvel état dans les premiers jours de son mariage; il ne goûta pas la douceur entière de la lune de miel, car la situation des affaires politiques commanda impérieusement son départ. Il employa le peu de jours qu'il resta

encore à Paris à régler ses affaires personnelles, à visiter les ministres, à prendre aux archives de la guerre tous les documens dont il avait besoin. Je le rencontrais partout; et lorsqu'il rentrait chez lui, c'était pour travailler sur la carte des Alpes, pour méditer sur les états de son armée et de celle des ennemis, pour préparer son plan de campagne. Joséphine venait l'interrompre, il lui donnait un baiser et la renvoyait. Revenait-elle encore ? il redoublait la dose en murmurant un peu. Enfin, se fâchant tout-à-fait, il prenait le parti de se barricader, et quand elle se plaignait :

« Patiente, ma bonne amie, lui disait-il; nous aurons le temps de faire l'amour après la victoire. »

CHAPITRE XIV.

Situation de la France. — Les armées. — Pichegru. — Propos de Louis XVIII. — Les assignats. — Bouleversement de l'intérieur. — Ce qu'il fallait pour sauver la patrie. — Ma conversation avec Bonaparte la veille de son départ. — Sur sa femme. — Sur les journalistes. — Sur ses amis. — Sur la manière d'agir envers des ennemis. — Je vais voir Barras. — Lettre entièrement inédite, que lui adresse un compagnon du comte d'Artois, sur l'expédition de l'Ile-Dieu. — Détails intéressans.

Le directoire avait fait beaucoup pour Bonaparte, il fallait que Bonaparte à son tour se rendît utile au directoire. La circonstance était grave, on ne pouvait en sortir que par des moyens extraordinaires, ou par un coup d'éclat qui rendît respectable au dedans comme au dehors le nouveau gouvernement; une série de revers pesait sur celui-ci. La victoire, infidèle à nos drapeaux, repassait du côté de nos adversaires.

Les Autrichiens reprennent l'offensive. Le général Clairfait, après avoir passé le Rhin auprès de Mayence, malgré la résistance que les nôtres lui opposent, force nos lignes, nous bat à Membach, nous prend cent canons, et

nous prive de trois mille hommes. Du côté de Manheim nous ne sommes pas plus heureux; le général autrichien Wurmser, que nous avons attaqué, nous repousse avec une fureur dont les conséquences nous sont funestes. Manheim ne tarda pas à tomber au pouvoir des ennemis, et huit mille Français sont faits prisonniers de guerre.

Ce succès est dû à la trahison de Pichegru, gagné à la cause royale par le libraire Fauche Borrel, de Neufchâtel en Suisse, agent du prince de Condé. Pichegru a confié la défense de Manheim au général Montégut, que lui-même qualifie d'officier sans talent. Il lui a donné, dit-il encore, ce qu'il avait de plus mauvaises troupes. Enfin il fait dire au prince de Condé de venir l'attaquer sans relâche, et qu'il lui répond du succès; propres paroles que répète de sa part son aide-de-camp Badouville au prince de Condé.

L'armée française, ainsi maltraitée et lâchement trahie par ses chefs, se replie en désordre sur Strasbourg et Landau. Jamais il n'est moment plus favorable à la cause royale; elle peut espérer de triompher; mais l'Autriche ne le veut pas. L'Autriche ne con-

sentira à ramener Louis XVIII dans Paris que lorsque ce prince lui aura garanti la possession de l'Alsace, de la Lorraine, des deux Bourgognes, de la Franche-Comté, qui deviendront la dot de Madame, fille de Louis XVI, et qu'elle apportera à un archiduc.

Louis XVIII, quoique sans ressource, errant à l'aventure, rejette intrépidement toute proposition de ce genre; il ne veut pas entrer en France en la morcelant, et prononce ces paroles généreuses :

« Je préfère que la république triomphe, que de la renverser en flétrissant mon honneur. »

L'Autriche voit alors qu'elle n'a plus à compter sur le concours des Bourbons, leur refuse le sien; et, pour ne point aider, en poursuivant ses victoires, au mouvement dirigé par Pichegru, arrête tout-à-coup la marche de ses armées victorieuses, campe en-deçà du Rhin, et là conclut un armistice avec Pichegru et malgré lui. Il voudrait l'éviter; mais les généraux qui le secondent ne sont pas comme lui des traîtres; ils voient le péril, le découragement des troupes, et espèrent en remonter le moral après un peu de repos.

C'est dans cette position critique au-dehors

que se trouve le directoire; il n'est pas plus heureux dans l'enceinte de la république. La masse énorme des assignats, qui s'élève à la somme de quarante-cinq milliards cinq cent quatre-vingt-un millions, amène dans Paris et dans la France une misère affreuse. Le numéraire a disparu, et nul ne veut vendre en échange d'une monnaie fictive sans aucune valeur. La fabrication des assignats coûte même plus que les assignats ne valent. Un agiotage odieux spécule sur le besoin. On ne peut rien acheter qu'au prix de sommes énormes : une paire de souliers est payée deux mille francs; il en coûte cinq cents pour une livre de pain; la livre de viande vaut quinze cents francs.

Le peuple, mourant de faim, murmure; les campagnes sont livrées à des voleurs, à des bandes de chauffeurs, de larrons, qui les désolent; la guerre civile gronde dans les communes murées. Les partis sont plus que jamais en présence, mais les royalistes paraissent l'emporter; ils poursuivent leurs adversaires avec une rage motivée sur les crimes précédens. Le midi est en feu, le sang y coule; la réaction est menaçante; on n'obéit pas à l'au-

torité; les contributions sont mal payées, et les caisses du gouvernement restent vides. De toutes parts la confusion est au comble, un tel état ne peut durer encore. Deux victoires de la part des ennemis, et la république est perdue, et la restauration arrive trop tôt; car encore rien ne consolide les avantages que tant de calamités ont néanmoins acquis à la France.

Que fallait-il donc pour rehausser cette nation qui s'éteignait après les grands efforts qu'elle avait faits, lorsque quatorze armées sur pied repoussaient les ennemis et enfantaient des prodiges? Il fallait lui redonner l'enthousiasme qu'elle avait perdu, ou le remplacer par un autre plus respectable. Arriver de nouveau au triomphe par de la terreur, ne se pouvait plus. Il fallait réveiller la France par des exploits plus brillans que ceux du passé, et surtout plus rapides; il fallait qu'elle s'enorgueillît de la gloire de ses soldats, qui étaient ses enfans, qu'elle en tressaillît de joie. On confia le soin de cette tâche importante, non moins que difficile, au général Bonaparte, et il la remplit avec autant de promptitude que de génie.

Bonaparte avait interrogé d'un regard d'ai-

gle la situation de la patrie et ses besoins; il s'était promis de ne point tarder à l'arracher à ce malheur, contre lequel elle luttait sans force. Il accorde à peine trois jours à la tendresse de sa femme, et part précipitamment, tandis que ses amis l'invitaient à des fêtes que l'on destinait à célébrer son mariage.

J'étais venu le voir la veille de sa mise en route. Il me parut moins soucieux que de coutume; une sorte de joie éclatait par intervalle sur sa physionomie, habituellement sérieuse. Je lui demandai s'il comptait rester encore long-temps à Paris.

« Je ne le crois pas, me dit-il, j'ai hâte d'aller à mon poste. Une armée sans son chef est une veuve qui peut faire des sottises, et compromettre sa réputation. Savez-vous que dès le moment de ma nomination je suis responsable de sa conduite?

— Et en bon mari vous êtes impatient de veiller sur elle; mais il est une autre épouse que vous laissez ici.

— A mon grand regret, sans doute. Il est impossible qu'elle vienne avec moi; je ne sais comment tourneront les affaires; elle est

faible et poltronne, elle s'épouvanterait au moindre bruit de danger.

— Et vous ne comptez pas rester sur la défensive?

— Qui me le conseillerait? mon plus cruel ennemi à peine. Non, de par Dieu! je me garderai de rester les bras croisés; j'espère que vous ne tarderez pas à entendre parler de moi. Mais lorsque j'irai combattre les Piémontais et les Autrichiens, je serai ici en butte à tous les traits de la jalousie et de la méchanceté.

— Le croyez-vous?

— J'en suis certain: si je suis heureux, on m'épargnera moins que si je succombe. Les journalistes, surtout, sont la race infâme et odieuse qui s'acharnent après les hautes réputations.

— Il est possible que ceux qui sont royalistes travaillent contre vous.

— Et les autres aussi ne me ménageront pas. Laissez-les faire; ces hyènes de couleur différente s'accorderont pour me dévorer. C'est une chose bien dangereuse que la liberté de la presse; avec elle il n'y a pas de possibilité de gouverner en paix.

— Général, sans elle la tyrannie arrive.

— Je le sais, les extrêmes se touchent; mais est-ce que la tyrannie doit être nécessairement faible et sans gloire? N'y a-t-il pas un moyen de la légitimer à force de grands exploits, en vertu d'une administration forte, généreuse, supérieure? Ne peut-on aucunement cacher les chaînes, sous le repos intérieur, l'agrandrissement de l'industrie, des arts, des sciences, de toutes les supériorités possibles; sous un amas de lauriers enfin? Je ne sais; mais il me semble qu'on trouverait, en cherchant bien, une manière de rendre le despotisme respectable et utile, même à une nation.

— J'en doute, répondis-je; l'exemple des siècles est là.

— Il faudra voir, » se dit-il plus à lui-même qu'à moi; et cela d'une voix concentrée qui exprimait beaucoup de choses par sa seule inflexion. L'intérieur de sa pensée s'y développa tout entier : cet *il faudra voir* comprit l'avenir de la France; et Napoléon, malgré lui, me montra ce qu'il voulait faire de nous. Cependant il était si peu probable qu'il pût réussir, que je ne regardai son espérance, fon-

dée sur un tel plan, que comme une chimère, dont la réalisation était hors du pouvoir humain. Il garda un instant de silence, puis continua :

« Je pense que mes amis ne m'abandonneront pas, qu'ils ne consentiront point à ce que je sois livré aux bêtes.

— Soyez sans crainte sur ce cas, ils vous seront fidèles ; j'en juge par moi.

— Vous êtes un de ceux en qui j'ai le plus de confiance ; je vous en donnerai la preuve, en vous priant de m'écrire ce qui me sera utile à savoir. Je vous manderai, de mon côté, les événemens curieux qui se passeront en Italie. Il faudra, mon cher ami, me tout répéter ; le moindre déguisement serait une faute : je veux savoir, par vous, ce qu'on dira, fera au directoire, aux conseils, dans Paris, dans le reste de la France, chez moi enfin.

— Hors ce point, je vous réponds du reste ; mais souffrez que je me taise sur les affaires de votre ménage ; vous les révéler me serait un rôle pénible ; d'ailleurs j'ai présent le proverbe : *Entre l'arbre et son écorce.....*

— Soit! dit le général en m'interrompant ; je mettrai là quelqu'un qui répondra à ma fan-

taisie. Quant aux autres, répétez-moi tout, mon ami, je vous en aurai une obligation extrême ; vous me ferez connaître ceux qui me tourmenteront le plus.

— Afin que vous leur rendiez la pareille ?

— Non, en vérité ; mais pour que je puisse les gagner à ma cause. Il y a un moyen sûr de succès, dont je ne me départirai jamais, celui de commencer toujours par essayer de traiter avec mes ennemis, par chercher à les gagner si je peux, en leur prodiguant des avantages. Si cela manque, si leur haine se perpétue, alors il convient de tomber sur eux de toute la force dont on est susceptible, et de les écraser sans leur laisser aucune ressource pour l'avenir. Je tâcherai, d'ailleurs, de les mettre dans l'impuissance de me nuire, en ne donnant pas prise à leur venin. On se sauve de nombreuses méchancetés en se réfugiant dans la gloire ; avec elle on gagne l'estime des nations, qui a naturellement un sens droit ; et lorsqu'on possède ceux qui ont une âme sensible aux grandes choses, on va loin, n'en doutez pas. Ainsi donc, il est convenu que nous correspondrons ensemble. »

J'en pris de nouveau l'engagement pour ma

part; je lui prouvai de mon mieux la sincérité de mon attachement. Eh bien! je ne pus en obtenir, en retour, la confidence qu'il partait le lendemain, tant il y avait dans cette âme le besoin de taire ses projets; la conviction que le silence et la discrétion sont les moyens qui amènent à la réussite. Ce fut Barras, que j'allai voir, qui me dit: « Notre général a quitté Paris la nuit dernière. »

Je parus étonné.

« Il a hâte, dis-je ensuite, d'arriver à son armée.

— J'admire son activité, me répondit Barras; il n'a pas demeuré une minute en repos depuis le moment de sa nomination.

— C'est ainsi, répliquai-je, que l'on va à la renommée.

— Par ma foi, la route, à ce prix, me semble trop pénible; je m'arrêterais, en la suivant, dans chaque cabaret. »

Je ris de ce propos, et le directeur fit comme moi. Puis il me demanda si le général m'avait fait part de ses projets.

« Il veut combattre vite.

— Il fera bien; nous avons besoin de victoires; c'est le seul remède convenable à la

maladie de la France. Je souhaite qu'il frappe fort, et avec succès. »

Nous causâmes ensuite de l'état des affaires intérieures. Elles étaient dans l'état le plus déplorable qu'on pût imaginer, à part du côté de la Vendée, où la retraite des Anglais, précédée de celle du comte d'Artois, et suivie de la prise de Stoflet, après laquelle ne tarderait pas à venir celle de Charrette, procurent de ce côté quelque répit. Je tins en ma main, à cette époque, une lettre écrite de Londres à ce directeur, par une personne de marque qui avait suivi S. A. R. à l'Ile-Dieu, et qui correspondait secrètement avec Barras. Cette lettre, très-longue, renfermait plusieurs paragraphes que je m'amusai à transcrire, et que je vais rapporter; je crois qu'ils ne sont pas sans intérêt. Je préviens que je supprimerai les détails des choses trop connues, et surtout le nom de l'écrivain, par égard pour sa famille; il a, d'ailleurs, montré lui-même, toute sa vie, un tel royalisme!!! Je dois dire, en outre, que, lié anciennement avec le directeur, il conservait dans son épître les formes de la familiarité.

« Nous voici de retour, mon cher ami, de « notre expédition aventurière, et que je ne

« qualifierai pas de glorieuse. Nous revenons « avec la honte d'être demeurés en vue de la « France, et de n'avoir pu y aborder. Je sais « que les Anglais sont la cause de notre inac- « tion ; mais, ventre-saint-gris, Henri IV se se- « rait jeté à la nage, plutôt que de ne pas « prendre terre, et chacun des siens aurait « suivi de bon gré ou de force.

« Les choses ont eu lieu autrement, parce « que nous sommes sous une étiquette diffé- « rente; on est plus grand de rang qu'à son « époque, ce qui fait qu'on s'expose moins. « Déjà son petit-fils Louis XIV *se plaignait de* « *sa grandeur qui l'attachait au rivage.* La rai- « son est fort belle dans le vers de Boileau.

« Nous sommes arrivés à cette Ile-Dieu, « remplis d'impatience de nous signaler, et « avec des projets de conduite admirables, « parce que les projets sont faciles à faire. « Je ne sais quel malin démon s'attacha à ce « qu'ils ne pussent être exécutés. Figurez-vous « toute la Bretagne, toute la Vendée en ru- « meur; les chefs allant, venant de la côte à « nous, se montrant avec leurs formes vul- « gaires pour ceux du commun, leur courage « de forcenés, leurs insistances irrespectueu-

« ses. A les entendre, on aurait dû descendre « dans la première barque venue, aborder, au « hasard de rencontrer les bleus, faire là « guerre en partisans, courir toutes les chances « de la mauvaise fortune, de la déroute, d'une « trahison. Nous les laissions dire. Mais qui « diable, parmi nous, avait envie de chouaner?

« Nous en parlions pourtant beaucoup, rien « ne nous paraissait plus vénérable que la « chouanerie. Mais, mon Dieu, les plaisantes « tournures! que de bandits d'opéra ont passé « sous nos yeux! Puissaye, Charrette, Vau- « ban, à la bonne heure, ceux-là sont gens « avec lesquels, à toute force, on peut dîner; « mais Stoflet, Mercier et les autres, il fallait « se rappeler l'éminence de leurs services « pour condescendre à les traiter familiè- « rement. Au reste, les pauvres gens ne le « demandaient point; leur enthousiasme était « comique : on était des dieux à leurs regards. « Savez-vous, mon cher, que les hommes sont « de plaisantes bêtes? Comme on leur fait ac- « croire qu'on a quelque valeur! avec quelle « prestesse ils consentent à ce qu'on les trompe! « Ils vont à la mort joyeusement, en récom- « pense d'un mot bienveillant. Il est étrange là

« facilité qu'ils ont à mourir pour le compte « des autres. Je doute que vous parveniez ja- « mais à en faire de francs républicains. Le « Français surtout demeurera long-temps « avant de se convaincre de sa propre impor- « tance; il lui semble ne valoir quelque chose « que par le prix que les autres y attachent; et « lorsqu'un prince consent à les apprécier, « alors ils font des merveilles.

« Nous avons fait d'excellens dîners à l'Ile- « Dieu, et tenu force conseils. Les Anglais ne « nous ont pas laissé manquer de vivres, ai- « mant mieux nous voir autour d'une table, « soit servie, soit couverte d'un tapis vert, que « sur un champ de bataille. Nos digestions, « nos délibérations leur convenaient beau- « coup. Il ne leur plaisait pas du tout que la « Vendée dévorât la république.

« Monseigneur, dont la valeur brillante n'a « point de terme de comparaison, demandait « bien souvent à quelle époque on serait à « terre. Aussitôt s'élevait un cri général; cha- « cun frémissait des conséquences de l'hé- « roïsme de S. A. R.; on la suppliait de mo- « dérer son ardeur bouillante; son impétuo- « sité faisait peur même en paroles. Nous ne

« voulions que monseigneur s'exposât que « lorsque la France entière lui serait soumise.

« Il y avait ce fat de Vauban, cet avantageux « Charrette, qui faisaient contraste avec nous. « Figurez-vous leur mine froide, soit lorsque « le premier venait nous voir, soit lorsque le « second recevait nos réponse dilatoires à ses « instances précises de hâter le débarquement. « Ces personnages nous étaient insupporta- « bles autant que MM. de Puissaye et de « Scepeaux. Le d'Autichamp nous embarras- « sait bien quelquefois aussi avec sa valeur « brutale; mais celui-là est si amoureux de « ses maîtres qu'on lui ferait entendre raison « plus facilement.

« Quant à Georges Cadoudal, on lui aurait « fait baptiser des pierres. Il ne voyait que « par nos yeux, bien que souvent il me de- « mandât, avec une naïveté charmante : « Mais « pourquoi monseigneur ne descendrait-il pas « au moins pendant une quinzaine de jours, « pour voir par lui-même l'état des choses? Il « se battrait, et il y prendrait goût. » Je ne pou- « vais dire crûment à ce cher homme que « monseigneur resterait à bord, parce que au- « trement il nous faudrait descendre avec lui,

« et que nul des nôtres ne se souciait trop de « se faire soldat dans la Vendée. Georges n'au« rait pas compris ce que les convenances im« posaient de retenue à notre valeur. Alors je « rejetais tout sur les Anglais ; ils ont bon dos, « on peut les charger outre mesure.

« Par le fait, ils ne voulaient pas que « nous allassions combattre; mais on aurait « pu y aller facilement sans eux. Ce pauvre « baron de Roll! j'ai vu le moment où la tête « lui tournerait; c'est l'homme du monde « qu'une résolution épouvante le plus; il ne « respire que dans le précaire, sa vie est un en « attendant perpétuel. Qu'il a paru embar« rassé quand on lui demandait une réponse « positive! c'était le prendre à la gorge, « l'étouffer; il en expirait cent fois dans une « journée. Aussi combien il a respiré facile« ment dès que nous avons tourné la proue « vers les côtes de l'Angleterre! Je ne lui ai « jamais vu plus d'enthousiasme chevaleres« que que le jour de notre débarquement à « Portsmouth.

« Nous y sommes arrivés, bien fatigués de « notre expédition héroïque, qui occupera, « j'espère, une place importante dans l'his-

« toire; et, avec l'ardent désir de nous repo-
« ser de nos grands travaux, nous sommes si
« fiers de cette levée de boucliers, que main-
« tenant notre refrain perpétuel dit : A chacun
« son tour; que les autres, s'ils ne sont pas
« contens, aillent voir les côtes de France au
« moyen d'une longue vue, et, au retour, ils
« nous en diront des nouvelles.

« Calmez donc vos craintes, ce ne sera pas
« de notre côté que viendra le péril; le prin-
« cipe conservateur nous interdira toute dé-
« marche dangereuse à votre cause. Non seu-
« lement nous ne mettrons jamais le pied dans
« la Vendée, mais, si des affamés de gloire ou
« si des envieux de prendre notre place, le duc
« de Bourbon, par exemple, le prince de
« Condé, son père; monseigneur d'Enghien,
« son fils, ou quelque Orléans, témoignaient
« la moindre velléité d'aller chouaner, une
« lettre de cachet, car nous en expédions en-
« core, arrêterait cet élan.

« Le roi n'est pas satisfait; lui aussi se meurt
« d'envie de payer de sa personne; il y a dans
« ce corps cacochyme autant de valeur que de
« sagesse. Mais le roi n'est pas maître de ses
« mouvemens, et cela grâce à Dieu, car il nous

« faudrait le suivre ; et on est si bien où nous « nous trouvons !

« Adieu, mon cher Barras, ma tâche est rem- « plie; faites en sorte que la lettre-de-change « promise ne se fasse pas trop attendre, et « surtout qu'elle ne passe point par le canal « de Montgaillard ; celui-ci a tant de papiers « qu'il les perd souvent les uns dans les « autres. »

CHAPITRE XV.

Bonaparte m'écrit. — Détails de sa lettre. — Tableau de l'état de l'armée d'Italie à son arrivée. — Ce qu'il dit aux généraux français. — Sa proclamatiou. — Masséna. — Augereau. — La Harpe. — Serrurier. — Premières victoires. — Effet qu'elles produisent à Paris. — Les intrigues entourent Joséphine. — On veut aussi me circonvenir. — Ce que me dit madame d'Esparbès. — Comtesse de L..... — Je la crains. — Pourquoi. — On me présente à elle. — Dîner qu'elle me donne. — Le pain de Paris en 1796. — Abbé de Montesquiou. — Opinion qu'en avait l'empereur. — Romain de Sèze. — François Bellart. — De Rippert. — Un intrigant. — Pétition de ces gens-là. — Mademoiselle de Montbert. — Calembourgs de l'époque.

Cette lettre amusa Barras ; elle ne me divertit pas moins. Je veux qu'on puisse la comparer à celle que je reçus plusieurs mois après de Napoléon Bonaparte, à qui j'avais écrit quelques fois depuis son départ, sans qu'il m'eût donné encore signe de vie : on verra avec intérêt la différence de la position et de la pensée.

« Je suis en retard vis-à-vis de vous, mais « pas avec la France ; ceci m'excusera, j'es-

« père. Vous ne serez pas fâché que j'aie songé « d'abord à elle. Quand je quittai Paris, on « me remit des états qui portaient à cent six « mille hommes le nombre des soldats de mon « armée ; il y en avait trente mille effectifs ; « car, comme les gens de bureau, je ne compte « pas trente-six mille prisonniers morts ou « dans les hôpitaux; vingt mille en arrière dans « la Provence ; le reste malade ou gardant « les places fortes de Nice, de Ville-Franche, « de Monaco, etc.

« Les arsenaux étaient suffisans à mes be« soins ; mais je manquais de moyens de « transport, et pour y suppléer on m'a « donné magnifiquement quarante-huit mille « francs en or, ce qui a dû former le trésor « de mon armée. On va loin avec une telle « somme : les soldats manquaient de pain, « d'habits, de souliers ; c'étaient de pauvres « hères auxquels il fallait tout fournir ; et « avec quoi, s'il vous plaît ? La victoire y a « pourvu, Dieu a fait le reste ; et, s'il faut tout « vous dire, je me suis furieusement aidé : « la cavalerie, comme le reste, était nulle ; de « quoi ne manquions-nous pas ? Ce misérable « Schérer.....

« Je l'ai mal mené; il le méritait; il m'a « quitté de mauvaise humeur; que de choses « il a dû dire! Millesimo, Mondovi, Céva lui « ont répondu. On a le droit, avec de telles « paroles, de rompre en visière aux fainéans, « aux dilapidateurs, aux gens qui manquent « de lumières, de justesse et de valeur.

« Le quartier-général dormait à Nice; je « l'ai transporté à Albenga pour le tenir « éveillé. J'ai trouvé dans l'inaction une foule « de généraux, tous gens de mérite, et qui « se démoralisaient, Cervoni, Serrurier, « La Harpe, Augereau, Joubert, Rampon, « Vaubois, etc. Je leur ai dit : « Citoyens, « on n'avance ni on ne s'enrichit de gloire en « demeurant les bras croisés. Nous sommes « ici pour faire les affaires de la république; « marchons en avant. » J'ai dit aux soldats : « Vous êtes nus, mal nourris; on nous doit « beaucoup; on ne peut nous rien donner. « Votre patience, le courage que vous mon- « trez au milieu de ces rochers sont admira- « bles, mais ils ne vous procurent aucun se- « cours. Je viens vous conduire dans les plus « riches plaines du monde; de fertiles pro- « vinces, de grandes villes seront en notre

« pouvoir, et là vous aurez richesses, hon« neur et gloire. Soldats d'Italie! manque« riez-vous de courage?

« Tous ont frémi à ma question; leurs cris « m'ont donné la réponse: *En avant,* et nous « y avons été.

« Beaulieu, général autrichien, qui, en « combattant contre nous dans le nord, s'é« tait acquis une réputation méritée, com« mandait en chef l'armée réunie, composée « de gens de sa nation, de Piémontais; cent « mille hommes effectifs la composaient. « Déjà s'avançaient pour la renforcer les sol« dats de Naples, du pape, de Modène, de « Parme. Le bruit de notre canon a suspendu « leur course; ils se sont arrêtés aujourd'hui, « demain ils mettront bas les armes, ou se « retireront.

« Cette armée était divisée en deux parties: « les Autrichiens et les Napolitains formaient « soixante mille combattans. Colli, Autrichien, « lui aussi, commandait les Piémontais, qui « n'avaient pu trouver dans leurs rangs un « général en chef.

« Mes quatre divisions ont à leur tête Mas« séna, Augereau, La Harpe et Serrurier. Le

« premier deviendra notre plus grand géné-
« ral ; il fera un pacte avec la victoire, tant il
« saura la courtiser : c'est la plus belle con-
« quête que la France ait faite sur le roi de
« Sardaigne, que j'aurais eu plus de peine
« à vaincre si Masséna l'eût servi.

« Augereau est ce que les soldats appellent
« trivialement *un sacré dieu mon âme*, vrai
« goujat qui a de la vaillance ; c'est une âme de
« cire molle dans une enveloppe de fer ; il
« est tout bras, mais sans cœur ; on fera de
« lui ce qu'on voudra ; il appartiendra à
« tous, car il ne sera jamais solidement à per-
« sonne : il est, en attendant mieux, répu-
« blicain forcené. Laharpe a des talens, des
« vertus, de la conduite ; il est bon à pré-
« senter aux amis et aux ennemis. Serrurier
« lui est pareil ; c'est le bœuf de l'armée ; il
« trace péniblement son sillon, mais il l'en-
« fonce à une grande profondeur : je compte
« sur lui, il ne me manquera pas.

« J'ai débuté par menacer Gênes. J'ai
« parlé en maître : Gênes a eu peur ; et Beau-
« lieu qui, comptait sur la prolongation de
« Schérer, et qui, dans cette confiance, dor-
« mait lui aussi à Milan, est accouru à la nou-

« velle de la demande que je faisais au doge « de Gênes des clefs de Gavi et du libre pas- « sage de la Bocchetta. Nous nous sommes ren- « contrés à Montenotte. Augereau y comman- « dait; Rampon était sous ses ordres : le gé- « néral Argenteau leur était opposé. Il a tenté « trois fois d'enfoncer les nôtres, et a été battu. « Le lendemain a complété sa déroute : les « Français ont fait des merveilles, et le Pié- « mont nous a été ouvert. Le 11 avril le succès « a eu lieu; le 12 j'ai rençontré encore l'en- « nemi à Mondovi; il n'a pas tenu, non plus « qu'à Millesimo. Provera a posé les armes de- « vant le château de Cosseria. Nous avons pour- « suivi nos succès à Dego le 15, à Saint-Michel « le 20, et à Mondovi encore le 24; le 25 à « Cherasque; et le 28 d'avril nous sommes « arrivés à dix lieues de Turin, après avoir, « avec trente mille hommes, vaincu cent « mille, séparé les Autrichiens des Piémon- « tais, et contraint le roi de Sardaigne à « proposer un armistice, qui, vu la position « précaire de ce prince, sera suivi proba- « blement de la paix. Que vous semble de « ceci? *Les Athéniens seront-ils contens? que* « *diront-ils?* N'est-ce pas le propos d'Alexan-

« dre après la bataile d'Arbelle? Demandez-le
« à quelques savans de l'Institut.

« Adieu; je vous fais mes amitiés : gardez
« le secret sur ma lettre; je n'aime pas à les
« écrire pour plusieurs personnes. »

Signé BUONAPARTE.

Car encore il écrivait son nom de cette manière; bientôt il négligea l'*u*, non pour franciser son nom, mais par suite de la prestesse qu'il mettait à écrire et de son envie d'aller vite. Son style me parut naturel et même concis! Que de choses il disait en peu de mots. Quant à son orthographe, elle n'est pas aussi défectueuse que M. de Bourienne se plaît à le dire, bien qu'elle ne soit pas exacte toujours.

Ce fut pour le directoire un puissant lénitif que cette suite de victoires rapides et décisives; il en releva la tête avec plus de fierté. Le peuple de Paris, toujours extrême dans ses tendresses, comme dans ses colères, oublia tout-à-coup ses griefs contre Bonaparte, et le porta aux nues. Il ne fut plus question que de lui; on ne prononça plus que son nom. Les poètes

taillèrent leurs plumes, les peintres prirent leurs pinceaux; et quinze jours après son portrait tapissait uniquement toutes les rues, les quais et les boulevards.

La joie de sa femme devint extrême. Elle versa des larmes bien légitimes, car elle pleura toujours, soit avec la peine, soit avec le bonheur. Elle se vit dès ce moment environnée d'une foule qui allait toujours en croissant. Les femmes, les filles, les sœurs, les maîtresses (car celles-ci marchaient sur la ligne des autres au temps honorable du directoire) de tous ceux qui servaient ou voulaient servir à un titre quelconque dans l'armée de son mari, ne la laissaient pas seule un instant; les flatteurs, les parasites, les solliciteurs vinrent à la suite. Le général Bonaparte absent eut des amis sans fin, qui se réclamèrent de lui auprès de Joséphine, bien que leurs noms lui fussent inconnus. Les fournisseurs ne furent pas les derniers à paraître; ils offrirent de l'or en échange de ses recommandations. Elle prit à titre de prêt, sauf à rendre plus tard avec les tributs de la victoire. Mais on reconnut bientôt que Bonaparte ne se règlerait pas sur les lettres de sa femme; que

même il ne fallait espérer de lui aucune condescendance, aucune complicité en tout ce qui pourrait compromettre son armée ou son propre honneur.

La vie de ce grand homme est pure de ces friponneries trop communes parmi les gens de guerre, et auxquelles les princes, dans l'ancien régime, ne craignirent pas de se livrer. Napoléon emporta au tombeau une réputation intacte. Il quitta deux fois le trône, moins riche qu'un simple financier. Oh! que de qualités généreuses éclatèrent en lui! Pourquoi faut-il que son despotisme ait tout gâté?

Si les intrigues affluèrent autour de madame Bonaparte, s'il en vint de toutes sortes et couleurs, les amis du général ne furent pas à l'abri de leurs sollicitations. Je me comptais dans le petit cercle des intimes du héros naissant. On savait qu'il avait en moi de la confiance; aussi ne me laissa-t-on pas à l'écart. Madame d'Esparbès, que je voyais toujours, me dit en me tirant à part au milieu de son salon, où il y avait force monde :

« J'ai une proposition agréable à vous faire. Madame de L... demande à vous voir. Je sors peu; il faudra vous passer de ma pré-

sentation en règle. Elle viendra ici; je vous mettrai en rapport; elle vous invitera à aller la voir, vous n'y manquerez pas, et le reste ira de suite.

— Mais quel reste? dis-je à la marquise; je ne vous comprends pas bien. Je ne connais absolument pas cette dame; je ne sais en quoi j'ai attiré son attention. Je ne suis poète, journaliste, agioteur, musicien, peintre, diplomate. A quoi donc puis-je lui servir?

— Vous êtes du moins de ceux dont la conversation est agréable; et, à ce titre, vous ne fuirez pas la bonne compagnie.

— Je la recherche, au contraire, puisque je viens chez vous. »

Le compliment, quoique très-commun, plut à la marquise, qui me quitta pour aller s'occuper du boston journalier. Peu après, madame de L... entra. Je la connaissais de vue et de réputation; elle se mêlait de toutes sortes d'intrigues, se disait royaliste, l'était sans doute, et pourtant faisait parfois comme si elle ne l'eût pas été. On a prétendu, depuis, que par là elle cachait mieux son jeu. Au demeurant, sa maison était le centre des comités royalistes de toute la France. On

faisait là de la contre-révolution à livre ouvert; on conspirait sans aucune mesure: on aurait dit que l'imprudence devenait un moyen de succès. Madame la comtesse de L..., car c'était son titre, avait paru à la cour avec éclat. Amie de tous les Polignac possibles; en service auprès d'une des princesses, elle avait acquis une haute réputation de diplomatie de salon, de dextérité de salle des gardes, et même de manége d'antichambre, qui l'élevait bien haut dans l'esprit de ses amis. Elle se mêla de toutes les petites tracasseries, de toutes les ruses de pygmées, de toutes les trames mal ourdies, au moyen desquelles la cour de Louis XVI se flatta d'arrêter l'imposante et forte révolution. Certes, rien n'avait réussi à madame de L..., non plus qu'aux autres, sans pour cela lui faire rien perdre de sa jactance, de son espoir, de son orgueil. Elle rêvait le triomphe dans le moment de la défaite; et, comme les royalistes en général, elle reculait volontiers pour mieux sauter ensuite; avec cette différence, que le recul était positif, et que le saut n'avait jamais lieu.

Je me souciais peu d'entrer en rapport avec

elle. J'étais presque républicain, ai-je dit, et pas amateur de l'ancien régime. Je voulais la perpétuité des idées nouvelles, et non le retour vers celles d'autrefois; mais avec prudence et modération. Bien, d'ailleurs, avec tout le monde, ayant l'air d'approuver l'opinion de chacun, on me croyait dans la bonne voie à la Place-Royale, et je ne détrompais pas mes amis de ce quartier. Obligé, par ma position sociale, de voir tous les personnages marquans de l'ancien et du nouveau régime, j'avais bon besoin de veiller sur ma conduite, afin de ne pas encourir le reproche odieux de vendre aux uns les secrets des autres. Cela me contraignait à être très-réservé sur mes rapports du moment, et surtout à ne pas trop me lier avec des personnes qui intriguaient beaucoup. Madame de L... comptait en première ligne dans cette classe; elle était, d'une autre part, au rang de ces personnes à qui l'usage accorde une considération que l'estime conteste souvent. On ne pouvait s'éloigner d'elle sans articuler une raison péremptoire; je ne pouvais dire les miennes; aussi me trouvais-je très-embarrassé.

La marquise d'Esparbès ne tarda pas à

m'appeler. La comtesse de L... était auprès d'elle. Je me rendis à son signe, et la présentation eut lieu. Je fus caressé avec un soin extrême, adulé presque, fort louangé du moins. On me témoigna un vif désir d'une liaison plus intime; on détailla le nombre de gens que nous connaissions, et qui devaient aider à nous réunir. Que je la trouvai polie, prévenante! Certainement elle avait quelque chose à me demander. Je me tins sur la défensive; je fis preuve d'urbanité, mais ne fus pas au-delà. Cependant je ne pus éviter une invitation à dîner, qui me vint à brûle-pourpoint, et que je dus accepter, sous peine d'être grossier.

Me voilà donc, malgré moi, harnaché avec cette dame. Elle croyait me faire aller d'intelligence avec ses desseins; et moi très-décidé à tourner à *dhia*, lorsqu'elle irait à *dhiu*. C'était le surlendemain que je devais m'asseoir à sa table. On donnait peu à dîner à cette époque, à cause de la difficulté de se procurer du pain. Cette denrée était d'une rareté extraordinaire, encore n'en trouvait-on que de mauvaise qualité. Il était commun, en invitant les gens, de leur dire : Vous apporterez votre

pain. Dans tous les cas, la précaution était bonne à prendre; il y avait du luxe à en manger du blanc, et en petite quantité.

Madame de L... m'avait prévenu que je n'en trouverais pas chez elle. Je me munis de ma provision, ce que firent comme moi les autres convives; ils étaient au nombre de cinq. L'abbé de Montesquiou-Fezensac, homme d'esprit et non de tête, beau parleur; c'est-à-dire faiseur de phrases brillantes qui ne disent rien; manquant de génie de forte conception; paresseux et mystérieux, afin de déguiser sa nullité profonde. On compta sur lui tant qu'il fut à l'écart; on se moqua de lui dès qu'il devint en évidence, Son supplice était de faire, son bonheur de dire qu'il ferait: quelque peu en opposition avec la cour pendant l'assemblée constituante, il était revenu de l'émigration, après la chute de Robespierre, avec le titre de ministre principal du régent, depuis Louis XVIII. Il avait la charge de correspondre, de diriger, d'encourager. Il devait soutenir l'ardeur des fidèles, échauffer les faibles, ralentir l'impétuosité des impatiens; mais, pour remplir cette tâche importante, il aurait fallu un cardinal de Ri-

Quotidienne, à laquelle il avait donné surtout son impulsion royaliste. C'était un homme de taille médiocre, de figure gracieuse, fine et spirituelle, rempli d'énergie, de chaleur, de royalisme, de loyauté, d'un commerce sûr et agréable, digne de la confiance du prince, quoique lui non plus ne l'eût qu'imparfaitement.

Enfin, en cinquième, je rencontrai un monsieur de Saint-Aline, que j'ai depuis vu sous l'empire porter un autre nom, qu'il a quitté encore en 1814 pour en prendre un troisième, qui, selon toute apparence, n'est pas plus à lui que le premier. C'est un de ces êtres indéfinissables qui sont partout sans tenir à rien; connus de chacun sans qu'ils aient pourtant de patrie, de famille, d'alentours déclarés; qui ne sont jamais de la province de ceux à qui ils parlent, et que cependant on reçoit comme si on les avait fréquentés toute la vie. Leur existence est un problème; ils ne font rien, ont de l'argent, n'empruntent guère, rendent parfois, savent ce qu'on ne sait pas, et cela, je crois, afin de reporter en certain lieu au-delà de ce qu'ils ont appris.

Je me suis toujours éloigné de ces mystérieux personnages, équivoques, embarrassans, dont on ne peut se défier à demi, qu'il faut n'avoir pas contre soi, et dont l'intimité peut être dangereuse. Je rencontrai M. de Saint-Aline dans vingt maisons, fort peu chez les gens en place, et pourtant..... Or, quand je le vis chez madame de L..., je fis plus que jamais un appel à ma prudence.

La comtesse me reçut non moins bien qu'elle m'avait traité chez la marquise d'Esparbès. Le nom de celle-ci fut mon passeport auprès des autres convives. Le Saint-Aline vint à moi presque les bras ouverts, s'exclamant de me voir en si bon lieu. Je lui battis froid, le remerciai, et ne lui dis pas grand chose. Je traitai mieux M. de Rippert, parce que je l'estimais davantage; je savais qu'il avait bravé la mort pour soutenir son opinion, et qu'au milieu du règne de la terreur il n'avait pu se soustraire à l'échafaud qu'en se réfugiant dans la boutique d'un pâtissier, où, en qualité de garçon, il prit du service. M. de Rippert fut sensible à mes prévenances; nous continuâmes à nous voir.

L'abbé de Montesquiou m'était entière-

ment étranger; grand, long, pâle, maigre, que de rapports il a avec l'épée de Charlemagne! Il ne me dit pas grand'chose, garda son rang, fut taciturne, moins par raison que par paresse.

Ses deux collègues Romain Desèze et François Bellart se montrèrent plus communicables.

Au moment de servir le dîner nous eûmes l'apparition d'une sorte d'ange terrestre : c'était une jeune fille de seize ans environ, belle à ravir, modeste, réservée, levant à peine ses grands yeux bleus, couverts par de longues paupières noires; blanche était sa peau, et brune sa chevelure. Elle inspirait l'amour rien qu'à la regarder; elle le rendait plus ardent encore lorsque, avec une voix sonore qui allait au fond de l'âme, elle exprimait ses pensées violentes, emportées, chaleureuses. Enthousiaste de la royauté éteinte parmi nous, cette jeune vierge était un séïde de cette cause perdue. On l'avait nourrie de passion pour la famille de nos rois. Son père et sa mère n'existaient plus; le premier trouva la mort dans les rangs des émigrés, l'autre était expirée de misère et de désespoir.

Ce fut en peu de mots que l'on me fit l'histoire de mademoiselle Uranie de Montbert. J'en fus ému ; à peine si je fis attention à la bizarrerie du nom de baptême Uranie ; une muse, et précisément celle qui préside à l'astronomie : il convenait qu'il y eût quelque chose de céleste dans une jeune créature divine par elle-même. J'avoue que pendant tout le temps je fis plus attention à mademoiselle de Montbert qu'aux hommes aimables réunis en petit comité. On parla cependant d'une foule de riens auxquels ils attachaient une haute importance ; on répéta des calembourgs qui ne valaient pas mieux que ceux d'aujourd'hui.

Ils appelaient les cinq directeurs, les *cinq schillings*, parce que cinq schillings font la monnaie d'une couronne en Angleterre. Le Luxembourg était devenu la maison de *Saint-Cyr* (*de cinq sires*) ; je ne finirais pas si je rapportais toutes les pauvretés qu'on débita, et qui firent fortune. On aurait cru, à entendre ces messieurs, qu'il suffisait d'une série de plaisanteries pour anéantir la république. Ils parlèrent encore à mots couverts de quelques projets bien petits, bien mes-

quins, bien étroits. Je souffrais en écoutant ces gens de mérite, et je me disais : Voilà donc à quoi l'on est réduit, lorsque les espérances qu'on se forme sont en contresens du fond des choses et de ce qu'on pense au fond !

CHAPITRE XVI.

Suite des propos de table. — Discours un peu tyrannique de Chénier. — Fin du dîner. — Ce que me propose Saint-Aline. — La comtesse de L... chez moi. — Offres du comité royaliste à Bonaparte. — Je deviens amoureux d'Uranie de Montbert. — Suites de cette passion. — Le prince Charles de Hesse. — Saint-Aline m'annonce la rupture prochaine d'Uranie et de la comtesse de L..... — Causerie avec Barras. — Douceur de Merlin de Douai. — Pichegru et Bonaparte. — Erreur du premier et des royalistes. — Réflexions.

Placé à table en face de mademoiselle de Montbert, je m'enivrais du plaisir de la voir. Elle était si séduisante, si jolie ! elle parlait avec un si noble entraînement, qu'il y avait des instans où je croyais que mon opinion était la sienne, tant je cédais au charme qu'elle m'inspirait. Je la voyais dédaigner les plaisanteries pour ne s'occuper que des choses

sérieuses. Par exemple, sa bouche si fraîche, si bien coupée, conserva son sérieux accoutumé, lorsque M. de Rippert se mit à nous dire :

« Savez-vous ce que prétendait hier, chez moi, un joueur de boston, que *nos cartes* étaient en France singulièrement *brouillées?* Nous avons dans le jeu, contre l'usage, *cinq rois* (les directeurs), *six valets* (les ministres); mais en revanche nous manquons de *cœur;* nous sommes environnés de *piques*, et le général autrichien Clairfait nous jette *sur le carreau.* »

Ce calembourg fit dans notre cercle une fortune prodigieuse; on l'applaudit en éclatant de rire, moins la céleste Uranie, à qui tant de gaîté paraissait faire mal. On agita ensuite plusieurs questions touchant des faits passés, qui semblaient n'être avancés que pour tâter mon sentiment personnel sur une foule de choses. On parla de l'emprunt forcé, dont je n'ai pas dit un mot, parce que je tâche à me tenir toujours en dehors de l'histoire. Comme on en fit ressortir l'absurde injustice, non moins que celle de la loi coupable qui força les pères et mères d'émigrés

à abandonner, de leur vivant, à la nation, la portion de leurs biens dont leurs descendans n'auraient dû hériter qu'après leur mort.

On critiqua le discours de Chénier prononcé en cette circonstance, et on le critiqua avec raison. La logique des révolutionnaires (Chénier du nombre), équivalait à celle des écrivains salariés des ministères qui se sont succédé en France depuis 1814, et surtout de ceux qui dénaturent maintenant les faits avec une audace si ignorante. Ce poète disait :

« On parle sans cesse de la justice due aux individus, mais on ne parle pas de la justice qui est due à la patrie. La propriété est, comme la justice, un mot magique, que l'on met sans cesse en avant pour faire illusion. L'emprunt forcé est-il une lésion à la propriété, comme on l'a dit dans certaines feuilles, dans certains journaux, dans certains salons? C'est une indemnité plus ou moins forte que la patrie exige de tous les citoyens. Mais, quand par la nature immuable des événemens, la république s'est trouvée, par le délit des émigrés, entourée d'ennemis au dehors, déchirée au dedans, n'avait-elle pas le droit de se comporter à leur égard de la

même manière qu'elle vient de le faire à l'égard des autres citoyens, en réclamant des indemnités? S'il était question de les appeler en jugement, sans doute toutes les raisons alléguées en leur faveur seraient excellentes; mais il n'y a point de peine, car il n'y a point de délit; tous les émigrés doivent leurs biens à la république. Comment exécuter cette loi? elle serait illusoire sans celle du 9 floréal, qu'on a combattue. La république demande à chaque père d'émigré la portion de ses enfans coupables d'émigration. Ceci est une conséquence immédiate de toute la législation sur les émigrés. Si la république ne percevait cette succession qu'au moment de la mort, il arriverait que tous les pères et mères aliéneraient leurs biens, et qu'ainsi la nation serait privée de la juste indemnité qu'ils lui doivent; car toutes les fois que vous laisserez l'intérêt particulier en conflit avec l'intérêt public, vous êtes certain que celui-ci sera sacrifié.

« Il n'est question ici ni de salut de la patrie, ni de justice, mais de simple bon sens. Il n'y a là ni échafaud, ni régime révolutionnaire; il ne s'agit plus de battre monnaie sur

la place de la Révolution. Quand nous avons combattu les hommes qui se sont rendus coupables de ces délits, il se commettait des horreurs dans toute la république, mais il n'en est aucun dans cette enceinte à qui on puisse reprocher que ses vêtemens sont teints de sang.

« Je conclus pour l'adoption de la loi du 9 floréal, comme étant sage, juste et nécessaire. »

L'étrangeté de ces maximes, qui tendaient à intervertir l'ordre naturel du cours des choses, qui privait une famille de son bien, qui favorisait ouvertement l'émigré, pour le spolier avec rigueur, ne put empêcher la loi de passer; elle fut rendue, nous en savons les conséquences. Je le dis à regret, les convives de madame de L... s'en applaudissaient; elle leur paraissait propre à irriter davantage les esprits. Ces pauvres gens s'imaginaient que l'on renverserait la république en se faisant opprimer plus fortement.

J'attendais le moment où l'on s'adresserait particulièrement à moi, pour me faire des propositions que je refuserais; on ne m'en fit pas. Chacun après le dîner prit sa volée. Je fus le dernier à partir, tant je trouvais de

plaisir à prolonger ma position auprès d'Uranie. Il me semblait que cette belle personne me voyait avec intérêt; je crus une ou deux fois lire dans ses yeux quelque chose de favorable à mes désirs. J'oubliai, tant j'étais sous le charme, d'examiner à son tour madame de L...., qui ne me perdait pas de vue, et dont les sensations, manifestées involontairement, m'auraient éclairé peut-être.

Saint-Aline resta le dernier, il sortit avec moi. Dès que nous fûmes dans la rue, je dus me résigner à l'entendre m'exprimer son royalisme avec des exagérations tellement outrées, qu'il n'y avait rien en elles de naturel. Puis il passa subitement à Uranie, vanta ses grâces, son amabilité, sa sensibilité profonde, son isolement.

« Belle et malheureuse de toutes manières, dit-il, par la perte d'abord de ses parens, de sa fortune, et puis par le peu d'amitié que lui porte sa protectrice; ce serait une œuvre pie que l'arracher à son triste sort.

— Vous devriez l'épouser, lui dis-je.

— Moi, grand Dieu! s'écria-t-il. Hélas! mon ami, je ne puis goûter les douceurs de

l'hymen, car je ne saurais en supporter les peines ; les âmes trop sensibles..... Mais vous, pourquoi ne pas vous charger d'elle ?

— Je ne me marierais pas à la première vue.

— Eh, bon Dieu ! qui vous dit de vous marier ? Ne peut-on arranger les choses de manière..... ?

— Y songez-vous, Saint-Aline ? une jeune personne si vertueuse !

— Ah ! si vous lui plaisez, elle n'y regardera pas de si près. A votre place..... »

Je ne répondis pas ; je tirai ma révérence, et quittai l'odieux conseiller. Nous arrivons devant la porte de mon logis. Cependant le poison jeté dans mon cœur y fermenta : nous étions d'ailleurs à une époque si différente de celle d'aujourd'hui, que les idées sur les convenances ne lui ressemblaient pas ; elles étaient tout autres, et nous nous accommodions des mauvaises mœurs avec une facilité singulière.

Le lendemain, et d'assez bonne heure, mon domestique m'annonça madame la comtesse de L.... Ma surprise fut grande. Elle chez moi ! que venait-elle y faire ? Je me levai

en toute hâte de mon bureau, où j'écrivais au général Bonaparte, et courus au-devant d'elle pour la recevoir dans le salon. J'étais en vérité plus embarrassé que la dame, qui, avec une aisance merveilleuse, me dit :

« Je viens à vous sans façon, c'est une des conséquences de mon caractère; il a une sorte de franchise qui repousse la cérémonie; et comme j'ai à vous entretenir de choses importantes, je n'ai pas voulu remettre à plus tard notre conversation. »

Je répondis par des complimens généraux, comme je devais le faire; puis elle poursuivit.

« Que vous a semblé de mes convives d'hier?

— Ce sont des gens fort aimables!

—Eh! mon abbé ne vaut-il pas votre Sieyès?

— Mon Dieu! madame, je les crois faits presque de la même cire; aussi n'aurais-je de confiance ni dans l'un ni dans l'autre. »

Cette réponse, à laquelle la comtesse ne s'attendait pas, rentrait dans mon but de repousser toute insinuation dangereuse. Je vis que j'avais frappé juste, par l'altération des traits de la dame, qui, cependant, me répondit :

« Eh bien! vous avez tort; l'abbé de Mon-

tesquiou est un excellent homme, rempli de qualités précieuses. Votre jugement sur son compte est erroné, d'autant plus que lui vous voit avec plaisir, et désire se lier plus intimement avec vous.

— Cela n'est guère possible. Je ne me soucie pas d'augmenter le cercle de mes intimités.

— Oh! vous êtes trop sauvage; il faut songer à votre avenir, et mon abbé est une bonne connaissance. Il a du crédit, il ira loin, il deviendra ministre très-incessamment.

— Lui! ministre de la république! m'écriai-je.

— Eh! non, me répliqua-t-elle; qui songe à votre république? mais ministre du roi de France, au prochain retour de S. M. dans ses états. »

Je me tus; ce retour me paraissait moins certain que le croyait la comtesse.

« Écoutez, me dit-elle en rapprochant son fauteuil du mien, et en baissant la voix; nous savons force choses, dont vous-même ne vous doutez pas. Nous sommes instruits de vos liaisons d'amitié avec le général Bonaparte; et si vous pouvez nous le gagner, il y aura pour vous, au choix, ou une charge de procureur-

général dans un parlement, ou une place de fermier-général.

— Mais où sont, demandai-je, ces parlemens et ces fermiers-généraux? sur l'échafaud et dans la tombe. Eh, madame! pourquoi se bercer de chimères?

— Je vous parle de réalités. Nous marchons sans qu'on s'en doute. Écrivez à votre ami; allez le voir, si c'est nécessaire : on lui donnera cinq cent mille francs, le brevet de maréchal des camps et armées du roi, avec l'expectative d'être lieutenant-général bientôt; puis la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Ses frères seront tous commissaires des guerres, et on mettra ses jeunes sœurs à Saint-Cyr; car on croit que les Bonapartes sont nobles. Vous appréciez la beauté de ces propositions; je ne doute pas de la réponse du général.

— Ni moi non plus, repartis-je.

— Eh bien! communiquez-la-nous le plus tôt possible.

— Je puis le faire à l'instant même.

— S'offrirait-il de lui-même? Dans ce cas, vous sentez qu'on lui accordera moins. »

Je me mis à rire; il me fut impossible de me contenir sur ce point.

« Madame, dis-je, tout me persuade que, si je lui apportais ces propositions, il me ferait passer sur-le-champ devant un conseil de guerre, qui me condamnerait à mort.

— Le croyez-vous ?

— Je n'en doute point.

— Cependant, voyez! Un demi-million, un grade, un cordon, des places, Saint-Cyr !

— Je pense qu'il aspire à mieux.

— Mais tout cela c'est énorme : les ambitions, aujourd'hui, sont donc bien déraisonnables ? Et la vôtre est-elle à ce niveau ?

— Je me donne, repris-je, et ne me vends pas.

— Eh bien, mon cher monsieur! ceci est un tort encore. Il ne faut jamais faire bon marché de soi au gouvernement qui veut nous acquérir, mais se faire payer au plus haut prix possible.

— Et l'honneur?

— Est en dehors de ceci. A la cour on ne se croit jamais entaché par ce qu'on prend ; il n'y a de la honte que pour ceux qui laissent.

J'y ai passé ma vie; fiez-vous à mon expérience. On voudrait que vous fussiez des nôtres; car on prétend que les autres ont de la confiance en vous. Le Luxembourg vous est ouvert; vous entrez librement chez Barras: il y a là tant de papiers épars, importans toutefois à lire! on pourrait y faire un si bon coup!»

J'aurais dû traiter la comtesse comme elle le méritait; je ne le fis pas: une faiblesse, née de l'intérêt naissant que je prenais à sa pupille, fut cause que la tiédeur avec laquelle je repoussai ses offres laissa l'espérance de me circonvenir. La dame abandonna ces sujets de conversation, sur lesquels nous ne pouvions nous entendre, me parla littérature, pluie et beau temps, de la marquise d'Esparbès et d'Uranie; trouva le moyen de m'apprendre que celle-ci était bien disposée pour moi; et me quitta sans plus s'occuper du motif principal de sa visite.

J'allai chez elle une fois, deux fois, dix fois, et à des époques assez rapprochées. Plus je vis Uranie, et plus je l'aimais. Elle, de son côté, ne me cachait point que je lui étais agréable; mais elle tâchait de me rendre royaliste, et moi je cherchais à l'amener à des sentimens

patriotiques. Je m'apercevais du progrès que son amour faisait faire à ses opinions, qui prenaient une nuance des miennes. De là naissaient des discussions, d'abord insignifiantes, puis plus animées, entre elle et la comtesse. On la traitait avec moins d'intérêt, avec aigreur même; tandis qu'on ne se départait pas de me faire bon visage, et de m'être agréable en tout.

Saint-Aline, bon gré mal gré, rôdait autour de moi; il me rapportait les scènes que madame de L... faisait à Uranie; me peignait la position précaire de mon amie; frappait mon cœur déjà trop facile à émouvoir.

J'arrivais un jour chez la comtesse, qui venait de sortir. Sa domestique me proposa de l'attendre; ce que je faisais souvent. J'entrai dans l'appartement où était Uranie, qui, à mon aspect, se troubla. Je vis qu'elle venait de pleurer; ses yeux superbes renfermaient encore des larmes. Vainement tâchai-je d'en connaître la cause, elle s'obstina à me la taire; seulement elle me parut plus avancée dans ma manière de voir. Nous nous abandonnâmes au charme d'un entretien particulier, qui fut interrompu par le retour de la comtesse.

Celle-ci ne daigna pas adresser la parole à mademoiselle de Montbert, ne causa qu'avec moi, et de choses indifférentes. Je prolongeai ma visite tant que je pus le faire sans indiscrétion, et partis ensuite, déterminé, cependant, à me faire avouer par ma jeune amie le motif de son chagrin.

A cinquante pas de la maison de la comtesse, qui logeait rue des Mauvaises-Paroles, je rencontrai Saint-Aline, qui, chaque jour, battait en mille sens le pavé de Paris, avec un homme de très-beau nom sans doute, mais d'une réputation plus qu'équivoque, et qui était prisé généralement du public ; le prince de Hesse, ou simplement Charles de Hesse, l'un des membres de la famille électorale de ce nom, qui, perdu de dettes, de débauche, s'était réfugié à Paris, où il avait pris, avec le langage des jacobins, toutes les habitudes de l'époque. Ce personnage, sans vertu, mal famé, avait tenté de s'introduire dans la familiarité du général Bonaparte dès après le 13 vendémiaire, mais sans succès. Il ne me plaisait, ni de le voir, ni de causer avec lui : je fus donc très-contrarié d'en être accosté, et par Saint-Aline, qui, au fond, ne valait guère mieux.

« J'allais chez vous, me dit ce dernier, ayant à vous entretenir de choses importantes.

— Vous excitez ma curiosité, dis-je, moins dans le désir d'apprendre sur-le-champ ce qu'il avait à me communiquer que dans la pensée d'éluder une visite que j'avais évitée jusqu'alors. Ne pourriez-vous me parler sur-le-champ ?

— Vous êtes en affaires ? dit Charles de Hesse. Je vous quitte, citoyen. »

Citoyen!... le plat personnage! Je lui aurais dit *monsieur* si je lui eusse parlé. Saint-Aline, après son départ, me prit familièrement par le bras, et, me menant par la rue des Bourdonnais vers la Seine, me conta que mademoiselle de Montvert, devenue républicaine à cause de moi et malgré la mort de ses parens, était très-maltraitée par madame de L...

« Les choses sont au point, ajouta-t-il, qu'une rupture prochaine est inévitable. La comtesse est peu riche, la jeune fille n'a pas le sou; elle se trouvera sur le pavé un de ces momens, à moins que votre galanterie ou votre délicatesse..... »

Il s'arrêta, je lui en sus mauvais gré, car c'était un piége qu'il tendait à mes sentimens;

aussi répondis-je, avec froideur, que ma conduite serait celle d'un homme dont la vie est sans tache; que j'espérais cependant un rapprochement entre ces deux dames, dussé-je le provoquer moi-même par une explication.

« Vous feriez bien, repartit-il; et, si vous m'en croyez, que ce soit le plus tôt possible; car, au point où la querelle était hier, la catastrophe sera prochaine. »

J'eus un instant la pensée de revenir chez madame de L...; je ne suivis pas ce premier mouvement, mais me promis le lendemain de tâcher d'aller raccommoder les choses. Je quittai Saint-Aline dès que je pus le faire sans affectation, et me rendis au Luxembourg.

Barras ne m'avait pas vu de plusieurs jours: je causai avec lui d'objets généraux, lui peignis la position de Paris, toujours très-agité; les murmures que le gouvernement s'attirait par de fausses mesures; combien, par exemple, avait été improuvé le choix qui venait d'être fait de Merlin de Douai pour ministre de la police. On avait créé ce ministère en septième, et Merlin y passa de celui de la justice. Cet homme avait toujours été haï. La virulence

de ses opinions détruisait le mérite de ses talens. Comme jurisconsulte, tout ce qui n'était pas jacobin forcené le portait en détestation : on lui reprochait des mesures acerbes, atroces, et, en dernier lieu, une circulaire adressée aux commissaires du pouvoir exécutif près les tribunaux, dans laquelle on remarquait les phrases suivantes :

« Le gouvernement est instruit, citoyens, « qu'une foule d'émigrés ont osé rentrer en « France, et qu'ils jouissent chez eux d'une « tranquillité parfaite. Le sol de la liberté les « repousse, et cependant les lois mêmes qui « les proscrivent sont celles dont ils semblent « invoquer l'appui.

« Les uns se disent en réclamation, et croient « ainsi échapper à toute poursuite, comme « s'il suffisait de réclamer contre l'application « d'une loi pour en faire cesser l'empire.

« Entendez les autres, ils n'ont abandonné « la république que par terreur et pour échapper « à la persécution, et ils se prétendent « ainsi compris dans le décret du 22 prairial « dernier.

« Désormais toute réclamation est inad-

« missible; les délais accordés pour les pré-
« senter sont échus; depuis long-temps la loi
« ne voit plus dans ces pétitionnaires que des
« émigrés véritables, que des coupables qu'il
« faut punir.

« Poursuivre avec une sévérité inflexible,
« faire arrêter et juger sans délai tous les
« individus qui, n'étant pas dans le décret,
« ont osé rentrer en France; tel est le devoir
« que vous avez à remplir, etc. »

Le renouvellement de ces mesures infâmes indignait contre Merlin; on eut peur bien plus encore de sa manie sanguinaire quand on le vit abandonner le portefeuille de la justice, qui fut donné à Génissieux, pour prendre celui de la police, auquel tous les moyens de faire le mal, de vexer les malheureux, étaient attachés. Je croyais trouver Barras convaincu, au moins en partie, de cette vérité; je le vis, au contraire, très-monté.

« Le moment, me dit-il, est choisi désagréablement pour recommander l'indulgence; nous sommes sur un terrain miné de toutes parts, des conspirateurs nous environnent, la patrie est menacée. Savez-vous que des généraux trahissent presque sans se cacher?

— Est-ce Pichegru que l'on accuse? demandai-je.

— Oui, lui-même: il communique en secret avec le prince de Condé, par l'intermédiaire d'un Neufchâtelois, libraire de son métier, et maintenant postillon diplomatique, comme dit Figaro, et de l'ex-comte de Montgaillard.

— Je ne connais, dis-je, ni l'un ni l'autre; je les ai pourtant entendu nommer.

— Le premier, dit Barras, est un fort honnête homme, qui se mêle de ce qui ne le regarde pas; le second est un adroit compère, qui, pareil au greffier de Brid'oison, mange à double râtelier.

— J'entends, il sert deux maîtres: ne les tromperait-il pas tous les deux? »

Barras fit un signe qui me permit de voir clair. Je me promis dorénavant de me garder du sieur de Montgaillard; qui Roques, en son nom, prouva depuis par ses propres aveux, quel rôle il jouait hors de France.

« Mais, dis-je, pourquoi ne faites-vous pas arrêter Pichegru?

— Les preuves matérielles manquent. Il ne reviendra plus à son armée. On lui offre l'am-

bassade de Suède; il n'en veut pas: eh bien! qu'il reste sous la remise. Là il ne pourra nuire; et, s'il continue de cabaler, on le saisira avec plus de facilité qu'au milieu de ses soldats. Au reste, ses officiers ne partagent point ses trames, il est demeuré isolé au milieu d'eux. »

Le fait est vrai, Pichegru ne s'apercevait pas qu'il lui serait impossible d'amener l'armée qu'il commandait vers la révolte; car aucun de ceux qui la dirigeaient après lui ne partageait ses opinions. J'ai lu depuis tout ce qu'on a écrit sur ce fait; j'ai en même temps admiré les déceptions dans lesquelles tombaient les royalistes: ils se sont toujours figuré que la volonté de Pichegru aurait été celle des autres; jamais erreur ne fut plus complète. Ce général n'eût pas été plus heureux que le marquis de Lafayette et Dumouriez, tous les deux abandonnés des leurs aussitôt qu'ils voulurent le conduire vers la représentation nationale. C'est une erreur dans laquelle tombent trop souvent ceux investis de quelque autorité: ils se figurent que la multitude, qui les flatte en vertu de leur pouvoir, qui leur obéit au nom de la loi, leur demeurera

fidèle lorsque eux-mêmes se déclareront en rébellion. Tout le monde n'est pas porté à s'abandonner aux chances de la révolte, et le plus grand nombre préfère attendre sa fortune du cours ordinaire des choses que de la devoir au hasard.

CHAPITRE XVII.

Barras me porte des plaintes contre Bonaparte. — Je me refuse à les lui transmettre. — Billet d'Uranie. — Je vais la voir. — Je la prends chez moi. — Vengeance de Chénier. — Conscience d'un régicide. — Madame la Boucharderie et le commissaire de police. — Travail secret que Barras me donne. — Uranie veut m'en distraire. — Lettre inédite de Bonaparte.

Barras me mit ensuite sur le chapitre de Bonaparte ; celui-ci déjà n'était plus bien avec la majorité du directoire. Carnot s'apercevait que *son général* ne l'était pas, qu'il voulait conserver son indépendance, et ne suivait aucun des plans qu'il ne cessait de lui envoyer. Ceci causait sa mauvaise humeur, et cette insubordination lui paraissait un crime punissable.

Barras voyait plus loin encore. Les formes affectées par le jeune vainqueur n'étaient pas celles d'un simple chef d'armée : il agissait moins en supérieur qu'en maître, taillait, coupait, rognait à sa fantaisie, prenait de son propre mouvement les mesures les plus importantes, ne consultait les directeurs que pour la forme, et même souvent ne leur disait rien. Sa correspondance était sèche, sévère, réservée : il traitait mal les hommes avides qu'on lui envoyait; faisait pendre les fripons qui avaient acheté le droit de voler la république; n'écoutait aucune représentation en faveur des administrateurs coupables; destituait les imbéciles dont les femmes ou les filles étaient en grand crédit au Luxembourg; dérangeait des concussions voulues; rompait des marchés dont il fallait rendre les pots de vin; enfin faisait crier après lui d'une manière étrange. Il s'avisait d'être homme d'honneur et probe, au milieu de tout ce monde-là.

Adoré déjà de l'armée, estimé du peuple, qui voyait ses vertus et ses actions; craint des ennemis de la république; il était fort; et on ne pouvait plus le renverser sans aug-

menter considérablement la masse énorme des embarras du moment. Le directeur comprenait toutes ces choses; néanmoins il se plaignait.

« Savez-vous, me dit-il avec légèreté, que notre ami est sombre comme un orage? Il est sans pitié pour ceux qui cherchent à vivre; il ne traite pas le directoire mieux. Où pense-t-il aller avec cette conduite? Il se fait calomnier, on lui en veut beaucoup : conseillez-lui plus de modération.

— Je suis bien loin de lui, dis-je, pour traiter de ces points importans.

— Écrivez-lui.

—Je ne saurais m'y décider, au moins pour de telles matières : c'est un homme qu'on ne dirige pas facilement.

— On commence à s'en apercevoir au directoire : il nous fera payer le canon de vendémiaire. Sa femme en reçoit des lettres charmantes, mais jamais de réponse à ce que je lui fais mander là-bas. Je vous assure que nous sommes fâchés de le voir s'isoler, lorsque nous aurions tant de joie à marcher avec lui de bon accord. »

Je me séparai de Barras; et, de retour chez

moi, on me remit un billet ainsi conçu :

« Mon ami, vous me pardonnerez la dé-
« marche que la nécessité m'a contrainte à
« faire: je ne suis plus depuis ce matin chez
« la citoyenne L...; je l'ai quittée sans retour,
« peu après votre sortie. Je sais travailler, et
« non supporter l'injustice et les mauvais pro-
« cédés. Adieu.

« Uranie,
Rue de Bracque, n° 7. »

Ceci fut pour moi un coup de poignard; rien ne pouvait m'être plus désagréable qu'une démarche dont le motif me serait attribué. Je ne remis pas au lendemain à consoler mademoiselle de Montbert; je courus à l'heure même au lieu indiqué. Elle occupait, sous les toits, une petite chambre meublée à faire horreur; j'en fus saisi. Uranie m'en fit les honneurs avec grâce et aisance. Elle ne pleura pas; me conta qu'à la suite de plusieurs scènes de plus en plus vives, la dernière avait été si violente, que la force d'en supporter une autre lui avait manqué. « Je suis partie, poursuivit-elle, disposée à me livrer à la Pro-

vidence, et très-déterminée à ne plus conserver un joug trop pesant. »

Qu'elle était belle tandis qu'elle redisait ses chagrins! Avec quelle véhémence je fis le serment de les adoucir ! Elle s'y refusa ce soir-là, le lendemain, le surlendemain encore. Enfin, à force d'amour et d'insistance, je parvins à la déterminer à venir prendre chez moi la direction de mon ménage de garçon. Je ne promis rien pour l'avenir, mon cœur était trop ému pour ne pas croire à une tendresse éternelle.

On se demandera comment une jeune fille bien née disposait d'elle ainsi. Je répondrai qu'à cette époque toutes les bienséances avaient disparu ; que chacun vivait à sa guise, tant la morale était relâchée depuis que le gouvernement ne cessait de parler de mœurs et de vertu.

Madame de L... me fit dire, par Saint-Aline, que, vu notre position respective, il fallait cesser de nous voir momentanément. Je fus charmé de ceci; mon projet étant de rompre avec elle, il m'était fort agréable de n'être pas forcé de prendre l'initiative. Je voulus néanmoins avoir sur ce fait une

explication avec madame d'Esparbès, qui, au premier mot de ma part, me ferma la bouche, ne voulant, me dit-elle, se mêler en aucune manière de ce qui ne la regardait pas.

Mademoiselle de Montbert embellissait mon intérieur par sa conversation, par l'agrément attaché à sa personne ; non que parfois je ne fusse surpris de certains gestes, de certaines expressions peu en harmonie avec son éducation primitive. Mais combien avait-elle dû être abandonnée à des mains peu dignes de veiller sur elle, pendant la grosse tourmente révolutionnaire! Satisfait, néanmoins, de tout ce qu'elle offrait à mon bonheur, je lui montrais à la fois de l'amour, de la confiance; elle ne me traitait pas plus mal.

Sur ces entrefaites, je vis Chénier plus joyeux que de coutume : il riait peu à cette époque, si jamais il a ri beaucoup.

« Parbleu, mon cher ami, me dit-il, je viens enfin de prendre une vengeance bien légitime de la méchanceté d'un drôle qui me harcelait depuis long-temps, moi et cette pauvre La Boucharderie, qui est une si bonne fille, et que vous connaissez un peu. Savez-vous qu'au mois de nivose dernier il parut, dans

le journal contre-révolutionnaire de Peltier, un article sanglant contre moi et contre elle? Qui l'avait fourni? J'hésitais, je cherchais, lorsque hier un incident particulier m'a mis sur la voie. Je suis parvenu à savoir à qui j'avais affaire, et sur-le-champ je me suis mis en campagne pour joindre mon homme. Figurez-vous un ci-devant, ou plutôt soi-disant tel déguisé, dans un grenier qui lui sert de demeure, mais plein d'une insolence poltronne, qui lui a fait souffrir les coups de bâton dont je l'ai gratifié sur son refus de se battre avec un régicide. Un régicide!!... Ils n'ont tous que ce mot à la bouche. Est-ce qu'on ne peut voter la mort d'un roi? »

Je me tus, il poursuivit :

« Est-ce qu'un roi est plus qu'un homme devant la justice?.....Vous ne me répondez pas! c'est que votre cœur ou vos préjugés me blâment. Je sais que bon nombre font comme vous, que d'autres feront de même dans la postérité..... Il y a des instans bien critiques dans la vie...... Vous êtes pourtant partisan de la liberté.

— Sans doute, repartis-je, et de l'équité, non moins. Or, vous avez manqué à celle-ci

dans l'acte déplorable auquel vous prîtes part. »

Mon propos amena une discussion sans résultat. Elle me fit lire à fond dans l'âme de Chénier; elle voulait se croire sans tache, et le sang de Louis XVI pesait horriblement sur elle. Au reste, tous les régicides en grand nombre que j'ai connus, même Carnot, auraient bien souhaité être à recommencer leur carrière; le même vote ne serait plus sorti de leur bouche.

Le poète Chénier, satisfait d'avoir rossé son ennemi, se consola par cet exploit de l'insistance de mon opposition à sa conduite ancienne. Il me prend fantaisie de transcrire ici l'article du journal de Peltier, afin de donner une idée de la manière dure avec laquelle on se traitait réciproquement à cette époque de licence.

CHÉNIER ET MADAME DE LA BOUCHARDERIE.

(Extrait du 34e numéro de *Paris pendant l'année* 1796.)

« Honnêtes lecteurs, peut-être n'avez-vous « pas entendu parler de la belle La Bouchar-

« derie, de sa grosse perruque blonde et de
« son énorme chignon. C'est une de nos plus
« aimables courtisanes. Vous la trouverez tous
« les jours dans les meilleures maisons de Pa-
« ris, au club des Césars, au club de Valois,
« au club des Arcades, et assise autour d'une
« longue table ovale marquetée de rouge et de
« noir; à moins qu'elle ne soit occupée à son
« cours de poésie chez l'immortel auteur de
« Charles IX et de Henri VIII. Plût à Dieu que,
« plus fidèle à son Apollon, elle n'eût jamais
« été se distraire autour d'un tapis vert! Un
« jour qu'assise à une de ces tables fatales,
« elle donnait à penser, à ceux qui la voyaient
« *perdre*, lequel vaut mieux du métier de
« poète ou de législateur, entre brusquement
« un commissaire de police suivi de la force
« armée; des sentinelles placées à toutes les
« portes empêchent de sortir. . . . . . .

« Madame La Boucharderie se présente, et
« déclare vouloir se retirer; on la refuse. Com-
« ment! dit-elle, on ose arrêter *la femme* du
« président des cinq-cents! Elle ouvre une fe-
« nêtre, appelle son laquais, qui l'attendait
« dans la rue avec son cocher. Saint-Jean, dit-

« elle, allez chercher Chénier, ou, en son ab-
« sence, Louvet.

« Saint-Jean part. Le commissaire, trem-
« blant, fait des excuses à la belle; il lui dit
« qu'il n'y a pas de sentinelle pour elle, et
« qu'elle est libre.

« Non, monsieur, répond madame la re-
« présentante, je veux attendre *mon mari.*

« Soudain on voit entrer Chénier et Louvet.
« Ils réclament leur dame, et disparaissent
« avec elle. L'amour ne tarda pas, sans doute,
« à essuyer les pleurs de la belle affligée.

« Que conclure de tout ceci?

« Que le métier de poète est devenu bien
« lucratif depuis la révolution, puisqu'un
« poète donne voiture à sa maîtresse;

« Que les mœurs étant les soutiens d'une
« république, il ne faut pas tant désespérer
« de la nôtre, puisque ceux qui la gouvernent
« donnent ces touchans exemples de vertu;

« Enfin que, si les hommes doivent trembler
« au nom d'un représentant comme autrefois
« au nom d'un duc et pair; que, si les magis-
« trats subalternes sont encore obligés de res-
« pecter la *maîtresse* d'un représentant, et de
« faire fléchir la loi devant elle, comme autre-

« fois devant la *catin* d'un prince, j'aimerais « autant celles d'autrefois que celles d'aujour-« d'hui. »

On doit croire que cet article dut déplaire à Chénier et à sa *femme*, qui certainement n'est pas la même dont madame la vicomtesse de Fausse-Landry a fait un éloge si pompeux dans ses mémoires.

Barras me remit, quelques jours après, un travail important et tout mystérieux qu'il voulait dérober à la connaissance des employés du directoire, et dont même Botot, son secrétaire particulier, son Michel Morin, son tout ce qu'on voudra, ignorait lui-même l'existence. Je m'enfermai pendant plusieurs jours, sortant peu, et toujours en présence de mes paperasses.

Uranie s'apitoyait sur mon assiduité à l'ouvrage; elle m'invitait à l'abandonner, à sortir, à me distraire. Je ne cédai que rarement à ses instances; et même, hors une ou deux fois, je ne mis le pied dans la rue qu'en sa compagnie, pour aller le soir nous promener sur les boulevards. Pendant cette réclusion volontaire, je reçus une seconde lettre du général Bonaparte, que je copiai d'abord

sur mon registre, et que j'enfermai en original très-soigneusement, à ce que je crus. Cette lettre était en réponse à deux ou trois, dans lesquelles je lui parlais en plaisantant des propositions que lui faisait le comité royaliste, de la mauvaise humeur du directoire, et d'autres sujets pareils. Il me disait :

« Laissez-les crier, mon cher ami ; leur co-« lère m'honore ; elle prouve que je fais mon « devoir. Qui se ressemble s'assemble. Les fri-« pons pullulent à Paris, où on les soutient ; « ici, ils fuient ou tremblent devant moi. Je « n'ai pas pris le commandement de l'armée « d'Italie pour l'avantage du directoire, des « amis, des flatteurs, des maîtresses des gens « en place, mais pour la gloire et la sûreté de « la patrie, et pour entourer mon nom de « quelque éclat. Ce serait mal faire que de « marcher selon qu'on le souhaite. Je veux « avoir des fonds pour solder la troupe, pour « qu'elle ne manque de rien. Peu m'importe « ensuite si les restaurateurs, les maisons de « jeu, les filles, se plaignent que je leur coupe « les vivres.

« Ne craignez pas qu'on me renvoie, car « ce n'est plus au pouvoir de qui que ce soit

« à Paris. La victoire a placé entre moi et la « disgrâce un abîme que je ne franchirai « pas. Je puis déplaire aux directeurs, mais « je conviens à la France; et dans cette posi- « tion je puis demeurer tranquille. Au reste, « les directeurs qui se plaignent de mon in- « dépendance ne feront désormais rien qu'a- « vec mon concours. Laissez-les donc se fâ- « cher, leur colère ne saurait être de durée.

« Quant au reste, en vérité, je vaux mieux « que cela. Il n'est pas un simple général de « mon armée qui ne s'estimât à un plus haut « prix. On offre davantage à Pichegru, et je « trouve qu'il fait une sottise de ne pas de- « mander encore plus. Vous devez savoir « maintenant tous les détails de son affaire; « elle est peu honorable. Pourquoi le mé- « nage-t-on? pourquoi attendre de le punir? « il n'est plus à craindre. Tout général qui « traite avec l'ennemi n'est plus Français, « et reste isolé au milieu des soldats. Voyez « Dumouriez.

« Vous avez bien fait de répondre que « vous ne pouviez consentir à me proposer « de pareilles infamies. Quant à moi, je fe- « rais fusiller à l'heure même celui qui me

« les adresserait sérieusement. Il faut être « tombé bien bas pour supporter un pareil « outrage. Je ne traiterai jamais avec la ci- « devant maison régnante. Il y aura toujours « guerre ouverte entre elle et moi, persuadé « que je suis que sa destruction est nécessaire « au repos, au bonheur, à la gloire de la « France. Malheur à ceux de ses membres « qui tomberont dans mes mains! Je croirai « leur sacrifice nécessaire à la tranquillité « publique. Ils ne sont pas redoutables, je le « sais ; mais leur nom est un arrêt de mort.

« Le chef de cette maison a des vertus ; « tous les Italiens qui l'ont vu, et qui m'en « parlent, vantent sa fermeté, sa patience, « sa sagesse. Je vais faire peur au sénat de « Venise, afin de le décider à chasser ce per- « sonnage des provinces de Saint-Marc. Si je « pouvais le faire enlever, ce serait une belle « prise. J'y aviserai.

« Pourquoi a-t-on rendu aux ennemis la « fille de Louis XVI? Cet acte a été une faute. « Le renvoi des d'Orléans est un crime ; ils « devraient mourir en France. Plus le nombre « des Bourbons sera grand, plus la république « sera en péril de se perdre. Je n'en aurais

« délivré aucun. Mais ceux qui vous gouver-
« nent sont de bonnes gens, à courte vue,
« qui ont frayeur de leur ombre, et qui, en
« secret, pleurent ceux qu'ils ont tués. Je ne
« voudrais pas avoir jugé Louis XVI; mais,
« si j'avais été des votans, je ne l'aurais con-
« damné à mort qu'avec conviction. Eux en
« ont eu peur, et voilà tout..... »

Le reste de sa lettre regardait madame Bonaparte; je ne le transcrivis pas. Ce que j'en donne au public est d'un intérêt majeur; l'âme de Napoléon s'y dévoile tout entière. On y voit déjà son mépris profond pour les directeurs, la certitude qu'il avait de l'impossibilité où ils étaient de lui nuire, et sa détermination bien prononcée à tirer toute sa valeur à venir de l'amitié des soldats pour lui, et à ne pas souffrir que des fournisseurs, misérables vampires, les dévorassent de son consentement.

Ce qu'il disait relativement à Pichegru était encore un secret pour tout le monde, non néanmoins pour le directoire et pour quelques initiés. Le comte de Montgaillard nous tenait au courant de toutes les résolutions de ce général, et on faisait savoir les offres

que les agens des princes avaient mises sous ses yeux. On les connaît aujourd'hui, je ne les repète pas. Enfin, on trouve dans cette lettre le germe de l'attentat commis sur le duc d'Enghien, et tout le fond de la conduite de Bonaparte contre les descendans de Louis XIV. Pensait-il déjà qu'ils deviendraient un jour ses adversaires directs, que la lutte commencée contre la république continuerait corps à corps avec lui? cela est possible; on le comprendra lorsque je transcrirai plus loin ce que lui-même me dit à une époque plus éloignée. Sa politique profonde était terrible, elle ne cheminait pas à demi.

Peu de temps après, voulant revoir cette lettre et la confronter avec la copie, je fus la chercher où je l'avais mise avec celle que Bonaparte m'avait écrite antérieurement, et que j'ai déjà fait connaître; je ne la trouvai plus. Ma surprise fut extrême; je fouillai tous les recoins de mon secrétaire, sur mon bureau, partout où je serrais des papiers; la pièce ne se trouva nulle part. Uranie m'aida dans ces perquisitions sans savoir de qui était cette lettre que je ne rencontrais en aucun endroit de mon appartement. Je finis par croire

que je l'aurais brûlée sans y prendre garde. Cependant ma mémoire me retraçait d'une manière fidèle le soin que j'avais pris de sa conservation.

Le surlendemain, en remuant des livres que j'avais sur une console, la lettre de Bonaparte tomba du milieu de ceux-ci. J'admirai comment elle se présentait dans un endroit que certes je n'avais pas négligé d'explorer. Je me hâtai, pour cette fois, de la renfermer en présence d'Uranie, qui, comme moi, ne revenait point de cette particularité. Il se passa quelques jours, une décade peut-être, sans nouvel incident; mais ma surprise fut extrême lorsque, la première fois que j'allai chez Barras, je fus reçu par lui avec une froideur à laquelle je n'étais pas accoutumé. Je lui en demandai le motif.

« Il est légitime, me dit-il ; vous vous refusez à correspondre avec le général Bonaparte pour lui transmettre notre mécontentement, et vous le faites quand il s'agit de le gagner à la cause des Bourbons. »

Ce reproche, quoique non mérité, fut un trait de lumière qui m'éclaira à demi. Je répondis vivement au directeur que les espions

l'avaient mal informé, et qu'il n'y avait rien de pareil dans ma correspondance. J'ajoutai que mes lettres étaient entre les mains du général, qu'on pouvait les lui demander; que je montrerais les réponses, et qu'on ne verrait là-dedans rien à mon désavantage.

Barras m'écouta avec une sorte d'impatience. Puis reprenant la parole :

« Il ne sera pas nécessaire de faire venir d'Italie ce que vous mandez au général. Il suffira, pour vous confondre, de la dernière épître que vous avez reçue de lui.

— Vous ne l'avez donc pas vue, citoyen ? repartis-je, et votre propos me le prouve. On vous a très-mal rapporté les expressions qu'elle renferme. Je ne vous l'aurais pas montrée, parce qu'elle renferme des choses qui vous seraient désagréables, quoiqu'elles vous eussent prouvé que je tenais à vous contenter. Mais maintenant mon devoir, puisqu'elle m'a été rendue, est de la mettre sous vos yeux ; je vais la querir sur-le-champ. Il faut, ajoutai-je, que vous me donniez, pour m'accompagner jusque chez moi, une personne qui possède votre confiance,

afin qu'elle voie bien où j'irai prendre le papier, et avec quel autre il est réuni. »

Barras, étonné de la franchise de ma proposition, mollit. Je tins bon, j'insistai. Il ordonna à son secrétaire de venir avec moi. Je pris la première voiture venue, et demiheure après j'étais de retour au Luxembourg avec la lettre de Bonaparte, de laquelle j'attendais mon entière justification, quoique je lui dusse l'incident désagréable qui me mettait justement de mauvaise humeur, et dont la cause ne m'était pas encore bien connue.

CHAPITRE XVIII.

J'ai une explication avec Barras. — Elle devient plaisante pour lui. — La citoyenne Roger. — Elle se charge de ma rupture avec Uranie. — Confidences importantes de Barras. — Ses idées touchant Bonaparte. — Lettre autographe et *orthographiée* de la citoyenne Roger. — Comment le prince de Hesse justifie Saint-Aline. — Celui-ci s'explique avec moi. — Je le chasse. — Madame de Staël voudrait aimer et intriguer avec Bonaparte.

Barras m'attendait avec impatience. Il prit la lettre, la lut deux fois, la tourna, retourna dans tous les sens, en pesa toutes les expressions, puis me dit :

« J'avoue que vous n'êtes aucunement coupable, et que mes gens seuls ont tort. Comment se fait-il qu'ils aient défiguré des expressions aussi claires ? Je vois que vous lui avez écrit comme un ami qui raconte ce qu'on lui dit à lui-même, et pas en agent de corruption. Recevez mes excuses des soupçons que je vous ai manifestés.

— Vous devriez bien, repartis-je alors, en retour de votre offense, me faire connaître

par quels moyens des expressions dénaturées sont parvenues jusqu'à vous.

— Non pas directement, mais par voie détournée; le gouvernement est étranger à ceci. On ne se méfie point de vous; on ne vous soumet à aucune investigation désagréable; mais c'est dans les mains d'un membre du comité royaliste que l'on a lu la copie de cette lettre, ou défigurée, ou mal retenue. Telle est la vérité, et vous pouvez me croire. Je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'y a rien de plus ou de moins. Maintenant, j'achèverai de vous faire la confidence entière. Ce même comité a connaissance du travail que vous faites pour moi. »

Je frappai le parquet du pied, et, levant les yeux au ciel, je poussai une exclamation involontaire. A ces mots du directeur, il se passa dans moi quelque chose d'étrange; mon cœur se brisa, et les larmes me vinrent aux yeux. Barras, à la vue de cette émotion, m'en demanda la cause avec un intérêt sincère.

« J'ai horreur, répondis-je, de la trahison dont je suis la victime; elle est si infâme, que je ne puis encore me décider à la reconnaître là où, cependant, je dois la voir. »

A la suite de ce préambule, je cessai toute réserve, et rapportai exactement les moindres particularités de mon histoire avec mademoiselle de Montbert. Il m'écouta avec soin, parut fort touché de ce récit, auquel l'intervention d'une femme mêlée au milieu de cette intrigue donna un plus vif intérêt. Je lui dis tout ce qui me faisait craindre qu'Uranie ne jouât chez moi le rôle le plus abominable; qu'elle n'y fût l'agent du comité royaliste et de la comtesse de L... Chaque parole que je prononçais devenait, en me soulageant, un trait de lumière. Je comprenais comment la lettre de Bonaparte, perdue dans mon secrétaire, s'était retrouvée ailleurs. Il eût été imprudent de la remettre à sa place; il valait mieux me laisser croire que je l'avais égarée, et non serrée avec soin. Je voyais pourquoi Uranie, pendant les journées consacrées au travail secret remis par Barras, avait un tel vif désir de me faire aller prendre l'air sans sa compagnie; c'était afin d'avoir le temps de copier ce que je mettais au net. Plus je parlais, plus ma douleur et ma colère croissaient. Combien je fus désappointé des éclats de gaîté qui échappèrent au direc-

teur, lorsque je touchais à la fin du narré de cette mystification odieuse !

« Parbleu ! mon cher, s'écria-t-il, cette petite personne doit être une coquine délicieuse. On ne saurait avoir plus d'esprit, plus de finesse; et avec cela jolie à croquer, dites-vous? de plus, quinze ou seize ans, de la naissance. Il faut absolument que vous me fassiez souper avec elle; je suis certain de m'amuser beaucoup.

— Vous, soit; moi, point, répliquai-je. Ce serait un monstre à étouffer dans sa jeunesse, si elle appartenait à une famille honorable. Mais, à présent que le voile est tombé de mes yeux, je vois combien j'ai été sa dupe. Ce doit être quelque drôlesse payée à l'effet de jouer auprès de moi ce drame d'un nouveau genre.

— Cela est possible; nous le saurons, car je mettrai Merlin aux trousses de votre Dulcinée ; et certainement lui, ou ses limiers, déterreront ses parens, si elle en a, et son origine première. Cependant je ne m'en dédis pas, et vous me ferez faire sa connaissance.

— Non point, au moins, par mon intermédiaire; il me serait impossible de dissimuler

auprès de cette malheureuse; et, en rentrant chez moi, je vais la jeter à la porte.

— Écoutez, me dit Barras avec une gravité impayable, vous avez raison. Il est inconvenant que vous couchiez désormais sous le même toit. La sûreté de l'état exige d'ailleurs que l'on surveille cette princesse. En conséquence, je vais envoyer chez vous, et de votre consentement, la citoyenne Roger, qui procédera à l'arrestation de ladite personne, non pour la conduire dans une maison de détention, mais pour la domicilier dans un des temples de Vénus, d'où tout me porte à croire qu'elle est primitivement sortie. »

J'étais trop dépité pour m'opposer à ceci. La citoyenne Roger avait, depuis l'aurore de la révolution, tenu à Paris la place de la célèbre appareilleuse Gourdan. On trouvait chez elle du fruit nouveau, du fruit mûr, de quoi contenter les goûts divers. Elle regrettait les prélats de l'ancien régime, que les membres de la convention nationale ne remplaçaient qu'imparfaitement; se plaignait avec raison de leur ladrerie; affirmant que tel d'entre eux venait chez elle escroquer du plaisir au nom de la patrie, et en vertu de son titre de repré-

sentant de la nation. Elle affectionnait Barras, moins à cause de sa qualité de directeur que de celle de son ancienne noblesse. La citoyenne Roger prétendait que les gentilshommes de nom et d'armes étaient les seuls dignes d'entrer dans sa maison. Les roturiers, quand ils y venaient, la faisaient frémir par leur lésinerie et le ton de leurs manières communes.

Pour satisfaire l'un des cinq rois de France, cette créature avait mis son logement auprès du directoire, dans la rue des *Fossoyeurs*, appelée aujourd'hui *Servandoni*. Là, elle occupait un hôtel vaste et commode, où ses demoiselles étaient fort bien établies. Barras l'envoya chercher. Elle vint en toute hâte, fit la révérence avec la grâce d'une élève du grand Marcel, et montra une tenue de duchesse. Pendant que le directeur la mettait au fait de ce qu'elle allait faire, je m'aperçus qu'elle riait lorsque j'étais nommé ; je ne balançai pas à lui en demander la cause.

« C'est, répondit-elle, qu'au portrait que me trace *monsieur le vicomte* de cette jolie personne si bien sifflée, j'ai toutes les peines du monde à ne pas reconnaître la petite Rosalie

Dagnès, fille d'une tripière de la rue Saint-Éloi, en la Cité, que j'ai eue pensionnaire pendant quinze mois. On lui donnerait seize ans, au plus, elle en a dix-neuf sonnés. Je lui sais une rouerie de demoiselle de l'Opéra, une ingénuité apparente, qui m'a valu bon nombre d'écus; et tout me certifie que c'est mademoiselle de Montbert. »

La gaîté de Barras recommença; il me fit son compliment touchant les soins que j'avais donnés à cette victime illustre de la révolution, dont le père et la mère avaient péri si malheureusement.

« Ah! quant au père, reprit la Roger, c'est vrai; il a péri en place de Grève, en 1788, bien et dûment pendu pour menues voleries qui n'en valaient pas la peine. Quant à la mère, elle fait encore son commerce; et si monsieur veut lui donner sa pratique..... »

Le rire de Barras devint fou. Je fis comme lui; je quittai l'extérieur chagrin que j'avais pris d'abord; et voyant, d'ailleurs, que cette trahison, qui pouvait me perdre, tournait en plaisanterie, je m'immolai héroïquement, et fus le premier à faire des gorges chaudes sur cette mystification. Cependant, et afin de ne

point me placer dans une situation embarrassante, soit que la Roger se trompât ou non, je décidai qu'elle me précéderait dans mon domicile ; qu'allant à la découverte, elle tâcherait de connaître ce qu'était véritablement la personne nantie de ma confiance et en possession de mon cœur.

Barras donna son consentement à mon projet. Il me retint à dîner, d'autant plus, me dit-il, que cette affaire conclue il en avait une autre dont il voulait m'entretenir. Madame Roger partit donc toute seule, très-assurée d'aller rejoindre une de ses pensionnaires, et moi sur les épines jusqu'à ce qu'elle me fît savoir ce qui s'était passé. Nous convînmes qu'elle m'écrirait dès après avoir vu mademoiselle de Montbert.

Lorsqu'elle se fut éloignée, Barras, qui était demeuré debout, se jeta sur un large canapé, me faisant signe de prendre place à ses côtés. Je n'en fis rien, et m'assis dans un fauteuil non moins commode, mais dont l'emploi me parut plus respectueux.

« Or çà, me dit le directeur, savez-vous que notre très-cher le général Bonaparte nous

traite sans trop de façon? Je trouve lestes à notre égard les expressions de sa lettre.

— Remarquez, citoyen, repartis-je, qu'une lettre, n'importe qui l'écrive et à qui on l'adresse, renferme toujours une phrase ou des expressions qu'un tiers ne doit pas lire; qu'elle est toujours confidentielle; que la plume qui la trace est moins vagabonde que la tête qui la dicte; que l'on écrit souvent au-delà de ce qu'on pense, et que les intempérances de style ne sont guère moins communes que celles de la langue.

— Je sais cela, répondit Barras; et certainement j'ai mis parfois dans telle missive des choses qui dépassaient mon idée, et j'aurais été désolé que ceux dont je parlais pussent le voir, car au fond je pensais d'eux mieux que je ne marquais.

— Ne vous offusquez donc pas, répliquai-je, si le général, de mauvaise humeur d'ailleurs à cause des intrigues dont il est le but, des friponneries dont on l'environne, fait retomber sur votre facilité une partie de ce qui lui déplaît. Il vous accuse en masse, ou plutôt fait sous votre nom la guerre aux voleurs qui vous nuisent.

— Il n'a que trop raison, dit le directeur avec un ton pensif; le Luxembourg ne ressemble pas mal à un bois de méchante renommée. Est-ce notre faute? tous les gens bien nés ont voulu faire de l'opposition; il n'est autour de nous que de la canaille. J'estime, j'honore les républicains; mais il faut avouer qu'ils sont tous bien mauvaise compagnie. Or, attendu qu'on ne peut vivre seul, il faut voir du monde, et on le prend ce monde parmi ceux qui ont de l'argent. Ce sont les seigneurs de l'époque. Eh bien! ces drôles ne peuvent se tenir tranquilles : ils assiégent nos bureaux, cajolent nos amis, enlèvent nos maîtresses. On prend autour de nous, on pille, on escroque, on dévalise, et puis les malicieux qui se placent en observation prétendent que nous avons notre part du travail concussionnaire; on nous déshonore sans que nous ayons le profit de la honte, et nous nous conduirions comme des saints, qu'on ne nous taxerait pas moins de friponnerie. »

Je trouvai si justes toutes ces réflexions, que je me contentai de faire un geste approbatif. Le directeur continua.

« Quant à la mort de Louis XVI, qui a dit

au général que je m'en repentais? J'ai agi dans cette circonstance selon ma conviction, en honnête homme, j'ose dire. Je crois pourtant que je me suis trompé, ajouta-t-il en soupirant, et comme entraîné par une volonté supérieure à la sienne; il me semble qu'il eût mieux valu garder le roi en otage; mais ce qui est fait est fait. Je tâche de ne plus y revenir, et lorsque je prête le serment annuel de haine à la royauté, je remplis un devoir que les circonstances m'imposent. Il me blâme, le général, et je trouve dans sa lettre des expressions qui me prouvent qu'il ferait pis que moi. Voulait-il que les deux d'Orléans fussent empoisonnés? que la fille de Marie-Antoinette mourût comme son frère? c'eût été des cruautés déplacées. D'ailleurs, il vaut mieux qu'un prince l'épouse, que si elle devenait la proie de l'ambition d'un citoyen français. Le général..... »

Je ne sais ce que Barras allait ajouter; il s'arrêta. Je ne lui dis rien qui pût l'engager à poursuivre. Je répondis que Bonaparte était dans tous les cas un franc patriote, un militaire habile, et qu'il valait mieux le bien traiter que lui déplaire. Barras pensait ainsi.

Il avait encore plus de paresse dans l'âme, plus d'inertie dans le caractère, que d'envie de dominer au moyen d'une lutte active; c'était par saccades qu'il trouvait en lui quelque énergie, mais il tâchait de s'en débarrasser pour rentrer dans cette quiétude nonchalante qui faisait son premier bonheur. C'eût été pour lui un tourment trop pénible que de préparer de loin une lutte, que de veiller avec constance aux projets de ceux qui pouvaient lui nuire; il préférait être réveillé en sursaut, agir à l'improviste, combattre, vaincre dans une journée, et puis se rendormir moralement. Tel il agit au 9 thermidor, au 13 vendémiaire, aux époques de la révolution, et chaque fois où son salut exigea qu'il fît montre de courage et de sagacité.

Certes, il avait trop d'esprit, trop de connaissance des hommes et des choses pour ne pas prévoir que Bonaparte serait ambitieux; mais il se défendait de préjuger quelle serait l'étendue de cette ambition, pour ne pas se mettre dans la nécessité de la repousser dès sa naissance. Bref, il lui fallait la présence du danger pour qu'il s'en occupât; et il aurait préféré tenter de sauter par dessus un gouffre ou-

vert sous ses pas plutôt que de préparer à l'avance les matériaux d'un pont qui facilitassent les moyens de le franchir sans péril. Tel il était, et tel il demeura jusqu'à l'instant de sa chute. Il la décida pour n'avoir pas su profiter de ses avantages; il remit la bataille à la semaine prochaine, en présence d'un adversaire qui n'attendait pas à la fin du jour le moment de la livrer.

Nous causions encore sur ces matières importantes, lorsque je reçus de la main d'un huissier du directoire le billet suivant, dont je conserve avec fidélité le style et l'orthographe :

« Sitoen, ge ne me trompès pa; la demoi-
« celle an qestion ai bin la fie de la tripiere
« de la ru Sain-Éloi; ge l'ai reconu dabor.
« Elle a bocou pleurai quan ge lui é dit qu'il
« falai me suivre. Elle voulai vous voire; ge
« mi sui oposai. Alors elle a fé son paqet de
« bone grasse; g'ai veillé à ce qu'elle ne le
« grossit pas a vos depans, car ge sui fame
« doneur, mosieur le sitoen viconte vous le
« sertyfira. Dite-lui que la petite ai rantré
« chez moi a ses ordres et os votres. Je me re-

« comande a votre bonté, a la siene et a vos
« conaisance et amis.

« Fame ROGÉ. »

Barras, à la lecture de cette pièce, recommença le cours de ses plaisanteries. Cette dernière phrase surtout, où l'on nous invitait à faire part à nos amis et connaissances de l'établissement moral de la *fame Rogé*, l'amusa surtout particulièrement; il me jura qu'il ne tarderait pas à faire connaissance avec la *fie de la tripiere*, et je suis persuadé qu'il me tint parole. Au reste, le premier moment passé, il eut la délicatesse de ne plus me reparler de cette aventure désagréable que pour me communiquer ce que Merlin, nouveau ministre de la police, poste qu'il ne garda pas long-temps, lui avait appris.

On tenait dans le comité royaliste à connaître les sentimens secrets du général Bonaparte. On savait que j'étais avec lui en commerce de lettres; par conséquent, et n'ayant pu me gagner, on plaça près de moi, à la faveur d'une rouerie dont je fus la dupe, cette prétendue demoiselle de Montbert, qui n'é-

tait qu'une coquine aussi rusée que jolie.

J'avoue ma mauvaise humeur ; elle me dicta une lettre plus qu'impolie à la comtesse de L..., dont je taxai le manége en termes justement mérités, et qui ne daigna pas me répondre. J'eus une explication très-vive avec la marquise d'Esparbès, qui protesta de son ignorance touchant le piége vers lequel on avait voulu me guider. Néanmoins ceci mit de la froideur dans mes rapports avec elle. J'allai la voir moins souvent ; je déménageai même, afin de me rapprocher du centre des affaires, et je vins m'établir rue du Bouloi.

Parmi ceux dont j'avais à me plaindre, je plaçais au premier rang Saint-Aline, et je désirais vivement le rencontrer, mais je ne le voyais plus. Il était toujours sorti lorsque j'allais à son logement, et il faisait toujours la sourde oreille lorsque je lui laissais dire de venir me visiter. Sur ces entrefaites, je bronchai, au milieu du Palais-Royal, sur Charles de Hesse, que cette fois je n'évitai pas. Je savais sa liaison intime avec Saint-Aline, et par son concours j'espérais arriver à celui-ci. Je l'abordai donc, et, de prime-abord entamant la question, me plaignis vivement de son ami,

et lui témoignai le désir de causer tête à tête avec Saint-Aline.

« A quoi songez-vous? me répondit le prince jacobin. Est-ce que ce gaillard-là est homme à vous prêter le collet? Il est plus poltron qu'un lièvre; vous l'assommeriez plutôt que de le faire battre. D'ailleurs il ne sait jamais rien à fond; on se méfie trop de lui, et il n'a pu aider qu'imparfaitement à la rouerie dont vous vous plaignez. Croyez-moi, écoutez sa justification bonnne ou mauvaise, traitez-le ensuite comme il vous plaira, et que tout soit dit. Je vous réponds de sa lâcheté, je ne répondrais pas de sa langue. C'est, au demeurant, un garçon parfait, excellent ami, et que j'aime de tout mon cœur. »

Le prince, après ces paroles étranges, me quitta. Je demeurai dans une stupéfaction comique, ne pouvant revenir de l'effronterie avec laquelle on se proclamait l'ami d'un polisson; j'oubliais que Charles de Hesse ne valait pas mieux que ce drôle consommé. Le lendemain, j'étais couché encore, Saint-Aline s'introduisit chez moi. Il y avait sur son visage un mélange de frayeur réelle et de gaîté factice qui me confondit. Je ne pus d'abord

lui rien dire, tant son apparition me causa de l'étonnement.

« Eh bien, me dit-il, vous m'en voulez! Il a fallu que ce bon Charles de Hesse prît auprès de vous mon parti, avec la chaleur de la franche amitié. Vous me suspectez, vous m'accusez; je n'ai aucun tort, je suis innocent comme l'enfant qui vient de naître. Voyons, répétez vos griefs, que je me justifie; car enfin, nouveau tribunal révolutionnaire, me condamneriez-vous sans m'entendre?

— Pensez-vous me tromper encore? lui dis-je d'un ton de mépris. N'êtes-vous pas entré de moitié dans le projet de la comtesse de L....? Ne m'avez-vous pas annoncé sa colère contre Uranie?

— Et de ce que j'ai vu une chose publique, je suis criminel?

— Oui, vous l'êtes; car il n'y a jamais eu de colère qu'en ma présence; car cette demoiselle prétendue était une fille à gage, amenée là pour me leurrer; parce que, enfin, vous, si avant dans les secrets du comité royal, ne pouviez ignorer une pareille trame. Je vous ai vu rôder autour de moi pour jouer

votre scène, et, Dieu aidant, je vous en punirai.

— Dieu, au contraire, vous en garde! répondit-il en tressaillant de tout son corps. Malpeste! comme vous y allez! Je suis trop de vos amis pour vouloir me chamailler avec vous. Je suis sans reproche, je vous le répète; mais, s'il vous plaît que je sois coupable, je consens à l'être; je me repens, et vous supplie de me pardonner. »

Le propos de ce misérable acheva de m'inspirer un tel dégoût pour sa personne, que je lui dis vivement :

« Vous pardonner, soit ; mais à condition que sur-le-champ vous sortirez de ma chambre; sinon je me lève, et vous fais sauter par la fenêtre! »

Saint-Aline pâlit, et ses yeux étincelèrent de rage. Il ne répliqua pas cependant; mais, prenant son parti, il se retira, moins honteux d'être démasqué que charmé d'avoir échappé à la correction qu'il méritait si bien. Je dois croire que dès ce moment il eut contre moi un vif sentiment de haine. Il ne la manifesta pas de manière à la laisser apercevoir. Les coups

qu'il essaya de me porter furent cachés; je n'en ressentis guère les atteintes.

Ainsi se dénoua cet incident de ma vie, épisode de galanterie malheureuse dont le souvenir ne me fut jamais indifférent. Au reste, mes relations ne finirent pas là avec Uranie; je la retrouverai plus loin. Libre maintenant de mon amour, et moins occupé de mes travaux politiques, je rentrai dans la société dont je m'étais écarté. Je revins chez l'ambassadeur de Suède; il continuait à faire du jacobinisme avec une ferveur touchante. Sa femme l'imitait, portant, la première, des toasts à la république française; ce qui paraissait singulier à nombre de gens.

En vérité, les royalistes ont eu de la bonté de reste, lorsqu'ils se sont ameutés en faveur de madame de Staël, tandis qu'elle a tâché de nuire à leur cause, aussitôt qu'il lui a été possible de le faire. Elle s'est vantée, devant moi, d'avoir aidé puissamment à jeter à bas le trône de France. Elle parlait de Marie-Antoinette en termes odieux. Les plus furieux jacobins étaient ses bons amis; elle déifia la république; elle eût fait l'apothéose de Bonaparte, si Bonaparte avait consenti à être son amant.

Il n'en fit rien, se refusa à ses avances, et de là naquit la guerre implacable qu'elle lui voua. Je ne tarderai pas à mettre sous les yeux de nos lecteurs les menées de la baronne de Staël, pour accaparer l'amour ou la confiance de ce grand homme. C'est une portion de notre histoire anecdotique que l'on n'a pas encore exploitée; je puis mieux que tout autre la faire connaître dans ses moindres détails.

Déjà, et à l'heure dont je parle, la réputation de Bonaparte jetait assez d'éclat pour attirer les regards de madame de Staël, qui, sachant d'ailleurs mes rapports de liaison intime avec le héros, crut que je serais propre à lui transmettre l'expression de l'enthousiasme qu'elle ressentait pour lui. Je devins donc l'objet momentané de ses soins et de ses cajoleries. Elle m'invita plusieurs fois à dîner, me parla de mon ami avec chaleur, regrettant de n'en être connue que superficiellement.

« Il me serait doux, dit-elle, de pouvoir lui exprimer la haute opinion que j'ai pour son caractère. Il n'a rien de la physionomie moderne; c'est un héros antique transporté

on ne sait comment parmi nous. Sa première campagne est un prodige; elle a duré quelques jours, et déjà le Piémont est soumis. Il triomphera de l'Italie comme Annibal, et, plus heureux que lui, ne trouvera pas sans doute de Scipion qui l'en fasse sortir. »

Ce propos et nombre d'autres, répétés coup sur coup, me donnèrent à penser; je vis où la dame voulait en venir; et, dans une première lettre au général, je lui fis part que toutes ses conquêtes n'étaient pas au-delà des Alpes, et que sa gloire lui soumettait un cœur célèbre, quoique peut-être trop facile à se laisser intéresser, soit par une réputation illustre, soit par une charmante figure, car madame de Staël s'accommodait de tout.

CHAPITRE XIX.

La Harpe, pressé par le besoin, vend ses livres.—Propos dur de Carnot à ce sujet. — Suite de la conversation. — Elle tourne sur Bonaparte. — Carnot veut être bien avec lui. — Position du directoire. — Chénier demande les honneurs du Panthéon pour les cendres de Descartes. — Mercier s'y oppose. — Ce qu'il dit ensuite à Chénier. — Portrait de Mercier. — Anecdote relative à lui et à Parseval. Il devient l'antagoniste de La Révellière. — Discussion théologique entre ces messieurs. — Mercier ennemi de Boileau et de Racine. — Propos sensé qu'il me tient.

La misère régnait dans Paris parmi la majorité immense des habitans de cette grande ville; un petit nombre jouissait seul des avantages de la fortune : il consistait dans ces sangsues publiques qui vivent aux dépens de la nation. Le scandale du luxe de ceux-ci contrastait horriblement avec le besoin des autres. On ne voyait autour de soi que familles nécessiteuses, que désespoir, que pauvreté; les hommes les plus recommandables tendaient presque la main pour obtenir un faible secours. Le littérateur La Harpe fut contraint d'annoncer, par la voie des journaux, qu'il

vendrait un à un les livres de sa bibliothèque. Les premiers qu'il proposa furent acquis à un prix très-élevé par des inconnus qui, après les avoir payés, déclarèrent ne vouloir point s'en mettre en possession. Tout ceci eut lieu avec éclat, car les gazettes s'en emparèrent.

Ce fait, peu important au fond, contraria singulièrement le directoire, à qui il importait qu'on crût, dans l'étranger, qu'il protégeait les lettres, les arts et les sciences. La Révellière Lepaux, à une soirée chez lui, au Luxembourg, interpella nominativement le ministre de l'intérieur, lui demandant s'il ne ferait rien pour secourir les hommes distingués de l'époque.

« Avec quels fonds y parviendrais-je? » répliqua Bénezech, qui, d'ailleurs, était plein de bonne volonté.

Carnot dit alors : « Bon ! que vous importe que La Harpe vive ou meure de faim? C'est un déserteur de la république et de la philosophie. Que l'autel et le trône lui donnent à dîner et à souper. »

Ce propos, d'une dureté extrême, déplut universellement. Carnot s'en aperçut; il reprit la parole :

« Je ne suis pas de ceux qui s'apitoyent sur

des infortunes ordinaires. Je songe aux soldats de la république. Sont-ils heureux? ont-ils moins d'appétit que La Harpe? Qui sait, d'ailleurs, si la pompe avec laquelle celui-ci demande l'aumône n'est pas une ruse pour déconsidérer le gouvernement? Je me méfie d'un capucin novice, il a toute la ferveur d'un commencement de profession. »

Quelqu'un ajouta :

« Que La Harpe fasse des miracles, il établira par là solidement la sincérité de sa conversion. Il peut changer ses livres en pain.

— Soit, dis-je, mais en farine, non; car où pourrait-il la faire cuire sans qu'on y mît la main dessus? »

On se mit à rire de ma réplique, et la conversation changea d'objet. Elle se porta sur les armées de la république, qui alors jouissaient sur les bords du Rhin d'un armistice, tandis que, du côté de l'Italie, elles sauvaient la patrie par des victoires multipliées. On vanta le général Bonaparte. Il y en eut qui, mauvais courtisans d'une royauté éphémère, prétendirent que c'était le premier homme de guerre de nos jours, et que son génie répondait à son courage.

Pour cette fois, la mauvaise humeur de Carnot se montra dans toute son étendue. Il fit une sortie contre les flagorneurs à courte vue, jugeant sur les apparences, achevant de bâtir des réputations lorsqu'à peine elles étaient ébauchées; qui, par des éloges exagérés, inspiraient des ambitions dangereuses à la chose publique, et contre lesquelles il conviendrait de sévir. Chacun écouta cette allocution avec étonnement. On trouvait dans la vanité du directeur une naïve expression très-réjouissante; on le voyait déjà porté de jalousie envers le vainqueur des Austro-Sardes, et on s'étonnait qu'il la dissimulât si peu. Barras, auprès de qui j'étais, me dit à voix basse :

« On réjouirait Bonaparte en lui mandant la bougonnerie de notre collègue. »

Cela signifiait : Vous qui lui écrivez, ne faites faute de le brouiller avec Carnot, j'y trouverai mon compte. Je fis un signe de tête; Barras en fut satisfait, et me serra la main. Certes, je voulais non le servir, mais mettre en garde le général contre la fantaisie envieuse de Carnot, que je voyais homme, lorsque le vulgaire lui accordait d'autres sentimens plus dignes de sa réputation. Il avait tort de se pro-

noncer ainsi, d'autant plus que le directoire ne pouvait exister qu'en se maintenant appuyé sur les célébrités de l'époque.

On l'attaquait de toutes manières. Jalousé par les conseils, méprisé par une partie de la nation, en butte à deux sortes de conspirations permanentes, celles des royalistes et des jacobins de 1793; obligé de se défendre contre tous, manquant de ce qui fait la force des états, n'ayant ni argent ni ressources pour s'en procurer, flottant entre les assignats démonétisés et les mandats dont on ne voulait pas davantage; sa position n'était pas tenable, et, sans les succès de Bonaparte, il n'aurait pas atteint sans une chute complète le milieu de l'année 1796. Aussi comprenait-il, malgré sa vague inquiétude pour l'avenir, que toute sa force était dans ce général. C'était ce qui le portait à se taire devant son indépendance, à le laisser roi de l'armée, parce que, avec son aide, il régnait au moins à Paris.

Ce n'est pas qu'au milieu de la conflagration générale, que tandis que tout était en émoi, les idées ne fussent distraites de temps à autre par des futilités qui occupaient momentanément les esprits. Par exemple, vers

cette époque, Chénier, qui se mêlait de tout, monta à la tribune pour réclamer que les honneurs du Panthéon fussent accordés à René Descartes. Certes, ce savant illustre était l'objet auquel on songeait le moins, et son nom, jeté au milieu des cinq-cents, y retentit avec un son extraordinaire. On se regarda, on eut presque l'envie de sourire, tant on trouva de niaiserie dans une demande qui, en d'autres époques, aurait paru très-convenable.

Chénier, après un discours très-bien tourné, proposa un décret ainsi conçu :

« ARTICLE I. En conformité du décret rendu par la convention nationale, du 1er décembre 1793, les honneurs dûs aux grands hommes sont accordés à René Descartes.

« II. La translation de ses cendres se fera le 10 prairial.

« III. Il sera gravé sur son tombeau ces mots : *Le peuple français, à René Descartes, le* 10 *prairial an* 4 *de la république*.

« IV. Le directoire assistera en corps à la cérémonie, ainsi que l'Institut national; les ambassadeurs étrangers seront invités à y assister. »

Ce projet de décret rencontra des contra-

dicteurs là où Chénier ne croyait trouver que des enthousiastes; il y eut des critiques. Descartes ne parut pas mériter, à Louis Mercier entre autres, d'aussi grands honneurs. Il repoussa la proposition de Chénier par un discours bizarre, dans lequel il qualifia le philosophe de charlatan; il le traita mal. Il alla plus loin, et comprit Voltaire lui-même, Voltaire, le dieu de l'époque, dans sa diatribe spirituelle, dont je citerai quelques passages afin d'en faire connaître l'esprit.

« J'ai fait dans ma jeunesse l'éloge de Des-
« cartes; mais j'ai appris par mon expérience
« que les plus grands charlatans du monde ont
« été les plus célèbres... Descartes fut un de ces
« mortels présomptueux qui veulent plutôt de-
« viner la nature que la connaître; il raisonna
« d'elle et de ses phénomènes comme s'il eût
« assisté au conseil du suprême Architecte. On
« dit que c'est le luxe de l'esprit humain, moi
« je dis que c'en est l'extravagance..... Funeste
« philosophie! c'est toi, c'est toi qui as formé le
« calus sur l'âme de tous nos égorgeurs! Ils
« ont cessé d'être hommes, du moment où ils
« ont cessé de sentir le remords..... Descartes
« écrivit aussi sur la morale..... Mais cette reine

« de Suède qui vagabonda en Europe, et « qui donna le premier exemple de l'assas- « sinat, il ne paraît pas que la morale de Des- « cartes influât beaucoup sur elle. Elle ajouta « encore aux rêveries de son maître..... Le Pan- « théon est un temple républicain, réservons- « le pour Féraud et pour les autres martyrs « de la révolution. Ne le décernez pas à des « hommes d'une réputation et d'un mérite « équivoques..... Que la plume du législateur « repose au temple des grands hommes, à côté « de l'épée du guerrier. La république des « lettres a ses palmes comme la victoire ses « lauriers ; mais c'est au temps à les mûrir.

« N'a-t-on pas ouvert les portes du Pan- « théon à ce grand corrupteur de la morale et « des mœurs, à ce vil flatteur qui encensa les « grands et les rois, et qui se montra leur es- « clave jusque dans son *Brutus*, où perce son « génie monarchien ? Voltaire, dans ses écrits « nombreux, n'épargna ni le bon, ni le juste, « ni l'honnête, ni le sacré ; et, bien différent « d'Hercule qui tua le Centaure sans blesser « Déjanire, Voltaire n'a pu frapper la super- « stition sans blesser la morale. Tous ces faits « sont constans ; mais notre légèreté cruelle

« nous fait glisser sur les vertus comme sur « les forfaits... Que l'auteur des tourbillons et « de la matière subtile ait été un romancier « ou un homme de génie, qu'importe au peu- « ple? Quand il verra sa statue, il la verra du « même œil que celle du grand Lama. *Et « combien d'hommes sont peuple à Paris! il « n'y en a pas trente qui aient lu Descartes.* Je « demande que le corps législatif ne se consti- « tue point corps académique; mais que, s'é- « levant au-dessus de la prévention nationale, « il laisse la réputation de Descartes mourir « dans ses ouvrages. Je demande le rapport « du décret qui lui ouvre les portes du Pan- « théon. »

Ce discours ameuta contre Mercier toute la tourbe philosophique. On lui dit force injures, parce qu'il avait dit vrai sur Voltaire. On lui reprocha son admiration passée sur cet illustre écrivain, comme si on ne peut, en avançant en âge, mûrir son goût ou mieux asseoir son opinion; comme s'il est interdit de s'éclairer lorsque, dès le début, on a eu le malheur de ne pas rencontrer la lumière. Mercier se moqua très-agréablement de cette querelle continuée par le fanatisme et la mau-

vaise foi. Il dit à ce sujet à Chénier, qui marchait à la tête de ses adversaires :

« J'ai combattu toute ma vie l'inquisition sacerdotale, je ne reculerai pas devant le saint-office philosophique. Ah! citoyens philosophes, vous prêchez la tolérance, et égorgez vos contradicteurs! Ne vaudriez-vous pas mieux que les prêtres? Que dis-je! vous valez moins; car du moins, s'ils font mal, leur morale est consolante, et, en général, leur vie est pure de vices, tandis que la vôtre est au niveau de vos mauvaises mœurs. »

Ce Louis Mercier, quelque peu mis de côté aujourd'hui par la mémoire oublieuse de notre nature, fut un des écrivains les plus distingués de la France : son génie fertile, pittoresque, singulier, profond, posséda aussi de la sensibilité, de la vigueur, et parfois de la grâce. Il se lança dans des routes nouvelles, s'affranchit de nombre d'obstacles, se créa des ressources ingénieuses, inconnues jusqu'à lui, et tenta de conduire l'art d'écrire sur un terrain autre que celui qu'il occupait jusque là. Il innova avec autant d'esprit que d'originalité, s'écarta du moins de la route battue, et fut autant supérieur à

la plupart de ses contemporains que ceux-ci étaient supérieurs aux écrivains du siècle de Louis XIV. Il méprisa la poésie, ce fut son tort, mais il tira grand parti de la prose. Sa réputation est immense à l'étranger, on l'y apprécie mieux que chez nous. Il faut ou vivre ou être mort depuis long-temps pour que l'on fasse attention à vos œuvres.

Non que je veuille le présenter en tout comme un modèle à suivre. C'était, je l'avoue, un écrivain paradoxal, téméraire, hardi au-delà de toute mesure, écrivant tantôt purement et tantôt se jouant de la grammaire, qu'il appelait une catin destinée à être violée par les hommes de génie. Il inventait des mots lorsque ceux du dictionnaire ne lui suffisaient pas; il tournait à son gré le sens de ceux connus, mais ce n'était jamais d'une façon triviale; il en tirait un parti lumineux. Il était rempli d'énergie; sa bizarrerie avait du mérite, et on le relit toujours avec plaisir.

Mercier avait des préventions sans bornes à l'égard des traducteurs, il ne pouvait les souffrir. « Ce sont, disait-il, des chenilles qui doivent aux fleurs sur lesquelles elles vivent leur nourriture, leurs couleurs brillantes,

mais sans avantage pour autrui; ils dénaturent tout ce qu'ils touchent, et font leurs ordures sur le génie d'autrui. »

Un jour il rencontra sur le quai de l'Institut M. de Parseval, l'un de nos poètes modernes les plus élégans, et qui, après avoir long-temps essayé ses forces, a fini par faire preuve de génie, en donnant au public son poème épique de *Philippe-Auguste*. Parseval, à cette époque, était coupable du délit de traduction aux yeux de Mercier, qui d'ailleurs l'aimait assez. Celui-ci l'aborde, lui fait des complimens, et lui demande où il va.

« Chez Delille, lui est-il répondu.

— Chez Delille! le traducteur, le versificateur sans fond; qui ne brode que d'après les autres; qui se passe d'esprit; créateur en défigurant le génie de ceux dont il s'empare! Mon bon ami, c'est un pauvre homme; il a la tête farcie de mots, et il n'y a pas pour un écu d'idées. A mon avis, tout traducteur est un sot.

— Grand merci pour moi, qui crois l'être.

— Ah diable! je ne me rappelais pas vos *Amours épiques*... Mais vous n'avez pas traduit, vous avez imité... Au diantre la flatte-

rie !... Pardonnez-moi mon expression. Au reste, elle est lâchée, et je ne m'en dédis pas. Tâchez, puisque vous avez l'amour des lettres, de nous donner quelque chose de votre cru. Je préfère une aune de bouracan de France à cent de velours de Gênes. »

Je crois que Mercier avait raison. Je me rappelle toujours de lui avec plaisir. J'aimais sa franchise, sa loyauté, sa gaîté communicative. Il possédait de hautes vertus, un caractère facile; il plaisait aux gens du monde, et il portait les savans à méditer sur ce qu'ils appelaient leurs erreurs.

La Révellière l'appréciait à sa juste valeur, et aurait beaucoup aussi voulu le capter en faveur de sa religion nouvelle; il le maquignonnait, ainsi qu'il fit à l'égard de Bonaparte. J'assistai un soir, au Luxembourg, à une conversation que tous les deux eurent à ce sujet. Barras et moi formions l'auditoire. L'autre directeur, dans son enthousiasme de fondateur de secte, portait aux nues la théophilanthropie. Mercier, par politesse, en disait du bien, car il avait autant d'urbanité que de génie; mais enfin, ne pouvant plus se défendre avec des paroles générales, il se prit à dire :

« Mais, citoyen, ne savez-vous pas que pour monter un culte il faut du fanatisme, et pour le propager des miracles ? Votre philosophie vous interdit le premier ; et, malgré votre science, les seconds ne vous viennent pas. »

Barras et moi nous mîmes à sourire; La Révellière, piqué au vif, répondit :

« Non, certainement, je ne veux ni du fanatisme ni des miracles; c'est par la vérité, par la raison, que je me flatte de convertir les hommes.

MERCIER. Vous n'y parviendrez pas. Nous sommes des enfans à tous les âges de la vie; il nous faut des contes pour nous plaire, et des prodiges pour nous toucher. Attaquez le cœur, la foule vous suivra; égarez la tête, vous réussirez encore. Mais, si, les mains dans votre veste, vous parlez à la réflexion, on vous laissera pérorer dans la solitude.

LA RÉVELLIÈRE. J'espère mieux de mon siècle, il me comprendra ; ma religion satisfait tous les esprits.

MERCIER. Ma foi, si vous réussissez, je vous en ferai mon compliment; mais, plus nous allons, plus le rôle de prophète est difficile. Ces lumières, dont vous prétendez faire

votre appui, conduisent non à croire, mais à l'indifférence. Le propre de la philosophie est d'isoler, la religion rapproche, au contraire.

La Révellière. Pourquoi la mienne ne peut-elle produire cet effet, à vous entendre?

Mercier. Parce que ce n'en est pas une. Vous appelez de ce nom; quelque chose de calme, de froid, de raisonnable, qui n'affecte pas l'âme, qui ne la fait ni rêver, ni commettre des folies. Pensez-vous qu'elle nous conduise au martyre?

La Révellière. J'en serais bien fâché.

Mercier. Alors tant pis pour vous. Il n'y a pas de succès possible pour un culte, s'il n'est arrosé dès l'abord par du sang; si ceux qui le professent ne préfèrent perdre la vie à en abjurer les maximes. Où sont d'ailleurs vos prêtres enthousiastes, persécutans, persécutés, téméraires en face de la foule, imposant silence aux sages, affrontant les magistrats et les lois?

La Révellière. Je les repousserais s'ils avaient ces maximes.

Mercier. Eh bien, croyez-moi, faites des livres de morale, et pas autre chose. Une religion n'est pas l'effet d'une combinaison

philosophique; il faut, pour qu'elle se propage, qu'elle agite les sens plus encore que de convaincre l'esprit. Le moindre vicaire de village, sans mine, sans éloquence, sans aucun de ces avantages extérieurs qui plaisent tant à la multitude, fera dans un jour plus de sectateurs zélés en prêchant l'Évangile, que si l'Apollon du Belvédère, avec l'éloquence cicéronienne, donnait des leçons de philosophie dans le Louvre. Savez-vous que moi aussi j'ai voulu être législateur religieux? Voyez mon an 2440. Je me figurais que je lutterais avec le pape, et cela à tel point, que je me mourais d'envie de commander ma tiare. Je suis revenu de mon erreur, et me suis dit : Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de tâcher de ramener la religion de Jésus à sa pure simplicité : les hommes ne trouveront pas mieux en morale d'abord; et puis elle a déjà pour elle les miracles, l'antiquité, et le sang versé par ses premiers élèves.

Barras. Vous deviendrez capucin, citoyen Mercier.

Mercier. Pourquoi non? Qui peut répondre de l'avenir? Vous êtes bien devenu

républicain, de vicomte que vous étiez d'abord.

Barras, *avec gaîté.* J'ai mon fait, je me retire blessé de la bataille.

Moi. Ainsi nous devons aller exactement à l'office.

Mercier. Vous voyez que le citoyen La Révellière en a institué un ; il en faut dans tous les cultes. C'est, a dit une femme d'esprit de mes amies, l'*opéra des servantes.* Soit, mais pourquoi le ravir à ces pauvres créatures ? D'ailleurs, sachez bien que, qui entre dans une église avec la ferme résolution d'y prier, en sort toujours meilleur qu'il y est entré. On a beaucoup déclamé contre l'office ; qu'a-t-on mis de mieux à sa place ? Pour les gens bien élevés, les maisons de jeu, les spectacles ; et pour la canaille, les cabarets, les billards. Est-ce préférable ? Je plains la philosophie, si sèche, si coupable dans ses inventions.

Barras. Mais vous passez pour philosophe ; tous vos écrits.....

Mercier. Il y aurait fort à dire maintenant sur ma philosophie ; elle est d'ailleurs à

part de celle qui court les rues. Je veux le bien et pas le mal, la vertu et pas le vice. Je crains qu'à force de vouloir reconstruire nous n'ayons tout renversé. La philosophie marche sur des ruines; je me demande ce qu'elle a bâti, je cherche, et ne vois rien. Cela fait penser, tandis que les bienfaits du christianisme et de la réforme sont là, palpitans à mes yeux et à ma main.

Barras. Vous êtes un homme insupportable ; toujours des paradoxes, et toujours en contradiction avec ceux qui vous écoutent.

Mercier. Est-ce de cette sorte que vous rétorquez mes argumens? J'ai donc bataille gagnée.

Nous nous tûmes tous les trois. La Révellière boudait; il regrettait son dada de théophilanthropie. Barras haïssait la réflexion; elle naissait chez moi, et, chose étrange, je me convertissais peut-être aux propos d'un coryphée des adversaires du catholicisme, car Mercier était au fond cela. Cette conversation devint ensuite moins grave. Ici nous reprîmes nos avantages, car Mercier essaya de nous battre encore, non plus avec des armes réelles, mais avec les ressources de sa bizarre imagi-

nation. Dieu sait de quelle manière il habilla notre ancienne littérature, comment il traita Boileau surtout. Je défie ceux qui, dans la suite, voudront détruire la réputation de cet homme de lettres, d'aller plus avant et de dire mieux que Mercier.

Racine non plus n'échappa à son scalpel; il foudroya Voltaire, poète; et, comme il était en verve, après avoir foudroyé Descartes une seconde fois, il se mit à détrôner Newton, dont il critiqua sans pitié les hypothèses séduisantes. Comme il nous amusa! avec quelle rapidité il fit passer les heures! Il faut convenir que les hommes supérieurs de cette époque avaient un cachet particulier d'une originalité dont le moule paraît brisé. Ils mettaient surtout une franchise extrême dans leur conduite; elle répondait à leurs paroles. Ce n'était point gaîment qu'ils faisaient de la tristesse, et s'il y avait de l'élévation dans leur style, on en retrouvait dans leurs actions.

Je sortis avec Mercier, qui, dès que nous fûmes dans la rue, me dit :

« Ces gens-là me croient fou, ils sont imbéciles. L'un veut se faire Dieu, ne pouvant

être quelque chose sur la terre; l'autre, parce que ses passions veillent en furieuses, voudrait que la conscience dormît toujours. Nous sommes en général des égoïstes, qui bâtissons à notre mode un monde imaginaire, dont nous nous faisons le centre; mais ce rêve tombe au premier examen. Notre cœur, nos préjugés, nos fantaisies, tout nous reporte dans la réalité, qui nous devient amère. Croyez-moi, il vaut mieux avoir la foi du charbonnier que tant de hautes idées qui, en général, ne nous rendent pas meilleurs. »

Je demeurai d'accord de ceci avec Mercier; et, lorsque nous nous séparâmes, il me dit:

« Eh bien! de quelle religion êtes-vous ce soir?

— De la vôtre, dis-je, en attendant que je revienne à celle du curé de village.

— Ne plaisantez pas; vous pourriez y arriver. Le cœur est porté aux choses mystérieuses, et les mystères du catholicisme lui donneront toujours de nombreux partisans. »

CHAPITRE XX.

Lettre inédite de Bonaparte. — J'intrigue pour son compte auprès des directeurs. — Je lui gagne Rewbell et La Réveillière. — Barras résiste par instinct. — Joséphine royaliste. — Ce que lui dit là-dessus madame de Staël. — Détails sur Joséphine. — Ce que Bonaparte pense de madame de Staël. — Conversation diplomatique avec celle-ci. — M. de Talleyrand approuve ma conduite envers elle. — Arrestation de Charrette. — Détails curieux sur ce fait.

Ainsi que je l'ai dit au chapitre précédent, j'écrivis à Bonaparte relativement aux plaintes de Carnot; je lui représentai ce directeur furieux de son indépendance, et lui reprochant de loin de ne pas tenir ce qu'il lui avait promis. Je ne m'amusai pas à lui donner des conseils, me contentant de l'engager à ménager un peu un personnage qui pouvait, sinon lui nuire complètement, du moins le contrecarrer dans ses opérations. Bonaparte écrivait rarement : la réponse pourtant cette fois ne se fit pas attendre; elle disait :

« Ainsi, mon ami, lorsque je fais la guerre « dans l'Italie, il faut que je livre encore ba-

« taille à Paris. Je ne saurais être en deux en-
« droits à la fois, n'ayant pas l'honneur d'être
« dieu, quoique je travaille de mon mieux à
« décider un jour mon apothéose. Carnot se
« plaint : tant pis pour lui. S'imagine-t-il que
« les mouvemens du terrain, que la disposi-
« tion des lieux, que la marche des armées,
« que les agitations des peuples, et les mille
« cas fortuits qui se reproduisent tous les
« jours, peuvent être devinés, prévus, accom-
« modés à trois cents lieues, en face d'une carte
« topographique, et un compas à la main?

« Le croire serait une sotte erreur. On ne
« peut bien faire la guerre si on n'a pas toute
« autorité; le général qui accepte un plan de
« campagne tracé à l'avance, et qui l'exécute
« au pied de la lettre, se fera toujours battre
« nécessairement. Quant à moi, je renoncerais
« à toute gloire militaire, plutôt que de me lais-
« ser guider par qui que ce soit. Il me semble
« avoir assez bien conduit l'affaire jusque là
« pour mériter la confiance du directoire ; il
« me la faut tout entière, et, si je n'ai carte
« blanche, je ne ferai rien de bon.

« Carnot, je le vois, tient à prolonger son
« règne. Il veut passer pour le premier tacti-

« cien de l'Europe, et faire pour la guerre ce « que Buffon a fait pour l'histoire naturelle, « la dicter sans être sorti de son cabinet. Il « me reproche de ne pas tenir mes promesses. « Prend-il au pied de la lettre les politesses « qu'on ne refuse à personne? Je lui ai de- « mandé ses conseils en partant; je lui ai fait « les complimens d'usage? Cela constitue-t-il « son droit? Il est bien léger.

« Je ne veux relever de personne : j'entends « être moi, et non autrui; faire la guerre pour « mon avantage, et non pour celui d'un di- « recteur. J'ai l'orgueil que je peux me suffire, « et je me suffirai. Rapportez ce que je vous « mande à qui vous voudrez; ne dites rien à « Carnot : l'amour-propre bouche les oreilles « en même temps qu'il pose un bandeau sur « les yeux; mais faites auprès des autres direc- « teurs les démarches que votre amitié vous « suggérera. Comptez sur la mienne. Adieu.

« *Signé* BUONAPARTE. »

Je me conformai à son désir : ce fut Rewbell et La Révellière que j'attaquai les premiers. Ces bonnes gens, peu tacticiens, et jaloux beaucoup plus de leur collègue que du géné-

ral en chef de l'armée d'Italie, tombèrent d'accord avec moi qu'il était convenable de remettre la conduite exclusive de la guerre à celui qui s'en démêlait si bien. Ils s'engagèrent à parler dans ce sens au conseil.

Barras fut moins facile à manier. Un instinct secret, quelque chose dont il ne se rendait pas compte, le portait à redouter ce jeune héros; il voyait en lui un rival dans un avenir très-prochain. Cependant un autre sentiment plus impétueux l'excitait à cette heure, la haine de Carnot, de cet homme qu'il ne pouvait souffrir à cause de sa vertu stoïque, de son désintéressement, de ses mœurs sévères, et de cette haute réputation de probité dont il jouissait aux yeux de tous. Carnot, profitant de ces avantages, en mésusait parfois, se donnant une importance et des airs qui déplaisaient à Barras : aussi leur animosité réciproque alla toujours croissant jusqu'au jour du 18 fructidor, où Carnot tomba, victime de la malice de son ennemi.

Barras donc, préférant contrarier son adversaire présent à son adversaire à venir, s'engagea aussi à soutenir Bonaparte contre les attaques de Carnot; d'ailleurs il ne pouvait

dans ce moment rien refuser à Joséphine, qui prenait sur lui d'autant plus d'ascendant qu'elle grandissait dans l'opinion publique en raison des victoires de son mari. Cette dame, à cette époque, femme d'un général de la république, affichait des opinions royalistes poussées à l'excès. C'était une chose plaisante que de la voir comploter à sa manière pour parvenir au renversement d'un pouvoir que son mari soutenait par de grandes actions, et dont son ami était l'un des dépositaires.

Il est certain que l'on faisait de la contre-révolution dans le salon de madame Bonaparte; chacun s'en apercevait. Madame de Staël lui dit un jour à ce sujet:

« Est-ce que vous vous êtes divisé les rôles avec votre fier époux? lui, républicain, vous, aristocrate; lui, conquêtant pour le directoire, et vous, recrutant pour le roi?

— Ah! madame, répondit Joséphine, je serais trop heureuse si je voyais jamais Louis XVIII sur le trône de ses pères. »

Joséphine certe alors ne s'imaginait pas que, avant que son désir fût accompli, elle, d'abord, prendrait place sur ce trône glorieux, et que ce serait personnellement à elle que la

rentrée du roi de France serait douloureuse. Bizarres jeux de la destinée, et au-dessus de la prévision humaine! Mes querelles à cette époque avec madame Bonaparte provenaient de notre division d'opinions. Je ne croyais pas les Bourbons nécessaires à notre bonheur, je me contentais de la république, et elle, qui en profitait tant, ne pouvait la supporter. Nous avions là-dessus des prises continuelles; elle m'appelait jacobin, je l'appelais fanatique, et nous nous grondions à belle colère.

Cependant elle reconnaissait la sincérité de mon attachement pour son seigneur et maître; ceci la touchait quelque peu; d'ailleurs j'avais assez bonne mine, je me mettais bien, je comptais dans le monde, et ces avantages extérieurs étaient tout à ses yeux. Son excessive frivolité, en ce temps surtout, lui faisait attacher plus de prix à ce qui frappait les yeux qu'à autre chose. La fortune commençait à lui sourire, et, dès qu'elle cessa d'être malheureuse, Joséphine se mit à faire des dettes. Il lui semblait plus simple de prendre à crédit que de payer; l'argent pourtant ne demeurait pas dans sa bourse, il en sortait de vingt façons, mais toutes inutiles, et sans que ce

fût pour payer ce qui avait été acheté précédemment; elle donnait des à-comptes, et aussitôt reprenait des marchandises pour une plus forte somme. Ainsi elle alla jusqu'à son dernier moment.

J'ai dit au chapitre précédent que madame de Staël avait cherché à me convaincre de son admiration pour le héros de l'époque, et que, persuadé de lui plaire en le communiquant à celui-ci, j'en avais fait l'objet du paragraphe particulier d'une de mes lettres. Bonaparte, je ne sais pourquoi, n'y fit pas d'abord grande attention; il laissa passer quelque temps sans me répondre à ce sujet. Je revins à la charge, et alors il me dit dans la première missive que je reçus de lui :

« Vous êtes un enfant lorsque vous insistez « pour savoir ce que je pense de l'opinion de « madame de Staël à mon égard; je me méfie « toujours de l'enthousiasme des femmes « qui font de l'admiration hors de leur mé- « nage, et qui intriguent du matin au soir. « Tout ce que j'apprends de celle-là me la fait « voir comme une coureuse de salons, qui va, « vient, cherche partout à s'accrocher, veut « être quelque chose; et attendu que ses jupes

« l'empêchent d'administrer directement, elle « tâche de prendre l'autorité par ruse. On lui « donne de l'esprit, qui n'en a pas en France? « Je crois qu'elle manque de jugement et de « raison, elle endoctrine, elle parle, elle prê« che; c'est trop pour moi, qui veux que son « sexe cause ou fasse des enfans.

« Je lui suis pourtant obligé de la bonne opi« nion qu'elle manifeste en ma faveur. Remer« ciez-la, mais très en l'air, de façon à ce qu'elle « ne puisse en profiter pour faire de moi une « de ces marionnettes qu'elle met en mouve« ment dans son intérêt personnel. Je tiens à « n'être brouillé avec personne, surtout avec « Talleyrand, qu'on dit être à ses genoux, lui « et nombre d'autres. Cela ne me surprend « pas, les Français sont les plus faciles à se « laisser éblouir par de belles paroles. Enfin « celles qui ressemblent à madame de Staël « sont dangereuses dans un état, soit qu'elles « le gouvernent, soit pis encore, si elles ne le « gouvernent pas. »

Je trouvai de la sévérité dans le jugement du général, et me contentai de faire ses complimens à l'ambassadrice de Suède.

« Il vous a donc écrit quelque chose de

moi? me dit-elle, je serais curieuse de connaître les expressions dont il s'est servi.

— Je suis au désespoir, répliquai-je, madame, de ne pouvoir vous complaire en ceci; mais les lettres du général sont sacrées, et il m'a fait jurer de ne les montrer à qui que ce soit.

— Voilà une prudence ridicule. Il se pourrait que vous eussiez besoin de consulter sur leur contenu des gens capables de vous donner un bon avis; et s'ils ne voient point par leurs yeux.... Tenez, monsieur, si vous vouliez vous concerter avec moi, nous ferions un grand bien à la chose publique. Vous avez l'amitié de Bonaparte, j'ai la confiance des premiers de l'état, et au moyen d'une franchise entière et réciproque tout irait pour le mieux, je vous assure. »

Je vis avec effroi la proposition de la fille de M. Necker. Je savais le danger d'une liaison intime avec elle, et comment sa légèreté compromettait tour à tour ses amis. Je savais aussi combien de circonspection il convenait de garder pour éviter d'être mêlé à des intrigues désagréables. Moi particulièrement, moi si étroitement lié avec Bonaparte, j'eusse com-

mis une imprudence majeure en donnant tête baissée dans ce piége dangereux.

Je répondis donc que je me voyais trop peu de chose pour espérer de servir la patrie avec utilité; que je me garderais, sous aucun prétexte, d'employer le nom du général à rien de ce que le général m'aurait prescrit lui-même; que, dans ma position, une grande réserve m'étant imposée, je m'étais fait la loi impérieuse de n'en jamais sortir.

« Ah! reprit madame de Staël, il vous plaît de faire montre de discrétion et de diplomatie. Cela convient peu à votre âge. Pensez-vous réussir en vous tenant toujours à l'écart? Ces caractères boutonnés déplaisent universellement, je vous en préviens; tandis que, avec du laisser-aller, de la franchise et de la bonhomie, on plaît à tous et on profite de tout. »

Je me défendis du mieux possible, sans parvenir cependant à me ramener madame de Staël. Aussi, quelques jours après, Talleyrand me dit :

« Qu'avez-vous fait à une dame de mes amies? Elle prétend que vous êtes un fat mystérieux.

— Je la remercie du mot; il me rend jus-

tice. Je suis fat, selon elle, parce que je ne me jette à la tête de qui que ce soit; et mystérieux, attendu mon refus de lui livrer la correspondance des autres. »

J'entrai ensuite en matière, et je fis Talleyrand juge des griefs de cette dame contre moi.

« Vous avez agi en sage, me répondit-il : elle brode cent aunes de matière sur un chiffon d'un pouce carré. Je la sais si bien par cœur, que je ne lui confie jamais en grand secret que ce que je veux apprendre à toute la terre. Eh bien! malgré cette précaution, je trouve, la moitié du temps, qu'elle m'a fait dire mille fois plus que je ne lui en ai avoué. Prenez garde surtout à ce qu'elle ne mettel e grapin de sa parole sur les actes de Bonaparte. Si une fois elle entame celui-ci de son consentement, ce sera pour le brouiller avec le ciel, l'enfer, sans oublier les planètes et notre monde. »

Je ris du propos : il était conforme à la vérité. Je me reculai donc de cette femme spirituelle, et je fis bien.

Comme j'écris de souvenir, que je laisse à ma mémoire le soin de me guider, elle me fait souvent intervertir l'ordre des temps. C'est de

peu d'importance, car je ne fais pas l'histoire de cette époque; je rassemble seulement des matériaux pour ceux qui s'en occuperont. Je trouve maintenant dans mes papiers une lettre relative à l'arrestation du Vendéen Charrette. Celui-ci, porté jusqu'aux nues par les royalistes, est mis en jeu dans cette pièce au moment où il fut pris, et cela d'une façon bien différente de tout ce que son parti a débité sur son compte. Cette lettre, peu connue et oubliée complètement aujourd'hui, aura peut-être quelque intérêt, ne serait-ce que pour montrer de quelle manière différente le même homme est jugé par les opinions diverses.

Angers, le 7 germinal an IV (27 mars 1796).

« Hier, Charrette, bien escorté et accom-
« pagné des officiers qui l'ont pris est entré dans
« nos murs. Cinq pieds cinq pouces; taille assez
« bien prise, nerveuse et leste; le teint basané;
« la barbe, les sourcils et les cheveux noirs;
« les yeux moyens, mais vifs et quelquefois
« durs; le nez large et court, la bouche grande,
« le menton carré et avancé; voilà son por-
« trait. L'ensemble de sa figure en général est
« plat; sa manière de parler est douce, et res-

« semble à celle de ces petits messieurs à *ca-*
« *denettes* et à *paole supéme;* mais cela est
« naturel chez lui, et nullement l'effet de l'af-
« fectation : ce qui donnerait à penser qu'ils
« ont cherché à l'imiter lorsque les chouans
« qui avaient resté à Paris et dans toute la ré-
« publique ont mis cet accent en vogue avec
« les collets noirs. Son accoutrement n'avait
« rien de remarquable que sa malpropreté. Un
« pantalon et un gilet gris, une veste verte et
« dont la couleur est passée, un collet rouge
« bordé d'un petit galon d'or *volé à une cha-*
« *suble*, une ceinture de coton de différentes
« couleurs, des brodequins, un chapeau rond,
« un petit crachat sur le revers de sa veste, et
« un petit Christ pendu à sa boutonnière,
« voilà son costume. La main gauche en
« écharpe, et la tête enveloppée de serviettes
« à cause de ses blessures.

« Un peuple immense était sur son passage,
« et faisait entendre les accens du patriotisme
« et parfois de l'indignation; mais la persua-
« sion où il était que *ce scélérat* allait bientôt
« recevoir le prix de ses forfaits l'a contenu.
« Son abord dans la salle où nous l'attendions
« a été celui d'un homme un peu étourdi de

« l'appareil qui l'environnait, sans cependant « en être décontenancé. Beaucoup de cour- « bettes et de politesses affectées. Arrivé au « milieu de nous, le général Hédouville (le « général Hoche étant absent) lui a dit « qu'il « était fâcheux qu'il eût appliqué les grands ta- « lens qu'il avait déployés à résister à la volonté « d'un grand peuple dont il voyait l'expres- « sion aussi fortement prononcée. » Sa réponse « a été « qu'il sentait cette vérité, et que la « connaissance qu'il avait de cette volonté gé- « nérale l'avait décidé à cesser la guerre. »

« Cette *réponse prouve aussi la bassesse et* « *la duplicité de son caractère;* car il donne « à entendre qu'il n'a pas été pris, mais qu'il « s'est rendu.

« Le général Hédouville remit devant lui « à l'adjudant-général Travot son brevet de « général de brigade, accordé depuis quelques « jours, en récompense des services rendus « dans la Vendée. Charrette applaudit à cette « récompense, en faisant l'éloge du zèle et de « l'activité du citoyen Travot. On servit en- « suite un petit morceau à manger, à lui, à « Travot, et à Valentin (autre adjudant-géné-

« ral employé à sa poursuite), et on eut soin « de ne pas laisser de couteau à sa portée.

« Pendant une heure que nous fûmes au- « tour de lui, il ne lui échappa rien de remar- « quable ; des complimens à ceux qui l'entou- « raient sur leur manière d'agir avec lui, des « protestations de ne rien connaître des pro- « jets des Anglais (surtout lorsqu'on lui eut « appris la capture faite dernièrement, sur la « côte de port Malo, de toute la correspon- « dance anglaise des émigrés, adressée à lui « et aux autres chefs vendéens et chouans). « L'entretien particulier qu'il eut ensuite avec « les généraux Hédouville et Travot n'a rien « présenté, à ce que j'ai su, d'intéressant. Il « n'a rien voulu dire qui pût nous *servir,* et « *a eu l'air*, par ses complimens et ses protes- « tations, de chercher à intéresser en sa fa- « veur. On l'a conduit en prison, et le soir, « sur les dix heures, on l'a embarqué pour le « conduire à Nantes, où il sera jugé et exé- « cuté. Il a semblé naturel, et même néces- « saire, que le théâtre de ses triomphes et de « *ses forfaits* fût aussi celui de son supplice.

« Sa prise a été celle d'un cerf aux abois.

« Accompagné d'une cinquantaine de ses sol-
« dats, il est chassé d'un bois, et poursuivi
« par une patrouille d'un de nos cantonne-
« mens. Dans sa course, il tombe sur la co-
« lonne commandée par l'adjudant-général
« Valentin, qui met sa bande en déroute, lui
« tue dix à douze hommes, entre autres son
« Allemand, l'*exécuteur de ses massacres*, et le
« poursuit à grande course, pendant plus de
« six lieues, toujours à vue. Il donne, en se
« sauvant, sur une autre troupe, qui le reçoit
« à coups de fusil, et en voulant l'éviter; ex-
« cédé de fatigue, blessé, et soutenu par deux
« des siens, il tombe entre les mains de Tra-
« vot, à la sortie d'un petit bois. Du moment
« qu'il fut aperçu, les deux hommes qui le
« soutenaient tombent atteints d'un coup de
« fusil; il se trouve renversé sur les deux ca-
« davres. Travot, courant à lui, le saisit en le
« désarmant, et lui dit : Es-tu Charrette? —
« Oui, répondit-il; où est le commandant? —
« C'est moi. — Es-tu Travot? — Oui. — A la
« bonne heure; c'est à toi seul que je voulais
« me rendre.

« Tout ce qui se trouvait avec lui a été tué

« sur la place, à l'exception de cinq ou six qui « sont parvenus à se sauver dans les différens « endroits où il a passé en venant. Ici, il a « montré beaucoup d'assurance et de tran- « quillité ; il a répondu sans hésiter aux diffé- « rentes questions qu'on a pu lui faire. Il ne « s'est pas tué, lorsqu'il s'est vu pris, *parce que*, « *chef d'un parti*, *il veut soutenir son carac- « tère jusqu'au bout*. C'est ce qu'il a dit.

« Je ne le pense pas ; je crois qu'il craint « la mort, et qu'il fait son possible pour al- « longer sa carrière. Il a eu l'air de faire quel- « ques plaisanteries sur la charrette, en disant « qu'elle était démontée; mais qu'au surplus « ce n'était qu'une charrette. Il a prétendu « que nous devions l'estimer d'avoir su résis- « ter si long-temps à nos efforts, puisque, avec « la quantité de troupes que nous avions dans « la Vendée, nous n'avions que lui pour but; « tandis qu'il fallait qu'il cherchât à échap- « per à tous. Cela est assez juste.

« Sur l'observation qu'il avait sacrifié et as- « sassiné plusieurs de ses partisans, il a ré- « pondu : Que sa position était difficile; que « dans son pays il n'était qu'entouré de gens

« qui pouvaient le trahir, il devait se méfier « de tous, et que le moindre soupçon à ses « yeux devait être une certitude; que, n'ayant « pas de loi, il faisait seul la loi, et l'exécutait; « et que, manquant de prison et de lieux pro- « pres à retenir quelqu'un, il fallait nécessai- « rement qu'il prît beaucoup sur lui; qu'au « surplus, il avait tué les braves gens, et que « les lâches lui étaient restés.

« Il n'avait sur lui que quelques louis, « qu'on lui a laissés, et un petit portefeuille « contenant quelques lettres, dont trois du « roi de Véronne, dans l'une desquelles il lui « annonçait qu'il l'avait nommé lieutenant- « général, et lui confiait le commandement de « son armée catholique et royale; d'autres du « comte d'Entraigue; deux adresses des reçus « de sommes payées, et un petit médaillon « sur lequel est, lavée à l'encre de Chine, « l'urne ombragée d'un saule pleureur, dans « les contours de laquelle on voit les profils « de Louis XVI, de sa femme, de ses enfans. « Il était armé d'une espingole et d'un pistolet.

« La prise de ce chef doit terminer la guerre « de la Vendée, à cela près de quelques bandes « de déserteurs, d'émigrés, et de chefs, qui

« tous sentent le supplice qui les attend. Il « n'y a plus dans ce pays que des gens sou- « mis. Le ci-devant pays de Stoflet, et de Sa- « pineau, est le territoire où il y a le plus des « premiers, et où il peut encore se faire de pe- « tits rassemblemens, qu'on viendra facile- « ment à bout de dissiper et d'empêcher, en « mettant autant d'activité qu'on en a mis à « poursuivre Charrette, dans le pays duquel « des patrouilles de vingt hommes circulaient « continuellement sans danger.

« Les chouans ne gagneront pas à la perte « de Charrette; ils vont devenir l'objet de « l'attention particulière du général Hoche, « et gare à eux. La saisie faite, il y a quelques « jours, sur la côte, près de port Malo, de « toute la correspondance des plans, brevets, « cartes, décorations, adressées à Charrette, « Stoflet, Sapineau, et autres chefs des bri- « gands et chouans, *et apportés d'Angleterre* « *par un des principaux d'entre eux, nommé* « BOURMONT, qui venait de débarquer avec « quelques hommes, qui a eu l'adresse de se « sauver, en abandonnant le tout; cette saisie, « dis-je, nous mettra sans doute au fait de leurs « projets, de ceux des émigrés, et de l'Angle-

« terre ; elle nous facilitera peut-être les « moyens de les anéantir. Rien, au reste, n'est « et ne sera épargné pour en venir à bout.

« S..., officier de l'état-major de l'armée
des côtes de l'Ouest. »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

